N°22 - juillet/août 2023

Ma vie sexuelle par Barbara Carlotti, Weyes Blood, Laure Adler, Gaspard Augé…

Les meilleurs films, albums, séries… de l'été

+ CD : la BO estivale

Les Inrockuptibles



SEXE 2023

numéro double
200 pages
de désir,
d'amour, de cul
et de surprises
moites

Les N° 22

DOM : 13.9 € - BEL/LUX : 13.90 € - CH : 21 FS - ESP/ITA/PORT CONT : 13.90 € - CAN : 21.99 $ca

L 13183 - 22H - F: 12,90 € - RD



Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer

Le sexe fait société par Carole Boinet



A-t-on encore envie de baiser ? C'est le sujet du tout premier article conçu pour ce numéro Spécial sexe 2023. Ce qui en dit certainement long sur l'époque. A-t-on encore envie de sexe malgré les crises politique, économique, climatique, sociétale actuelles ? A-t-on encore envie de sexe malgré le mauvais sexe que l'on vit toutes et tous et dont on parle de plus en plus ? S'il n'y a bien entendu ici pas une seule et même réponse, s'il est hors de question de crier en chœur "oui", il n'en reste pas moins que s'interroger sur le sexe et s'y intéresser est primordial. Car le sexe fait société. C'est un terrain d'explorations intimes, où jeux et fantasmes s'entrelacent, un endroit où les archétypes formés à l'adolescence ressurgissent, où notre moi le plus profond s'exprime, où notre morale vacille aussi, parfois, sans que l'on sache toujours bien pourquoi ni comment, où nos faits et gestes reflètent le monde dans lequel nous évoluons, celui qui s'imprime en (et malgré) nous chaque jour. L'érotisme, c'est aussi le rythme d'un morceau, l'éclat d'un plan au cinéma, le tombé d'un pantalon, le chevauchement de deux dents, une voix, un être, un mot, une image, un son. L'érotisme se niche dans tous les recoins de notre monde et est aussi multiple que nous tous et toutes.

A-t-on encore envie de baiser ? Peut-être pas. Peut-être que l'on a envie d'amour, de tendresse, d'amitié sans sexe. Mais on a encore envie de s'y intéresser, ça, c'est certain. Car le sexe fait monde. Intrinsèquement, irrémédiablement. Il y a un texte qui aura marqué l'année. C'est celui d'Ovidie, *La chair est triste hélas.* Imparfait, il n'en reste pas moins dérangeant, troublant, percutant. Dégoûtée par ses relations hétérosexuelles, l'écrivaine et documentariste se met en grève. Ce n'est pas la première. Sophie Fontanel en parlait déjà dans *L'Envie,* publié en 2011, et racontait dans une interview : *"À un moment, j'ai choisi de rompre totalement avec la sexualité plutôt que de vivre des histoires à moitié satisfaisantes. Je me vanterais si je disais que ce n'était qu'un choix de ma part. Je l'ai subi, parfois."* Se mettre en retrait de la sexualité plutôt que de se soumettre à la dictature du tout-sexuel, qui rime souvent avec le mal-sexuel. Celui qui fait mal car il a été mal conçu, dans un monde taiseux qui n'a pas voulu s'emparer du sujet, qualifié de frivole, d'anecdotique, de honteux.

Il y a un texte qui aura marqué l'année. Et il y aura, aussi, une image. Celle de Rihanna enceinte, exposant son gros ventre à l'air libre. Ce ventre volontairement dénudé abolit soudainement la dichotomie de la maman et de la putain. En lieu et place d'un ventre plat dévoilé par un crop-top, voici que le ventre déborde de l'enfant qu'il porte. Voici que le ventre enceint ne rime plus avec une tendresse cachée, mais se montre imposant, insolent, sexy à mort. Voici un texte et une image qui n'ont pas beaucoup de rapport, si ce n'est celui de faire bouger la société. Un peu. Et c'est déjà ça. Espérons que cette édition 2023 de notre numéro sexe – où se rencontrent l'écriture érotique d'Emma Becker, la pornographie féministe d'Erika Lust, une plage mexicaine, une balade dans le Pigalle nocturne, des masturbations anales, des backrooms lesbiennes, une montagne magique, des *bulges,* des jeux avec des aiguilles, des images saugrenues, tendres ou inquiétantes et bien d'autres questionnements, découvertes, fantasmagories – y participe, elle aussi. C'est là son envie, et sa vocation la plus profonde.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

Ouverture

p.3 Édito par Carole Boinet
p.6 Les contributions
p.10 Le questionnaire sexe : Damien Bonnard, Weyes Blood, Barbara Carlotti, Gaspard Augé, Laure Adler
p.18 Récit : Romy Alizée
p.20 Nouvelles têtes
p.22 Décryptage : Le soft porn sur TikTok
p.24 Où est le cool ?

Magazine

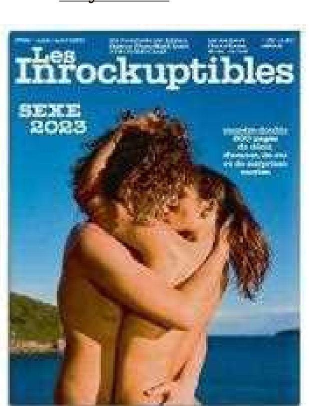
p.28 A-t-on encore envie de baiser ?
p.32 Erika Lust, pour une éducation à la pornographie
p.40 Portfolio Édouard Richard
p.46 Portrait de François Sagat
p.50 Comment vieillir dans le porno ?
p.56 Portfolio Joe Lai
p.60 Le roman érotique selon Emma Becker
p.64 Enceinte et désirante
p.66 Portfolio Jacquie Ray
p.72 Le féminin sacré, un concept ambigu
p.78 La masturbation anale
p.82 Portfolio Cammie Toloui
p.88 Que devient Pigalle ?
p.94 La domination financière gay et exotisée sur Twitter
p.98 Les *straight chasers*
p.102 Portfolio Cécilia Jauniau
p.106 Zipolite, éden LGBTQI+ au Mexique
p.112 Tout savoir sur le *bulge*
p.116 Portfolio Sarah Piantadosi
p.122 Le *needle play*, une pratique piquante
p.126 Les backrooms lesbiennes
p.131 CD n°22
p.132 Taroscope érotique

Les critiques

p.136 Musiques
p.154 Cinémas
p.166 Séries
p.170 Jeux vidéo
p.172 Livres
p.180 BD
p.182 Scènes
p.186 Arts
p.190 Podcasts
p.192 Agenda
p.194 Les playlists

↓ La couverture

Photo Lucy Deverall/Connected Archives



“La scène la plus sulfureuse pour moi est dans ‘Les Garçons sauvages’ de Bertrand Mandico.” → p.12



“La sexualité m’émeut. C’est le seul émerveillement gratuit dans ce monde.” → p.60

“Vivre dans un village avec une majorité LGBTQI+, c’est unique. Ça te donne cet espace pour jouer, expérimenter.” → p.106



Étienne Truchot

Pour vous abonner, rendez-vous p. 134.

QUAND
LE MIEL DE BRUYÈRE
RENCONTRE
LES ÉPICES FRUITÉES
ET
LA FUMÉE DE TOURBE

UNE HARMONIE BRUTE
EST CRÉÉE





CF R.C.S. PARIS 511 042 368

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



Soufiane Ababri
Artiste
→ p. 98
Soufiane Ababri est né en 1985 à Tanger. Il vit et travaille entre Paris et Tanger. Son travail se fonde sur une approche historique, autobiographique et conceptuelle. Ses dessins et les performances relatent des rencontres réelles et fictives, illustrent une connaissance diversifiée du cinéma, de la littérature, de la musique et de l'histoire avec des références au canon de la sous-culture gay occidentale. Son identité d'homme arabe gay lui permet d'adopter un point de vue unique et rarement considéré. Deux de ses œuvres illustrent le thème des *straight chasers*.



Étienne Truchot
Journaliste
→ p. 106
Après avoir été correspondant de Radio France à New York, Étienne Truchot est passé par la rédaction d'Arte, les émissions *L'Effet Papillon*, *La Gaule d'Antoine* avec De Caunes ou encore *Crac-Crac* avec Monsieur Poulpe. Désormais installé à Mexico, où il tourne des reportages pour Arte, il a passé du temps à Zipolite, eldorado LGBTQI+, sur la côte Pacifique mexicaine, pour un grand reportage dont il signe également les photos.



Tut Ravia
Artiste
→ p. 78
Artiste autodidacte et multidisciplinaire née en 2000 à Jérusalem, dans une famille juive orthodoxe, Tut Ravia vit entre Tel-Aviv et Jérusalem. À travers son travail, elle explore la fluidité du genre et de la sexualité et en représente les tabous. Tut Ravia lutte contre les tentatives constantes des régimes autoritaires de brider la sexualité féminine. Allant au-delà de la simple promotion de la gratification sexuelle, elle donne à ses œuvres une véritable profondeur spirituelle. Elle a réalisé pour nous l'illustration des plaisirs de la masturbation anale.

Les Inrockuptibles

Édité par la société **Les Éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € **10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris Tél. 01 42 44 16 16, lesinrockuptibles.fr**
MAIL support@lesinrockuptibles.fr cppap 0225 D 85912, dépôt légal 3e trimestre 2023 Siret 428 787 188 000 39 ISSN : 0298-3788 0225 D 85912

DIRECTION Président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directeur administratif et financier **Mathieu Levieille**
RÉDACTION Directrice de la rédaction **Carole Boinet** Rédacteurs en chef **Jean-Marc Lalanne** (cinémas/culture), **Franck Vergeade** (musiques) Société **Faustine Kopiejwski, Julia Tissier** Musiques **François Moreau** Cinémas **Bruno Deruisseau, Jean-Baptiste Morain** Séries **Olivier Joyard, Alexandre Büyükodabas** Jeux vidéo **Erwan Higuinen** Scènes **Fabienne Arvers** Arts **Ingrid Luquet-Gad** Livres **Nelly Kaprièlian** BD **Vincent Brunner**
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION Première SR **Yaël Girardot** SR **Carole Cerdan, Laurent Malet, Bénédicte Poupon, Juliette Savard, Florianne Segalowitch**
ARTISTIQUE Directeur de création **Yorgo Tloupas** Directrice artistique **Hortense Proust** Maquettiste **Théo Miller** Graphiste **Olivier Dupéron** Typographes **Martin Pasquier, Pauline Fourest** Typographie exclusive et logo par **Yorgo&Co** 44 bis, rue Lucien-Sampaix 75010 Paris
PHOTO Directrice photo **Aurélie Derhee** Iconographes **Juliette Alhéritière, Stéphane Damant** Photographe **Renaud Monfourny**
ILLUSTRATRICES **Agnès Decourchelle, Tut Ravia, Alice Wietzel**
COMPILATION **François Moreau**
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO **Romy Alizée, Philippe Azoury, Ludovic Béot, Rémi Boiteux, Vincent Bresson, Vincent Brunner, Gaëlle Caradec, Romain Charbon, Maxime Delcourt, Arnaud Ducome, Marilou Duponchel, Judith Duportail, Matthieu Duphil, Jean-Marie Durand, Camille Emmanuelle, Elsa Gambin, Miren Garaicoechea, Valentin Gény, Jacky Goldberg, Arnaud Hallet, Olivier Joyard, Noémie Lecoq, Gérard Lefort, Pauline Le Gall, Hélène Mastrandréas, Brice Miclet, Michael Petkov-Kleiner, Juliette Poulain, Manon Renault, Théo Ribeton, Romie 2000, Sophie Rosemont, Patrick Sourd, Sylvie Tanette, Patrick Thévenin, Étienne Truchot, Robin Vaz**
LESINROCKS.COM Cheffe d'édition **Elsa Pereira** Éditrice **Cécile Desclaux** Alternant **Valentin Boero** Stagiaire **Roxane Volclair**
DÉVELOPPEMENT Responsable marketing/abonnements **Lucille Langaud** Chef de projet marketing **Hippolyte Caston,** tél. 01 56 82 12 06 Stagiaires **Jules Mouchel, Louise Saint Pol** Relations presse et Social Media **Agence La Bande** Directeur technique **Christophe Vantyghem** Contact Agence Destination Média **Didier Devillers, Cédric Vernier,** tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
PARTENARIAT ET PUBLICITÉ Directrice déléguée **Laurence Delaval,** tél. 06 08 15 43 07 Directrice culture **Cécile Revenu,** tél. 01 42 44 15 32, **Matthieu de Jerphanion** (musiques), tél. 01 53 33 33 52, **Benjamin Choukroun** (cinéma, vidéo, médias, édition), tél. 01 42 44 16 17, **Charlotte Elles** (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, assisté·es de **Quentin Maset** OPS et brand content **Myriam Goncalves,** tél. 06 16 67 06 11, **Rafael Meireles,** tél. 06 19 54 05 75 Chef·fes de projet **Samy-Alexandre Selmi, Nisrine Jouglet** assisté·es de **Christine Ahouandjinou** Traffic manager **Stéphane Battu,** tél. 01 42 44 00 13 Chargée de planning publicitaire **Axelle Cohen,** tél. 01 42 44 16 62 Régie externe publicité commerciale **MEDIAOBS** Sandrine Kirchthaler, tél. 01 44 88 89 22
ADMINISTRATION ET FINANCE Directeur financier **Olivier Jouannic** Contrôleur de gestion **Adrien Lemoine** Responsable paie et relations sociales **Agnès Baverey** Comptables **Cathy Cavalli** et **Caroline Vergiat** FABRICATION Prépresse **Armstrong** Impression, gravure **Imaye Graphic** Imaye Graphic est impliqué dans la préservation de l'environnement par ses certifications ISO14001, FSC, PEFC et Imprim'Vert. Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100 %, eutrophisation Ptot : 0.008kg/t, certification : PEFC 100 % Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc, Carine Lavault,** tél. 06 71 72 43 16 Distribution **MLP** ABONNEMENT Les Inrockuptibles Abonn'escient, 20, rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy-les-Moulineaux, support@lesinrockuptibles.fr ou tél. 01 86 90 62 03. Tarif France 1 an : 115 €
FONDATEURS **Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski**

Ce numéro comporte un CD jeté sur toute la diffusion (kiosques + abonnements), un encart abonnement jeté (kiosques) et un cahier complémentaire *Festival d'Avignon* de 68 pages (abonnements + kiosques Sud-Est).

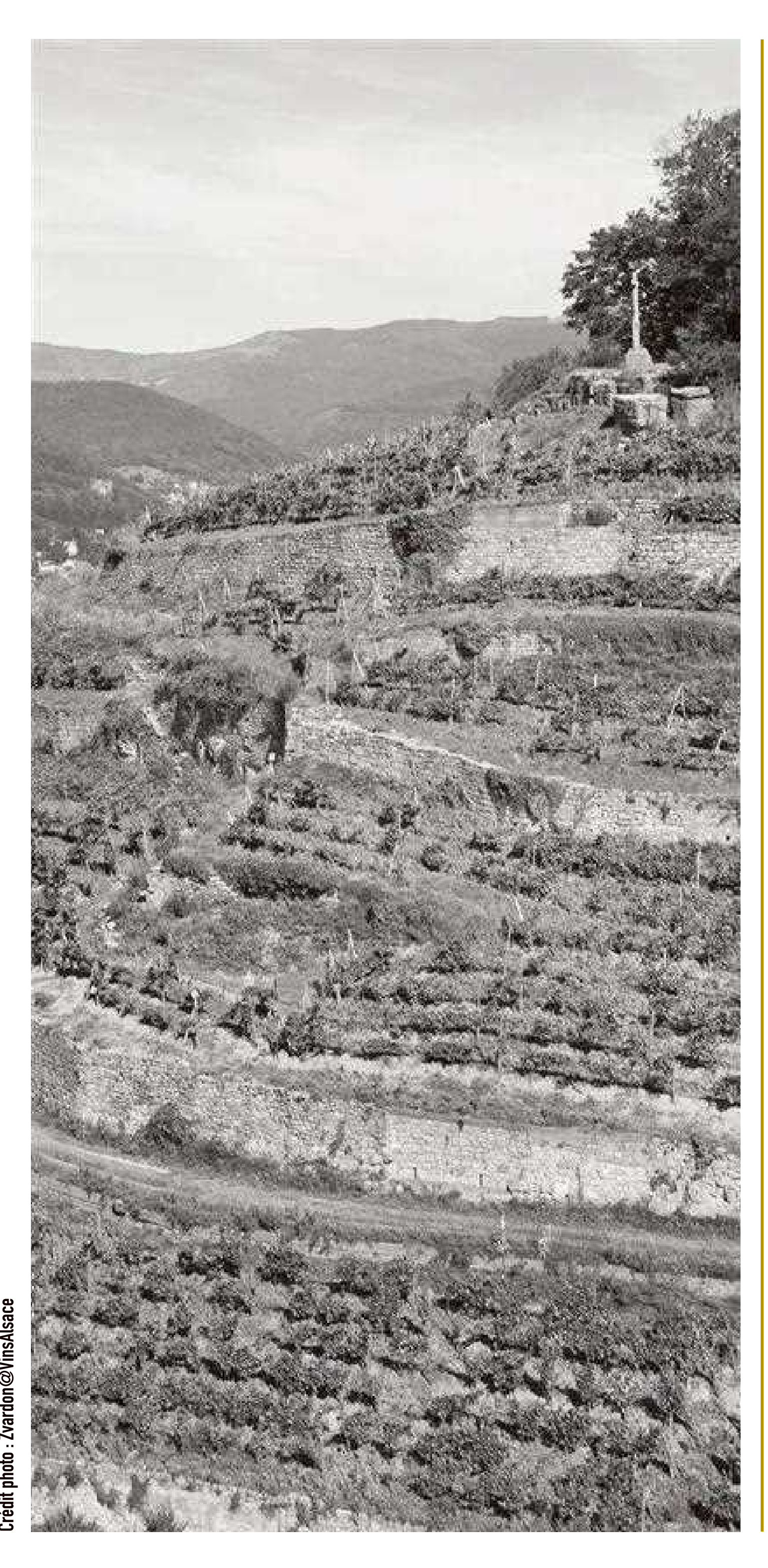




Bruno Staub · tutbear

Récolté plein sud **Dégusté bien frais**

sur une terrasse



Crédit photo : Zvardon@VinsAlsace



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

"CETTE ODEUR ME RENDAIT FOU"

Récemment à l'affiche du drôle et sentimental *Processus de paix* d'Ilan Klipper, l'acteur Damien Bonnard nous parle de ses fantasmes, de ses peurs et du pouvoir érotique du peuplier baumier.

Quel est ton critère du sexy ?
Est sexy ce qui provoque un bouleversement. Quelque chose de l'ordre du mystère, de l'apparition, de l'éphémère. Quelque chose évoqué plus que montré. Frôler plutôt que toucher. Ce qui m'émeut, c'est la singularité d'un corps, sa façon particulière de se mouvoir. Est sexy ce qui transforme le moment. Le sexy, c'est toujours un transport.

Fais-tu des rêves érotiques ?
Ça m'arrive. Mais pas tant que ça. De toute façon, je ne me souviens pas tellement de mes rêves. Pourtant, à côté de mon lit, il y a toujours un carnet et un crayon pour que je puisse les noter. Mais je ne le fais pas régulièrement. J'aimerais tellement être aussi fort que Fellini qui, systématiquement, les dessinait. Et a réussi à construire son art sur ses rêves.

Les pensées érotiques occupent-elles beaucoup de place dans ta vie psychique ?
Elles sont noyées dans un travail global de l'imagination qui me fait construire en permanence des petits scénarios fantasmatiques, mais pas forcément érotiques, dès que je croise quelqu'un, un visage, un regard… un lieu. Je plonge dans le songe, j'imagine, fantasme des vies, des histoires.

Qu'est-ce qui stimule tes sens ?
Au Canada, je suis tombé amoureux d'un arbre, le peuplier baumier. Nous n'en avons pas en Europe. Ses feuilles sont enduites d'une huile très grasse et très odorante. Cette odeur me rendait fou. Je passais mon temps à arracher des feuilles pour les stocker dans mes poches et les sentir toute la journée. Cette odeur me donnait des sensations identiques à une étreinte amoureuse ou à un baiser. C'était comme un shoot. Ça me comblait.

Quels ont été tes modèles en matière de séduction masculine ?
Ado, je m'identifiais à Brandon dans *Beverly Hills*. Au Prince de Bel-Air, également. Ils me plaisaient, ainsi que beaucoup de filles. Mais bon, en vrai, je n'avais pas grand-chose à voir avec ces gars. *[rires]* Au collège, j'étais dans une compétition perdue d'avance, les filles étaient toutes amoureuses de Patrick Swayze dans *Dirty Dancing* et Johnny Depp dans *21 Jump Street*.

Être sexy, est-ce ton souci ?
Je cherche plutôt à être à l'aise avec moi-même. M'aimer un peu me suffit. Être sexy n'est pas un truc que je travaille. Je ne saurais même pas ce qu'il faut faire.

Une découverte que tu as faite dans le sexe ?
La différence que cela procure d'avoir des rapports sexuels la nuit ou le jour. La nuit, tu te sens caché, le jour, tu découvres davantage l'autre… J'aime les deux, mais ça n'a rien à voir. Ça transforme, ça enrichit le rapport. Longtemps, j'ai été flippé par les rapports sexuels. Mon frère a été transfusé à partir d'une poche de sang provenant d'une armoire qui contenait du sang contaminé. Sa poche ne l'était pas mais, dès ses 10 ans, il faisait des tests pour détecter le virus du sida. Ça m'a traumatisé. À mes débuts dans la sexualité, j'avais peur, même protégé par un préservatif. Puis j'ai fait des progrès. Je me sens toujours en *work in progress*. Mais je me protège toujours.

Dans *Le Processus de paix*, ton personnage dit qu'il se réjouit que son fils et sa fille entrent dans un monde où les rapports hommes-femmes seront plus égalitaires. Est-ce ton cas ?
Je me réjouis de ce point de vue, oui. Mais c'est pris dans un ensemble tellement merdique – les violences et injustices sociales, le désastre climatique, la faillite politique –, alors j'ai un peu de mal à me réjouir totalement. On avance quand même dans un monde de plus en plus violent qui nous éloigne de la beauté, de vies heureuses. Récemment, j'ai lu la *Correspondance* d'Albert Camus et Maria Casarès. Nos SMS sont ridicules par rapport à leurs échanges. Camus pouvait garder toute une journée une lettre de Casarès dans sa poche pour imaginer ce qu'elle pouvait contenir. La profondeur et la beauté de leurs échanges sont inouïes… bien loin de notre rapport au désir, à l'érotisme, à l'amour aujourd'hui, parfois et souvent bien trop narcissique, et brutal. Voilà. C'est fini ?

Oui…
Alors je voudrais faire une dédicace spéciale à Sade…

La chanteuse ?
Oui… Merci Sade.

Propos recueillis par Jean-Marc Lalanne



“LE GRAIN DE BEAUTÉ DE CINDY CRAWFORD”

Sa voix marine et intense nous charme comme peu d’autres aujourd’hui. La musicienne californienne Weyes Blood se confie.



La scène la plus hot au cinéma ?
Michael Douglas et Demi Moore baisant dans leur bureau dans *Harcèlement [Barry Levinson, 1994]*.

L’album le plus hot ?
Opéra sauvage de Vangelis, surtout le morceau *Rêve*.

La voix la plus hot ?
Jim Morrison sur *The Crystal Ship*.



Un mot qui résume le sexe ?
“Tout”.

L’image de la féminité avec laquelle tu as grandi ?
Le grain de beauté de Cindy Crawford et la musique d’Enya.

Ton icône érotique, ado ?
Iggy Pop et les Stooges, qui avaient une aura complètement perturbée et excitée, incroyablement contagieuse, particulièrement *I Wanna Be Your Dog*.

Ken ou Barbie ?
Aucun des deux.

Qu’est-ce qui est érotique aujourd’hui ?
Les gens qui n’essaient pas trop d’être sexys mais qui le sont malgré tout.

La première personne que tu as trouvée sexy ?
À l’école, un garçon déguisé en Ace Ventura pour Halloween. Il avait mis beaucoup de gel dans ses cheveux dont l’odeur me faisait trembler les genoux.

Propos recueillis par Carole Boinet





"IMPOSSIBLE DE RÉSUMER LE SEXE..."

Elle vient de publier *L'Art et la manière*, son premier livre, sur l'incarnation du désir. L'autrice-compositrice-interprète Barbara Carlotti répond en toute franchise à notre questionnaire sexuel et sexy.

Ton premier souvenir d'image érotique ?

Dans un coin caché du Verghellu dans la montagne corse, la cascade qui jaillit entre deux immenses rochers, une source de diamants qui tombe infiniment dans le petit lac au centre, l'enceinte rocheuse sous les grands arbres l'été, où l'on se baigne nu dans l'eau glacée... J'en fais le récit dans mon livre dans l'histoire intitulée *"Femme cascade"*.

Avec quelle image de la féminité as-tu grandi ?

Un mélange dans ma famille de femmes fortes et rebelles et de femmes obligées de se soumettre à un ordre masculin, un tissage complexe qu'il faut apprendre à démêler. Mais j'ai aussi grandi avec les chansons de Madonna, l'effrontée numéro un de la musique pop belle, rebelle, libre, et comme j'ai lu *Orlando* de Virginia Woolf à 20 ans, j'ai aussi évolué avec l'idée de fluidité de genre, donc une idée de l'identité libre et à inventer selon sa sensibilité.

Une icône érotique ?

J'aime le côté amazone guerrière de Beyoncé, le sourire malicieux et le regard amusé de Scarlett Johansson.

Un·e artiste sexy ?

Marjorie Cameron, ses dessins de femmes.

Qu'est-ce qui est le plus excitant : les images, les mots ou les sons ?

La voix, rien de plus excitant et capiteux qu'une belle voix : tu peux fermer les yeux, elle fera vibrer ton âme et ton corps, la voix est magnétique.

La musique la plus sexy du monde ?

La musique de Prince, on ne peut pas lutter contre la rythmique de *Kiss,* qui donne immédiatement envie, le solo de guitare introductif de *When Doves Cry,* sa voix au début de *Let's Go Crazy,* sans parler du cri de *Cream*…

Le morceau le plus hot ?

J'avoue fondre totalement quand j'écoute *Lying Has to Stop* de Soft Hair, meilleure collaboration du monde entre Connan Mockasin et Sam Dust. Sans oublier la pochette de l'album avec le boa jaune. Et quand Connan chante *"Oh yeah"* avec sa petite voix fluette parce que le beau est toujours bizarre et le sexy, toujours à la lisière du mauvais goût. Je craque aussi sur la chanson *Sexe* d'Yseult, je la connais par cœur et j'adore cette femme, sa voix et sa présence magnifique.

L'instrument le plus sexy ?

J'hésite avec la guitare électrique, mais je crois qu'au fond le saxophone est le plus sexy. J'avais demandé à Thomas de Pourquery de faire un solo très sexe sur ma chanson *Phénomène composite* de l'album *Magnétique [2018]* et je suis toujours émoustillée quand je l'écoute.

Le vêtement qui respire le sexe ?

Tous et aucun, c'est la façon dont on le porte, mais je ne sais pas pourquoi je pense à une photo de Gabriele D'Annunzio à Francavilla en septembre 1888 sur la plage, entouré d'un grand voile blanc, qui me fait penser aussi à la fin du clip de Philippe Katerine de *La Banane*, où il est également élégamment enveloppé dans un voile blanc avec sa banane à la main…

La boisson la plus sexy ?

Ma recette de jus de gingembre à base de purée de gingembre fraîchement râpé, un peu de jus de citron vert, de l'eau filtrée et une pointe de miel, piquant et rafraîchissant, à consommer sans modération.

Ta scène de sexe préférée au cinéma ?

La représentation de la sexualité dans les films est toujours limitée et m'intéresse moins que dans la littérature ou la musique, mais quand elle devient métaphorique ou magique, elle se révèle enfin sensible. La scène la plus sulfureuse pour moi est dans *Les Garçons sauvages* de Bertrand Mandico, lorsqu'ils explorent la forêt tropicale sur l'île mystérieuse, goûtent des fruits juteux qui éjaculent à même les arbres, touchent des champignons aux formes évocatrices, caressent le végétal qui gicle et qui suinte... C'est une véritable apothéose cinématographique.

La clé du bon sexe ?

Amour et liberté. Je crois qu'on ne baise jamais aussi bien que quand on aime son corps et le corps de l'autre et qu'on se sent libre de tout expérimenter avec elle, lui, iel ou eux.

Le mot qui résume le sexe ?

Impossible à résumer, mais toujours à explorer. **Propos recueillis par Franck Vergeade**

L'Art et la manière (Seuil/"Cadre rouge"), 224 p., 17,50 €. En librairie.

"ANGEL DE THIERRY MUGLER"

Avant le grand retour de Justice l'an prochain, sa moitié Gaspard Augé nous parle du *Nom de la rose* et de parfum trop sucré.

La première image érotique vue ?
Je me souviens de BD érotiques cachées chez le père d'un voisin. Ça devait être *Le Déclic* de Manara. Quoique, la toute première image érotique ça y est, je l'ai : c'était une BD de mon père, *Arzach* de Moebius. Une histoire sans paroles, où tu vois une femme nue de dos. Mais quand elle se retourne elle a une horrible tête d'extraterrestre. Ça m'avait traumatisé à l'époque, ce mélange d'excitation et de répulsion. La BD, c'était mon accès à l'érotisme. Le seul d'ailleurs. Il y avait le film du samedi soir sur Canal+, mais c'était crypté.

Tu dessinais toi-même ?
Je dessinais un peu mais c'était trop compliqué de dessiner des femmes nues crédibles, je n'étais pas assez doué.

Lisais-tu des magazines pornos ?
J'avais repéré un kiosque à Bastille qui, je ne sais pas pourquoi, laissait ses magazines érotiques et pornos à hauteur d'enfant. J'avais donc développé une technique : je posais une petite pochette sur un des magazines tout en faisant semblant de regarder autre chose. En reprenant ma pochette, j'embarquais un des magazines du dessous avec. J'aurais eu bien trop honte d'en acheter un.

La scène s'apparente au sexe ?
Si j'étais Mick Jagger, je te dirais oui ! Mais nous ne sommes pas dans une interprétation physique de notre musique. On est en retrait. On n'extériorise pas le rythme physiquement. Mais c'est certain que quand tu es chanteur-performeur, le langage corporel est très important et fait partie du fantasme global de l'artiste. J'ai toujours été hyper-fan de Bowie et de Prince, notamment pour cette raison. Ce sont les seuls artistes masculins qui sont restés sexys sur la longueur, tout en laissant planer le doute sur leur sexualité.

Qui incarnait la masculinité pour toi, ado ?
Il y a des hommes que je trouve très beaux. Enfin pas "beaux", plutôt sexys. Mais ils ne m'ont pas aidé à construire ma masculinité. J'adore Patrick Dewaere, Pierre Clémenti, Joaquin Phoenix. Ce sont des mecs qui incarnent un truc un peu ambigu. Des hypersensibles. Je n'ai pas grandi avec des modèles de masculinité assumée. J'ai eu une adolescence introvertie.

Tu t'intéressais aux filles, aux garçons ?
J'avais une idée romantique de l'amour, et j'étais terrorisé à l'idée de parler à l'être aimé.

Qui est sexy ?
Quelqu'un d'intelligent et de drôle. Ça sonne convenu, mais bon. Quand tu es jeune, tu as un idéal de ce qu'est la beauté. Tu as grandi avec des images. Un archétype visuel se met dans ta tête. Heureusement, plus ça va, et plus ça se déconstruit et tu regardes d'autres choses.

Une scène de film hot ?
Je me souviens de voir avec mes parents *Le Nom de la rose*. Et une scène entre une jeune paysanne un peu sauvageonne qui vient corrompre un jeune moine. Ça m'avait pas mal émoustillé.

L'interdit est excitant ?
Pas que, mais c'est vrai que ça ajoute un peu de piment quand c'est clandestin. Aujourd'hui, beaucoup d'artistes parlent de leur sexualité. Il y a une surexposition de l'intime… Chacun est libre de revendiquer sa sexualité ou de l'utiliser dans son processus créatif, mais pour moi, sans doute par pudeur, c'est complètement dissocié.

Ce qui résume le sexe ?
L'odeur. C'est un des sens les plus émouvants. Ça peut te transporter vingt ans en arrière, de manière plus violente qu'une photo. J'avais un crush au lycée sur une fille qui mettait ce parfum horrible, Angel de Mugler. À chaque fois que je le sens aujourd'hui, ça me fait une petite montée d'émotion.

Une odeur qui te parle ?
Le pain chaud ? *[rires]*

Tom Cruise ou Brad Pitt ?
Brad Pitt, car il est moins en plastique. En même temps… Tom Cruise a quand même une sorte de pouvoir d'attraction inhumain. Un truc psychotique. Personne ne le connaît vraiment. Il est plus mystérieux, vénéneux. Brad Pitt a l'air tellement sympa et cool… Il est presque trop normal.

Un morceau hot ?
Sea Hunt de Patrick Cowley.

Propos recueillis par Carole Boinet





"JE RÊVAIS D'ÊTRE GENA ROWLANDS"

Après avoir fait ses adieux à sa mythique émission *L'Heure bleue* sur France Inter, Laure Adler nous parle de la honte qui doit cesser.



Une icône érotique, ado ?
James Dean, comme beaucoup de jeunes filles. On découpait sa photo dans les magazines.

Qu'est-ce qui est sexy ?
La franchise. La loyauté. Savoir bouger. Habiter son corps. Ce qui n'est pas évident.

Vous, vous l'habitez ?
Pas tous les jours. C'est un long apprentissage. J'appartiens à une génération qui a eu honte de son corps, donc en être fière est pour moi très érotique. J'ai été élevée dans la honte, dans la pudeur comme nécessité vitale. Quand je suis arrivée à Paris, à 17 ans et demi, après avoir fugué de chez moi, j'ai été conviée à une grande fête collective, dans tous les sens du terme. C'était Mai 68 et ça passait par l'éloge de la sexualité, du désir collectif, de l'expression de soi, de la célébration de son propre cerveau comme de son corps, et du partage. Le tabou de la sexualité était en train de tomber.

Parle-t-on trop de sexe ?
On n'en parlera jamais assez. Il y a eu tellement de silence pendant des siècles. Ça a été accolé à la honte, à la déviance, à l'anormalité. On ne peut comprendre son propre plaisir que si on est dans un climat de confiance, de partage, et ça passe par la connaissance. Si on ne vous dit rien... Moi, ma mère ne m'a jamais rien dit. Quand j'ai vu du sang entre mes jambes, elle a tourné la tête et a dit : *"Ne me parle pas de ça."*

L'amour, en musique ou sans ?
Je préfère en musique. N'importe quelle musique du moment que ça vibre.

Une voix hot ?
La voix de Lou Reed. Elle m'atteint et elle est éminemment érotique. Il y a des voix très sensuelles, comme celle de Rosalía. Et d'autres qui me hantent et qui sont sexuelles, comme celle d'Amy Winehouse.

Et à la radio ?
Les voix des filles qui faisaient la météo marine. C'était un exercice hautement érotique. Je m'imaginais des gens en solitaire en train d'écouter ces voix suaves. J'aurais rêvé de parler au navigateur perdu dans l'immensité de l'océan.

La dernière belle chose que vous ayez vue ?
Un tableau de Miriam Cahn au Palais de Tokyo. Avec son corps, elle a fait un immense tableau qu'elle a peint à quatre pattes avec les mains et elle a mis toutes les couleurs de l'aube dans la montagne où elle habite. Je me suis dit que j'allais aller là-bas pour y voir le lever de soleil tellement ça m'a donné l'intensité de la beauté.

Une incarnation de la féminité ?
Je rêvais d'être Gena Rowlands, avec sa liberté, sa beauté, son intensité, sa manière borderline de se tirer de toutes les situations. Sa manière tangente de parcourir l'existence.

Que fait-on après le sexe ?
On recommence.

Un lieu sexy ?
Une petite cabane au bord d'un lac en Auvergne.

Le livre le plus hot ?
L'Amant de la Chine du Nord de Marguerite Duras. C'était une pythie. Et elle connaissait très bien le sexe, elle savait ce que c'était.

Un conseil cul ?
Ne jamais faire semblant.

Une découverte récente sur le sexe ?
Que beaucoup de gens aujourd'hui se désirent par des images de leur propre sexe qu'ils envoient à des amoureux·ses. C'était impensable avant…

Propos recueillis par Carole Boinet

Nouveauté

On lance notre série de

PODCASTS !





scanne-moi

Wyylde.com

une vraie partie de **plaisir !**

LA MONTAGNE MAGIQUE

Photographe et travailleuse du sexe, Romy Alizée nous révèle sa passion érotique pour les grands sommets, avant de sortir sa première nouvelle dans un recueil collectif illustré, *Hold-Up 21,* à paraître en octobre.



À quoi pensait Charlotte Perriand lorsqu'elle a posé en 1929, seins nus, devant la chaîne des Alpes ? Était-elle comme moi captivée par les lignes de crêtes, éblouie par l'immaculée blancheur des glaciers, impressionnée par l'autorité suprême des pics ? Est-ce qu'elle a eu envie de les embrasser, ces montagnes ? De les toucher, du moins… Architecte et designer, Charlotte Perriand était passionnée par les paysages montagnards.
J'ai découvert cette prodigieuse photo d'elle grâce à une amie, à qui je venais de raconter mon amour vibrant pour les cimes et cette obsession nouvelle pour tout ce qui évoquait pêle-mêle altitude, crevasse, cordée, cairns et nourriture lyophilisée. L'idée de montrer ou d'offrir ses seins aux sommets alpins m'a doucement fait frissonner. J'ai senti qu'il fallait que je le fasse à mon tour, après Charlotte, comme un geste d'abandon total, une preuve d'amour inconditionnel, un élan d'engagement. Mais pas n'importe où : face à la fragile et sensuelle mer de Glace.
Quelques années plus tôt, il s'est passé quelque chose en moi lors d'une randonnée initiatique. Chaque mètre de dénivelé parcouru me rapprochait toujours plus des arêtes sommitales, et une fois arrivée au bout de ce long sentier abrupt, j'ai rencontré non pas une butch ni un tomboy, mais une amante. Mon amante. La montagne. Depuis, je la regarde avec désir, je la grimpe avec ardeur, je fais cling-cling sur ses pierriers grisés armée de mes bâtons de marche, et c'est aussi simple que ça : j'ai envie d'entrer en elle, de m'y lover, de la pénétrer avec mes doigts, de l'inviter à me pénétrer à son tour avec ses pics. Je suis prise de visions fantasmagoriques folles dans lesquelles je fusionne avec la roche, elle me remplit par tous les trous, m'enveloppe comme une vague et ça me fait jouir comme si j'étais devenue moi-même une avalanche, un morceau de montagne. Un sérac. La montagne se rebiffe comme elle le doit contre l'activité humaine. Elle est menacée, ébranlée, parfois aride et même triste à regarder. Ce n'est donc pas un hasard si j'ai ce besoin fou de vouloir l'aimer jusqu'à la baiser tout entière. C'est une tentative irrépressible de préservation, une pulsion romantique – et utopique, j'en conviens – pour l'empêcher de disparaître à jamais, un peu comme lorsqu'on fait l'amour une dernière fois avec une personne aimée qu'on ne reverra jamais mais dont on veut conserver un ultime souvenir immaculé. Baiser pour mourir un peu ensemble.
Il m'arrive de dormir avec mes cartes IGN, et je me demande si ça se fait de les toucher autant, de les respirer comme si c'était la nuque chaude de ma meuf (la vraie, humaine). Je me dis que je deviens bizarre avec toutes ces images mentales envahissantes, et surtout, est-ce que je pense vraiment qu'une montagne ça se baise ? J'en parle à des habitantes de la vallée de Chamonix (des gouines principalement), qui ont répondu à mon appel à l'aide. Je leur demande si ça s'envisage d'aller sur un glacier, de se foutre à poil, puis de se frotter à lui et de filmer ça pour en faire un truc, un film par exemple. Elles répondent : *"Oui, oui, fais-le, on t'accompagne."*

Romy Alizée



“Tout le monde devrait étreindre un glacier au moins une fois dans sa vie. Tout le monde aura, un jour, envie d’une montagne.”

Tout le monde devrait étreindre un glacier au moins une fois dans sa vie. Tout le monde aura, un jour, envie d’une montagne. Le summum de l’érotisme, là où ça vit, là où ça tremble et transpire, là où les avalanches font un bruit d’enfer, terrifiant, face aux glaciers qui, eux, fondent lentement, régulièrement et de plus en plus vite.
Plus on monte, plus on mouille. Au revoir, oxygène ! Le souffle coupé comme dans la baise, moi, c’est comme ça que je baiserai la montagne. Au moment où j’écris ces lignes, dans un café parisien du Xe arrondissement, je repense à une lesbienne de la vallée de Chamonix, récemment rencontrée dans ce même lieu. Elle a tout de suite compris mon rapport particulier à tout ce qui fait la montagne. Sa verticalité, aussi effrayante qu’attirante, les histoires de marche ou d’ascension – dans lesquelles on comprend que chacun·e d’entre nous a une histoire personnelle avec elle –, mais aussi la prégnance de la mort, bref, tout ça lui parlait. On s’est dit qu’il ne fallait pas chercher à comprendre parce que c’est justement ça qui est beau : ça donne matière à imaginer, à réfléchir et à entrevoir un futur apaisant, à écrire nos récits, loin de l’esprit de conquête, davantage proche d’une sensation, d’une expérience vertigineuse teintée d’éros. La montagne, je lui ai dit, je la ressens depuis la ville. Chaque nuit, je rêve d’elle et du bleu de ses glaciers. Au matin, elle est encore là quand j’ouvre les yeux. J’ai peur de la voir mourir comme je crains de la perdre, alors je m’accroche à ce que j’ai, mon repère. La montagne est mon amante. Mon vertige.

↑
Autoportrait face à la mer de Glace, 2023.

Hold-Up 21, ouvrage collectif de nouvelles érotiques de Romy Alizée, Camille Emmanuelle, Pauline Verduzier, Maïa Mazaurette et seize autres autrices (Éditions Anne Carrière), 268 p., 39 €. En librairie le 6 octobre.

Mathieu Morel et Léolo Victor-Pujebet s'aiment, travaillent ensemble et interrogent les mêmes thèmes : la pornographie, le corps et le désir, l'homosexualité et sa représentation… Et inscrivent leurs courts métrages respectifs dans le pan le plus subversif du cinéma gay.

Qu'ont en commun les clips de Britney Spears, les dessins animés Disney, des gifs trouvés sur Tumblr et une vidéo d'éjaculation faciale ? Ils participent du bain culturel de toute une génération d'homosexuels ayant grandi dans les années 2000 et dont la sexualité s'est façonnée derrière un écran d'ordinateur. Ces images sont au cœur des collages filmiques de Mathieu Morel (à gauche sur la photo), qui, en plus d'être drôles, constituent des affirmations provocantes et polémiques contre les représentations lissées et normées de l'homosexualité.

Avec des montages rythmés par des crachats et des éjaculations, Morel met au premier plan des vues ingrates, voire obscènes, qui constituent le soubassement d'une certaine identité homosexuelle. Car un jeune homo ne construit pas exactement sa sexualité comme un hétéro : il doit devenir un pirate solitaire, sillonner des espaces virtuels pour voir *Ce qu'il advient quand de pauvres beaux hétéros postent des photos d'eux sur internet* (2021), et qu'il s'en empare. Derrière l'insolence de ces montages explosifs apparaît en creux la mélancolie douloureuse d'une génération née avec internet.

Pour autant, le romantisme n'est pas étranger à ces images explicites. Dans un autre court métrage, *La Belle et la Bête* (2021), Morel crée une rime visuelle marquante par l'entremise d'un raccord, où un anus éclate tel que s'ouvre le bouton d'une rose. Comme chez Jean Genet, la poésie ne s'abstrait pas de la matérialité du monde, mais elle naît d'elle – une manière de rappeler qu'aimer est aussi une affaire de sang, de sueur et de sperme.

Avec *The Day I've Been Fucked in Front of the Entire World* (2021), son partenaire de travail et de vie Léolo Victor-Pujebet, cinéaste également, réfléchit, lui, au traitement négatif des images pornographiques – sur lesquelles il apparaît lui-même. De ces plans *hard*, il extrait toute la tendresse qui sous-tend l'étreinte sexuelle. Les caresses ne se limitent pas à la friction de deux corps, elles deviennent un point de rencontre incandescent d'où surgit l'extase charnelle. En déplaçant les frontières du trash et du sublime, de la violence et de la tendresse, de la tragédie et de l'ironie, ces formes poétiques subvertissent la notion de marge pour proposer une politique du corps et du désir – que Léolo continue d'explorer avec son premier long métrage, *Le Corps du délit* (2022). **Robin Vaz**



Гийом Бугепир



Nantes agite la culture

QUOI DE HOT SUR TIKTOK ?

De façon plus ou moins subtile, les contenus à caractère sexuel se font une place sur le réseau social chinois par le biais d'un cours de yoga ou de tutos en apparence innocents. Mais qui le sont beaucoup moins à y regarder de plus près. Texte Vincent Bresson



En scrollant candidement dans le système de recommandation de TikTok, il est assez simple de tomber sur des vidéos d'astuces visant à faciliter le quotidien, en tout cas en apparence. La page la plus connue en la matière s'appelle 5-Minute Crafts. Elle est suivie par près de douze millions d'abonné·es et publie pratiquement une vidéo par jour.
Sur l'une d'entre elles, on peut apercevoir des pieds sales souiller un tapis blanc immaculé. Ce sont ceux d'une femme censée prodiguer de bons conseils pour les laver. Sa recommandation ? Jeter une bombe de bain dans ses toilettes et tirer la chasse d'eau.

Dans les commentaires, beaucoup de *"what the fuck?"*. Personne ne saisit le pourquoi du comment, quand un coup de pommeau de douche aurait suffi. Mais ces messages contribueront *in fine* au succès de la vidéo en accentuant sa visibilité, réseau social oblige. Pourtant, si on la considère davantage comme un contenu fétichiste que comme un conseil de grand-mère, tout paraît plus clair.
La fille de la vidéo n'est pas vraiment là pour donner une astuce, mais pour plaire aux adeptes des pieds, bien content·es de voir des gros plans sur la partie du corps qu'ils et elles affectionnent le plus.

DU SOFT PORN EN DOUCE

Il existe ainsi bien d'autres posts malaisants qui ne disent pas leur nom. Une femme fait une vidéo pour montrer comment étaler du coulis sur de délicieux gâteaux ? Ce n'est pas toujours innocent. Un œil averti aura remarqué la façon dont elle frotte lentement le contenant rempli de coulis à de nombreuses reprises, inutilement. Il se méfiera d'autant plus qu'une voix off joue sur l'*edging*, cette manière de faire monter l'attente autour du plaisir en feignant un compte à rebours. Un simple dépôt de coulis sur un gâteau qui pourrait prendre dix secondes se transforme ainsi en plusieurs vidéos dépassant la minute.
"Il y a des pépites là-dedans, comme la façon dont elle tient ce vase. Ça vous paraît bizarre, et c'est bien normal, parce que c'est du fétichisme des mains", selon Lena Rae (lenarae.lh), qui s'emploie à dénicher sur TikTok ce type de soft porn. Des zooms étranges sur les trous d'un papier toilette ou sur des avant-bras s'enfonçant dans un liquide bleuté ? Un phrasé et un timbre de voix suggestifs ? Une scène filmée en caméra subjective ? Autant d'indices pour Lena Rae, qui s'amuse à donner une note afin d'estimer la probabilité qu'une vidéo ne soit pas neutre et qu'elle ait bel et bien une visée sexuelle. Mais si cette détective s'intéresse spécifiquement à ces tutos qui n'en sont pas, il existe bien d'autres contenus sexualisés cachés sur la plateforme.
Sur TikTok, le contenu sexuel sait se faire soft pour ne pas être banni et profiter en paix d'un réseau social favorisant par nature la viralité.
Il est facile de trouver ce type de vidéos en suivant les bonnes pages ou en connaissant les bons hashtags.
Vous voulez voir des filles se faire éclater des gâteaux sur le visage ou, encore

moins subtil, sur les fesses ? Tapez #wetandmessy et autres #sploshing. À la clé pour les producteurs : des millions de vues. Sur les pages consacrées au yoga, on a ainsi vu se multiplier des poses explicites, et virales, qui ressemblent davantage à un appel au stupre qu'à une pratique issue de la philosophie indienne. Ce soft porn peut se résumer à des *thirst traps*, littéralement des "pièges à soif". Aussi vieux qu'internet, ces contenus aguicheurs, qui dévoilent juste ce qu'il faut pour respecter les règles d'utilisation des réseaux sociaux, permettent de capter tout de même l'attention des internautes.

Il est facile de retrouver ce type de vidéos en suivant les bonnes pages ou en connaissant les bons hashtags.

UNE MODÉRATION A MINIMA

"Ces contenus sont le plus souvent des images de corps 'parfaits' qui correspondent aux standards de beauté hégémoniques", pose Dimitra Laurence Larochelle, sociologue des médias et du numérique. Ce n'est pas sans conséquence, selon elle, puisque cela augmente la probabilité de développer une forme d'insatisfaction des spectateur·rices au sujet de leur propre corps, d'autant que TikTok brasse un public plus jeune que d'autres réseaux sociaux.
Bien sûr, il existe plus explicite sur des sites dédiés. Mais le *thirst trap* offre une autre satisfaction en jouant sur la frustration et sur l'interactivité propre aux réseaux tout en mettant ce qui est caché à la portée de tous et toutes.

"Je me branle essentiellement sur TikTok, Twitter et Reddit. Plus besoin de sites pornos en 2022, c'est devenu obsolète", va même jusqu'à lâcher un internaute dans un forum de jeuxvideo.com, sur lequel chacun·e envoie ses bonnes adresses. *"Nous sommes attentifs aux comportements suggestifs ou relatifs à l'excitation sexuelle, susceptibles de choquer certaines personnes et d'être un risque d'exploitation pour les jeunes."* C'est en tout cas ce que promet TikTok dans ses règles communautaires. En matière de nudité, le réseau social chinois est intraitable sur le papier : ici, pas de place pour les mamelons, les organes génitaux et les fesses. *"Il faut dire que c'est très simple de détecter la nudité, donc facile à mettre en place,* affirme Romain Badouard, chercheur français en sciences de l'information et de la communication. *C'est l'un des secteurs dans lequel l'IA est la plus performante, elle l'est beaucoup moins pour détecter le cyberharcèlement, par exemple."*

Sur le côté explicite des contenus sexuels, TikTok ne laisse donc pas passer grand-chose. En revanche, lutter contre les contenus plus subtils et mis à la portée des plus jeunes n'est pas si simple. Pour modérer ces vidéos douteuses mais ne contrevenant pas toujours à sa politique, le réseau social chinois privilégie le *shadow banning*, le fait de réduire la visibilité d'un contenu. Encore faut-il que TikTok veuille vraiment être pro-actif face à cette zone grise. S'assurer de la sincérité de la démarche concernant les contenus à la limite des règles en vigueur est difficile, rappelle Romain Badouard : *"Dans la pratique, ces contenus sont quand même parfois recommandés sur la page 'For you'. Est-ce que c'est volontaire ? On ne peut pas y répondre vraiment."* Ce qui est sûr, c'est que le *sploshing* ou le yoga à coups de jambes grandes ouvertes permet de gagner la bataille de l'attention et d'engranger des millions de vues. Pas de quoi empêcher les équipes de TikTok de dormir sur leurs deux oreilles.







Des préservatifs politiques, des cowboys queer, du *"slutwear"* durable, des pénis pop et des vulves dans votre assiette : quand mode et design font bon ménage avec sexualité et désir. Texte Manon Renault

→ Saqua Studio et ses bimbos concernées

String de bain et haut de bikini inspirés des codes BDSM : le slogan volontairement provocateur du label de Louise Poët est *"sustainable slutwear"* ("vêtement de salope durable"). Elle y propose des pièces upcyclées ou en matériaux écoresponsables portées par des mannequins aux plastiques multiples et proposant de nouveaux scénarios.

saqua-studio.com

↓ L'érotisme domestique d'Anissa Kermiche

Assiettes ornées d'une vulve ou laissant apparaître un téton : la designer Anissa Kermiche imagine une ligne d'objets pour la table célébrant le corps féminin. Si l'espace domestique fut historiquement associé à celui de la soumission féminine, le voici devenu l'occasion d'une célébration érotique.

anissakermiche.com



Gef Rey/Saqua Studio

↓ Les phallus imprimés de J.W. Anderson

En février dernier, lors de son show londonien, le créateur d'avant-garde Jonathan Anderson faisait sensation en affichant de grands pénis sur fond de couleurs pop au centre de sa scénographie. On retrouvait également le motif sur des T-shirts, imaginés dans le cadre d'une collaboration avec la compagnie de danse du chorégraphe Michael Clark. Ici, les sexes masculins ne sont plus que des imprimés mêlés à des affiches publicitaires pop art. Le sexe fait vendre !

jwanderson.com





↑ Sexpositiver avec Diesel × Durex

Après avoir érigé une montagne composée de 200 000 préservatifs lors de son défilé en février dernier, la maison de jeans italienne s'associe à Durex pour une collection capsule de basiques où les "D" des deux labels fusionnent. Une collaboration hors des clous et politique puisqu'elle rappelle que sans un accès démocratisé à la contraception, on ne peut pas aborder la sexpositivité. Le Diesel de Glenn Martens n'est pas seulement cool, il est aussi pragmatique : 300 000 boîtes de préservatifs seront distribuées gratuitement dans les boutiques pour accompagner l'opération.

diesel.com

↘ Le panthéon LGBTQI+ de Carne Bollente

Depuis 2015, le collectif Carne Bollente construit un vestiaire aux imprimés sexpositifs. Pour la seconde fois, il s'unit à la fondation de Tom of Finland pour rendre hommage à l'artiste connu pour ses œuvres au caractère érotique homosexuel assumé. Très proche camaraderie entre cowboys : les illustrations crypto-queer détournent l'imagerie viriliste et invitent à penser un autre désir masculin.

carnebollente.com



OÙ EST LE COOL ?

Réalisés par des artisan·es et des designers pointu·es, les sextoys se dépouillent de leur dimension porno underground pour s'insérer dans une esthétique artistique et instagramable. Texte Manon Renault





↗ Quiet Luxury

Minidôme opalin en 3D, cette sculpture minimaliste s'intègre parfaitement au décor d'un salon au luxe discret et peut se retourner pour se transformer en masturbateur permettant de stimuler le pénis.

frstore.tenga.co

↑ Ambiance cottagecore

Champignons, marguerites ou épis de maïs : ces motifs champêtres, composants de l'esthétique préindustrielle cottagecore, sont transformés en sextoys chez Peace Lily Toys. Fondée en 2020 par l'artiste verrière canadienne Grace Wardlaw – créatrice de faux ongles pour Björk ou Rosalía – et l'artiste Claire Anderson, la maison d'objets sexuels en verre soufflé articule esthétique précapitaliste et plaisir post-patriarcal. Mention spéciale au phallus transformable en vase.

peacelilytoys.com



← La redécouverte du feu

L'image sexuelle délivrée par la légendaire chanson des Doors *Light My Fire* trouve un nouveau sens avec ce photophore en céramique qui se transforme en vibromasseur. Pour réaliser ce jouet sexuel modulable, la maison néerlandaise Biird a fait appel à l'artiste féministe Eri Maeda. Une manière de dire que les femmes n'ont plus besoin de personne pour allumer leur feu.

fr.biird.co


DIVAN DU MONDE
MADAME ARTHUR
madamearthur.fr
Madame Arthur
Summer Camp !*
TOUT L'ÉTÉ
22H- 06H
JEUDI, VENDREDI ET SAMEDI
FRENCH CABARET - ENGLISH SPEAKING*
CABARET TRAVESTI - CLUB
75 RUE DES MARTYRS 75018 PARIS | M PIGALLE • ABBESSES | WWW.MADAMEARTHUR.FR |
PARIS
cNM Centre national de la musique
Les Inrockuptibles
*Summer camp : Camps d'été *French Cabaret-English speaking : Cabaret français - Anglophone
SAS ATALOU PARIS B 44858851



David Kirscher

A-t-on encore envie de baiser ?

Réchauffement climatique, guerre en Ukraine, pandémie, inflation, fragilité démocratique, montée de l'extrême droite, lutte pour nos droits… Et si cette actualité anxiogène avait un impact sur notre libido ? Texte Elsa Gambin

"Il y a trop de contrariété, de colère. On se laisse envahir par l'extérieur. Le gouvernement actuel nous pèse. La politique menée nous oppresse. Alors oui, ça n'aide pas à être détendu. J'observe moins de lâcher-prise." Nicolas, la quarantaine, est marié depuis quinze ans. Il sait, bien sûr, que *"le processus"* qui amène au sexe n'est pas le même après une telle durée de vie maritale. Mais pas dupe, il constate que depuis quelques années se joue autre chose. Lui et sa femme vivent en milieu rural, sont *"concernés et engagés à gauche"*, grand·es lecteur·rices d'informations. Lui, intermittent du spectacle, passe pas mal de temps sur les réseaux sociaux *"à lire des articles anxiogènes"*. Le soir venu, ce sont de longues discussions autour de l'actualité. *"Les milliards d'animaux morts lors des incendies en Australie, ça nous a beaucoup affectés."* L'année dernière, le soir du premier tour de l'élection présidentielle les a complètement abattu·es. Depuis, c'est sans fin. *"On a l'impression d'une chape de plomb jour après jour."* Alors, pour se retrouver et faire l'amour, Nicolas et sa femme doivent se couper de l'actualité. Et créer une bulle, juste à elle et lui. *"Il ne faut plus d'interférences du monde extérieur. Écouter de la musique nous aide beaucoup. On en joue ensemble parfois. On savoure un verre de vin. On danse aussi. C'est tout ça qui nous amène au sexe."*

Pour la sexologue clinicienne Camille Bataillon, le lien entre l'état de nos sociétés contemporaines, l'éco-anxiété et la libido ne fait aucun doute, bien que les personnes qui la consultent n'aient souvent pas encore fait le rapprochement. Comme si libido et environnement sociétal n'étaient pas corrélés. *"En creusant, on constate un impact sur la sexualité,* observe celle que l'on peut suivre sur le compte @camilleparlesexe sur Instagram. *Surtout en termes d'anxiété. La tête est prise par autre chose, alors on n'est pas disponible pour des relations. Si un petit pourcentage de personnes déstressent par la sexualité, pour la plupart, l'anxiété va au contraire venir les freiner."*

En séance, les célibataires lui confient ne plus pouvoir *"dater"* à cause de l'inflation, du coût d'un resto. Les couples aussi avouent ne plus faire de sorties, pourtant propices à créer de l'intime. Avoir un enfant ? Et la guerre toute proche, la cherté de la vie, l'écologie ? *"C'est difficile de prendre soin de soi quand tout n'est que tension autour, alors par ricochet c'est difficile de prendre soin de son couple. D'autant que le temps passé à lire des actus pesantes influe aussi sur la libido."*

LE POIDS DE L'INFORMATION

À 32 ans, Léa essaie de laisser derrière elle un burn out, notamment grâce à une reconversion professionnelle. Si le stress de son ancien boulot a évidemment joué dans la survenue de ses crises d'angoisse, elle se dit avec le recul qu'il existait d'autres facteurs. *"J'ai fini par lier ma baisse de libido à la crise sanitaire, à mon éco-anxiété et à cette peur du monde dans lequel on vit. Je suis très sensible, tout ça m'affecte énormément. Je suis plus préoccupée par l'environnement extérieur que par moi et mon environnement intérieur."* Depuis, la jeune femme tente de retrouver son équilibre et de délaisser réseaux sociaux et chaînes d'infos qui la conduisaient à se projeter dans un avenir incertain et sombre. *"J'ai eu une énorme prise de conscience écolo, mais ça a aussi enclenché peur et anxiété. J'avais la sensation qu'on nous disait 'Faites quelque chose !', alors que tout ne peut pas reposer sur nos épaules."*

Gabriel, 25 ans, lie également ses soucis d'érection à une forte éco-anxiété : *"Tout me touche et m'émeut. J'ai peur que les animaux disparaissent, je suis constamment aux prises avec l'actu."* Cette sur-sollicitation du cerveau bloque un éventuel, et nécessaire, lâcher-prise. *"Ma compagne suit moins les infos, elle est plutôt 'rassuriste', elle ne comprend pas pourquoi je suis comme ça."* Léa, elle, n'avait plus envie de faire l'amour par impossibilité, analyse-t-elle, d'être tout entière dans l'instant présent. Comme Gabriel au final. La jeune femme se noie également dans une sorte de nostalgie du passé. *"Je suis trop cérébrale. Je travaille là-dessus. À retrouver ma joie de vivre pour retrouver ma libido."* Reconquérir une forme de légèreté passe pour beaucoup par un éloignement des réseaux sociaux. Nicolas, le quadragénaire marié, en convient lui aussi : *"Les réseaux sociaux tuent le désir."* Quant à Victoire, trentenaire célibataire qui pratiquait



David Kirscher

beaucoup la masturbation *"de manière un peu thérapeutique"*, elle l'a peu à peu délaissée, sans s'en rendre compte immédiatement. Il lui a fallu un peu de temps pour mesurer l'impact de l'actualité sur sa non-envie de sexe. Cette ancienne journaliste, engagée et féministe, était *"tout le temps sous l'actu"*, jusqu'à en être oppressée. *"Je n'avais plus du tout envie d'aller vers les gens pour des relations sexuelles. Même la masturbation, qui faisait partie de mes plaisirs, passait à la trappe. L'actualité est très négative, plus on est conscientisé, plus c'est difficile à vivre."*

LE SEXE ÉCHAPPATOIRE?

La sexologue et sexothérapeute Diane Deswarte, fondatrice du @clubkamami, aime utiliser l'image de la montgolfière pour symboliser le désir.
Or plus cette montgolfière est lestée, moins elle va monter sans encombre. *"L'écologie, les mouvements sociaux, la crainte de la guerre… Tous ces sacs vont venir alourdir la nacelle. Et puis, auparavant, l'espace chambre était l'endroit où décrocher. Mais les écrans y sont aussi à présent."*
Quand les personnes évoquent leur baisse de désir, Diane Deswarte fait avec elles le tour des raisons possibles : hygiène de vie, sommeil, nourriture, travail, *"mais aussi rapport à l'information et à l'actualité"*. Comme sa consœur, elle constate cependant que certaines personnes vont utiliser le sexe pour s'extraire de la morosité ambiante. C'est le cas de Miriam, mère célibataire de trois enfants récemment licenciée, qui considère que *"soit on déprime, soit on s'échappe"*. Avec une vie *"plus dure et plus chère"* depuis son divorce et l'inflation galopante, à 40 ans, elle trouve refuge dans le libertinage, en club ou en soirée privée : *"C'est une manière de poser mon cerveau, de m'éclater, de me libérer de ce monde incertain."* Miriam a la sensation d'une société au bord de l'implosion où rien ne peut durer. *"On dirait une épée de Damoclès. Comme si quelque chose allait péter à tout moment. Alors autant se sentir vivre. Je ne peux pas consommer économiquement, donc je consomme autrement!"* Cette sexualité à la fois *"animale et respectueuse"* est actuellement pour elle une échappatoire épanouissante.
Pour d'autres, l'état du monde s'apparente à un cercle vicieux. Sous psychotropes pour sa bipolarité (des médicaments qui ont déjà un impact négatif sur la libido), Alexis, 32 ans, s'enfonce. *"J'ai compris avec ma psychiatre que l'actualité a une incidence sur mes angoisses. Le climat actuel est un facteur important de ma santé mentale."* L'angoisse fait que son traitement a dû être réadapté et augmenté. Et plus le traitement est lourd, plus le désir s'évapore. *"Ensuite, quand on voit qu'on a moins de libido, ça plombe. Et la boucle est bouclée."*
Camille Bataillon conseille à toutes et tous, sans pour autant devenir hermétique aux réalités sociales, de se forcer parfois à la déconnexion. Et de se pencher sur des outils de gestion du stress. *"La question, c'est : quelles activités me font du bien? Sport, méditation, cuisine, jardinage, pratique artistique ou culturelle… Tout ce qui fait du bien."* Même si réussir à se créer une bulle intime n'est pas toujours simple. Il faudrait donc, dans l'idéal, maîtriser *"un individualisme 'positif' et ponctuel permettant une parenthèse, la possibilité de se recentrer sur soi"*, expose la sexologue. *"Le sexe n'est pas à part, il est relié à la manière dont on se sent dans le monde"*, résume Diane Deswarte. Délester parfois la montgolfière pour baiser donc, mais affronter le monde le reste du temps.

"Il faut intégrer le sujet du porno au sein de l'éducation sexuelle !"

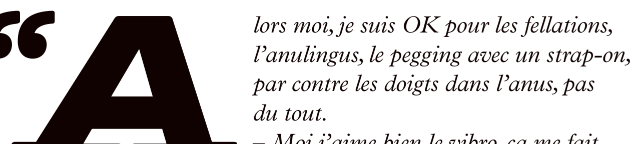


Erika Lust, productrice et réalisatrice de pornos, lance la version française de The Porn Conversation, une plateforme dédiée au dialogue entre adultes et ados sur le sujet. Elle nous dit sa fierté de contribuer ainsi à une vision inclusive, respectueuse et enrichissante de la sexualité et du porno.
Texte Camille Emmanuelle

Monica Figueras



↙ *Dirty Martini Sex Party* d'Erika Lust.



"A lors moi, je suis OK pour les fellations, l'anulingus, le pegging avec un strap-on, par contre les doigts dans l'anus, pas du tout.
– Moi j'aime bien le vibro, ça me fait jouir systématiquement. J'aime bien les baisers. Mais je ne veux pas de sodomie, ni de crachat. Oh, et pas d'insultes. Sauf si c'est drôle !
– Personnellement, je n'aime pas qu'on me pince les tétons, c'est trop sensible. Après, toutes les pénétrations, c'est OK. Les doigts, le fisting… Vous risquez d'avoir mal à la main, je vous préviens.
– Comment je jouis ? Il suffit de me toucher les boules. Ça marche direct.
– Ah et les câlins ! J'adore les câlins.
– Moi aussi ! Vive les câlins !"*

Les mots résonnent dans un silence religieux. Nous sommes dans la salle de réception d'un chic boutique-hôtel du IX[e] arrondissement parisien. Sur grand écran, chacun·e des sept performeurs et performeuses, habillé·es en peignoir, explique à la réalisatrice Erika Lust, hors champ, et à leurs partenaires leurs *do* et *don't* sexuels. Leurs frontières personnelles et leurs envies. La scène se passe juste avant le tournage du film *Dirty Martini Sex Party*. Le court métrage, une orgie joyeuse et festive, destiné à la plateforme XConfessions, est aussi projeté sur grand écran, et il commence à faire un peu chaud dans la salle.

À la fin, les soixante-dix convives applaudissent vivement Erika Lust, la productrice et réalisatrice suédoise de films adultes indépendants, basée à Barcelone et présente exceptionnellement à Paris.

"C'est la première fois que je vois un film porno entouré de soixante-neuf personnes !", me glisse une journaliste, la soixantaine élégante. Je lui réponds qu'en ce qui me concerne, en 2016, j'avais été jurée à la Fête du Slip de Lausanne et que j'avais vu vingt-six films pornos queer et éthiques en trois jours. Ça faisait un peu beaucoup… *"Quelle chance ! Et vous avez vu comme ils avaient tous l'air de vraiment prendre du plaisir ? C'est beau, en fait…"* La projection est un succès, mais si Erika Lust est à Paris en ce mois de mars 2023, ce n'est pas tant pour défendre ses films adultes éthiques que pour parler de The Porn Conversation, un projet non lucratif.

La plateforme offre des outils gratuits et accessibles sous forme de "fiches", aux parents et aux éducateur·rices, pour parler plus facilement de sexualités et de pornographies aux préados et aux ados. Créés par des sexologues et des éducateur·rices à la sexualité, ces *tips* accompagnent les adultes dans une discussion pas toujours simple. The Porn Conversation existe depuis sept ans, mais les contenus viennent tout juste d'être traduits en français. Rencontre avec une pornographe engagée qui veut briser un tabou et sortir du déni : les jeunes (oui, même votre sage Jade, 14 ans, et votre adorable Mathis, 11 ans) regardent ou tombent sur du porno. Et il faut leur en parler.

Pouvez-vous me raconter comment est né ce projet, The Porn Conversation ?

Erika Lust — Je suis productrice et réalisatrice de films adultes, mais également maman de deux enfants, de 12 et 15 ans. J'ai constaté que d'autres parents voulaient savoir comment je gérais le fait de combiner les deux, et si j'en avais parlé à mes enfants. J'ai réalisé que la plupart d'entre eux pensaient que je cachais mon activité, que c'était quelque chose de honteux dont je ne devais pas parler à mes enfants.

Et c'est le cas ?

Pas du tout ! Je suis très fière de ce que je fais, et surtout je pense qu'il est nécessaire de parler aux enfants, aux ados et aux jeunes adultes, non seulement de sexualités mais aussi de porno. Le porno est devenu un média de masse, c'est un tiers du trafic sur internet et depuis que les tubes type PornHub, YouPorn, etc. ont la mainmise sur l'industrie, depuis douze ans environ, ils ont rendu le porno accessible à tous, partout dans le monde. Il suffit d'avoir un smartphone. Il n'y a plus la barrière du paiement, il est facilement visible de tous, nos enfants inclus. Les statistiques montrent que dès l'âge de 9 ans, ils et elles tombent sur des images pornos. Parfois, ils et elles peuvent les chercher, veulent savoir ce que c'est, parfois un·e copain·ine va les leur montrer, parfois enfin ça apparaît, façon pop-up, sur leurs écrans. À 12 ans, 50 % des jeunes ados ont déjà vu du porno, à 15 ans, on est autour de 90 %. Filles comme garçons. Cela change complètement la façon dont nous devons envisager l'éducation sexuelle. En 1955, la Suède est devenue le premier pays au monde à rendre obligatoire l'éducation sexuelle et de genre dans les écoles. Dans d'autres pays, l'éducation sexuelle est obligatoire. Mais très peu ont intégré le fait que la pornographie a supplanté l'éducation sexuelle. Que l'on soit mal à l'aise ou pas avec cette idée, c'est la réalité. Les enfants qui n'ont pas l'éducation sexuelle qu'ils méritent à l'école, qui ne peuvent pas en parler chez eux au sein de leur famille n'ont, comme ressources, que les discussions de vestiaires avec les ami·es et la pornographie.

En quoi cela est problématique, selon vous ?

On pourrait parler des heures du fait qu'il y a sur ces tubes beaucoup de contenus violents, principalement misogynes, promouvant l'ultra-sexualisation des *teens,* mais aussi parfois transphobes et racistes. Mais surtout, en tant que parent et en tant que pornographe responsable, je pense qu'il est crucial que nous expliquions aux jeunes générations que le porno, ce n'est pas la même chose que le sexe, que c'est une fiction exagérée du sexe, réalisée par des professionnel·les, réalisateur·rices et performeur·ses. Le plus gros problème ici, c'est que, contrairement aux adultes, les ados qui regardent ce porno si accessible pensent que c'est ainsi qu'ils et elles doivent agir, que le sexe, c'est fait comme ça. Plusieurs études ont montré que les ados tentaient ensuite de reproduire ce qu'ils et elles avaient vu en ligne, dans la vraie vie. Quand ils et elles jouent à des jeux vidéo ou regardent des films, ils et elles savent que c'est de la fiction, mais avec le porno, c'est beaucoup moins évident. Donc le message principal qu'on doit leur répéter, c'est : le porno, c'est de la fiction.

"Le message principal qu'on doit répéter aux ados, c'est : le porno, c'est de la fiction."

Monica Figueras

← *Dirty Martini Sex Party* d'Erika Lust.

souvenez du scandale du piratage du site de rencontres extraconjugales Ashley Madison, qui s'est déroulé aux États-Unis il y a quelques années *[en août 2015]*. Des données personnelles avaient fuité, cela avait eu de graves répercussions sur la vie des gens, il y avait même eu des suicides, liés à des chantages de la part de hackers. Il y a un véritable problème de confidentialité.

Ovidie avait écrit un essai sur le sujet qui s'appelait *À un clic du pire*. Le problème fondamental est-il là : l'accessibilité en un clic ? Le gouvernement français est en train de tester un système de vérification de l'âge pour empêcher les mineur·es d'accéder aux contenus des sites pornographiques. C'est un début de solution selon vous ?

Le porno est supposé s'adresser à un public adulte et devrait être payant. Sans ce coût, il ne peut y avoir de production éthique, avec des acteurs et actrices payé·es correctement et traité·es correctement. Donc oui, cet accès est un problème, mais, en même temps, il est difficile de le restreindre aujourd'hui. Nous savons que les pays qui ont essayé de mettre en place ce système de vérification de l'âge, comme l'Angleterre, certains États américains et bientôt apparemment la France, ont des difficultés à l'implémenter. Il y a des moyens de le contourner, via des VPN notamment, qui permettent de se connecter depuis des pays voisins. Un autre problème est l'anonymat, pour les adultes. Je ne sais pas si vous vous

Imaginez, vous êtes institutrice et vous êtes branchée BDSM – vous en avez d'ailleurs absolument le droit, vous êtes une adulte consentante ! – et vos recherches pornos fuitent. Il y a un risque de problèmes dans votre école, dans votre entourage… Ce n'est pas si simple de restreindre l'accès, c'est même compliqué. Je dis toujours que la censure n'est pas la meilleure façon de régler les choses. L'éducation est le meilleur outil. En tant qu'adultes, parents, éducateur·rices, nous devons aider les jeunes à comprendre que le porno est un média, et donc, en tant que média, il véhicule des messages qui nous impactent. Il faut intégrer le sujet du porno au sein de l'éducation sexuelle, pour faire en sorte que les nouvelles générations deviennent des consommateur·rices conscient·es, capables d'analyser, de critiquer et de comprendre ces messages. •••







← Erika Lust sur le tournage de *Dirty Martini Sex Party.*

→ Vous ne souhaitez pas diaboliser le porno et vous défendez un porno alternatif, éthique. Mais est-ce que c'est viable financièrement ? En Europe, il y a vous et… pas grand monde !

Il est vrai que mon entreprise produit, mais distribue également. Nous avons plusieurs plateformes en ligne et avons un véritable public. C'est un business indépendant, il nous appartient, à moi et à mon mari. Nous en sommes les seul·es investisseur·ses. Nous avons cinquante salarié·es, dans nos bureaux à Barcelone, donc, oui, c'est une organisation viable. Souvent les autres entreprises de porno indépendant dans le monde sont gérées par une seule personne. Mais j'ai pu constater qu'il y avait de plus en plus de festivals de porno indépendant, de réalisateurs et réalisatrices, de performeurs et performeuses qui créent du contenu indépendant.
Par ailleurs, ces dernières semaines, on a appris qu'un fonds d'investissement *[canadien]*, appelé Ethical Capital Partners, avait acheté MindGeek, et donc par extension PornHub. Ils parlent de transformer l'entreprise avec des règles plus éthiques. Bon, on verra bien ce que cela donne, mais cela montre bien l'influence que nous, producteurs indépendants, avons eue sur ce "big porno". Les choses sont peut-être en train de changer.

Est-ce que le mouvement MeToo a eu un impact sur votre travail, et pourquoi n'y a-t-il pas eu de MeToo dans le porno ?

Concernant MeToo et le porno, il faut bien se rappeler quelque chose : dans le porno, le produit avec lequel nous négocions est le sexe. Le sexe est sur la table, et non pas sous la table comme dans d'autres industries, vous voyez ?
C'est important de le savoir. Par ailleurs, en tant qu'acteurs et actrices de l'industrie pornographique, nous sommes hautement stigmatisé·es au sein de la société. Donc il y a une grande peur chez les gens qui travaillent dans ce domaine de parler publiquement des problèmes, car cela serait utilisé pour diaboliser encore plus le porno. Beaucoup de personnes, dans cette industrie, doivent se battre pour plus de reconnaissance et de respect, et ils ne veulent pas détruire le business.
J'ai pu le constater, car j'ai été une des rares voix critiquant ouvertement le porno des sites gratuits en ligne. Attention, je l'ai fait avec beaucoup d'amour et de passion, justement car j'aime le porno – je crois vraiment au potentiel d'un porno différent, je pense que ça peut être autre chose que la simple représentation de coïts, qu'il peut y avoir une pertinence culturelle et une valeur artistique. Le porno peut être un outil d'empowerment, d'inspiration, voire d'éducation pour les adultes. Il peut nous aider à grandir, en tant qu'êtres humains sexuels. Cela étant dit, au sein de l'industrie, peu de personnes osent critiquer. Car à chaque fois qu'on le fait, il y a des attaques, venant souvent de mouvements réactionnaires, de droite et chrétiens. Des gens qui militent par ailleurs contre les droits des femmes et contre les droits LGBTQI+. Or, cette industrie, ces dernières années, s'est réellement ouverte aux personnalités LGBTQI+ et féministes, défendant l'idée de pouvoir, pour une femme, utiliser sa sexualité comme levier d'émancipation. Toutes ces personnes craignent de perdre cet espace. Et ils et elles se sentent également blessé·es par certaines féministes radicales, qui attaquent et infantilisent les travailleuses du sexe.

Quand les attaques extérieures viennent de toutes parts, ce n'est pas simple d'être dans une critique constructive interne, c'est cela ?

Oui. Et je pense aussi que le porno est le seul espace, au sein de la société, où l'on peut exprimer des pensées, des idées, des désirs liés au sexe. On vit toujours dans une société *sex-negative*. Regardez les plateformes et les réseaux sociaux : le sexe est vu comme honteux, il est banni et censuré. L'autre jour, je vous cherchais sur Instagram. Eh bien, vous êtes *shadowbanned* !

Ah bon, moi je suis *shadowbanned* ?

Je crois que oui ! J'ai noté correctement votre nom, mais je ne pouvais pas vous trouver. J'ai dû passer par une amie, que vous aviez en amie, etc. pour enfin trouver votre profil, qui est caché par l'algorithme. Et vous n'êtes même pas une travailleuse du sexe, ni une performeuse. Vous parlez juste de sexualité comme objet sociétal. Beaucoup de personnes que je connais, qui prennent la parole sur ce même sujet, sont bannies par les plus grands médias mondiaux ! Selon moi, c'est une catastrophe, c'est de la censure et c'est une attaque contre nos libertés.
Je me sens vraiment énervée à ce sujet. Moi, mon compte a été fermé il y a un an et j'ai perdu mes 500 000 abonné·es. Quant à mes deux conférences TEDx Talks, elles apparaissent peu dans les recherches sur YouTube. À côté de ça, il y a •••

Monica Figueras

EXPOSITION 8 JUIN — 5 NOVEMBRE 2023

Ron Mueck

Ron Mueck, *Mass*, 2016-17, dimensions variables, National Gallery of Victoria, Melbourne, Felton Bequest, 2018. © Ron Mueck. Photo : Tom Ross.

Fondation *Cartier* pour l'art contemporain

261, BOULEVARD RASPAIL 75014 PARIS FONDATIONCARTIER.COM

"Je pense que le porno est le seul espace, au sein de la société, où l'on peut exprimer des pensées, des idées, des désirs liés au sexe."

→ un autre talk TEDx très anti-porno de base qui, lui, a des millions de vues. Mais le fait que je veuille parler des pornographies et que je parle de mon expérience en tant que mère, que je défende l'idée qu'il faut avoir des discussions sur le porno avec ses enfants, que c'est essentiel dans le monde d'aujourd'hui, eh bien ça, YouTube le censure. Honnêtement, c'est une attaque contre la liberté d'expression, c'est une attaque contre nos voix ! Le problème, c'est : qui domine aujourd'hui le monde en ligne ? Des hommes de la tech, blancs et riches. Ce sont eux, avec leur système de valeurs, qui décident de qui a le droit de s'exprimer et de comment on peut ou non représenter la sexualité. Ma voix n'est pas la bienvenue. La vôtre n'est pas la bienvenue. Celle de mes ami·es travailleuses et travailleurs du sexe n'est pas la bienvenue. Celle de mes ami·es sexologues n'est pas la bienvenue. Celle de mes ami·es artistes n'est pas la bienvenue. Celle de mes ami·es LGBTQI+ n'est pas la bienvenue. C'est quand même dingue ! C'est pour ça que je répète que le porno est le seul espace où on peut s'exprimer. Ailleurs, on est interdit·es.

Vous analyseriez cela comme un *backlash,* à la suite des prises de parole de nombreuses femmes et féministes dans les médias ? Vous pensez qu'il y a un mouvement masculiniste grandissant ?

Voyez le compte d'un mec comme Andrew Tate *[influenceur masculiniste banni de Twitter en 2017 pour des propos ultra-misogynes et rétabli en 2022 à l'arrivée de son nouveau propriétaire, Elon Musk]*. Lui n'a pas été censuré pendant très longtemps. Ça, ce serait OK ? Ce que je constate, c'est que sur les réseaux sociaux, vous pouvez publier une image sexiste ou sexy. Si je veux montrer mes seins, sans les tétons bien sûr, on me l'autorise. Sur le compte d'un millionnaire, qu'on peut voir posant avec des filles en bikini, des bagnoles de luxe et des armes, il y a une image où il a les pieds posés sur une fille dénudée à quatre pattes, comme si elle était une table, et il a posé sur son dos un trophée. Cette image, c'est OK, Instagram trouve que c'est cool. Mais quand moi je poste une photo professionnelle, sensuelle, sur laquelle deux filles, qui ne sont pas des mannequins, s'embrassent, cette image est interdite et supprimée. Si je publie une photo d'une fille sexy en bikini, si elle est mince et blanche, ça passe. Si c'est un corps différent, par exemple un corps gros, ou un corps avec des poils pubiens, ce n'est pas accepté.

Quelle est la solution ?

Il nous faut plus de femmes dans la tech ! Nous avons besoin de changer les normes, sur la sexualité comme sur le porno. On supprime certains de mes comptes sur les réseaux sociaux, je suis stigmatisée par de nombreuses personnes en ligne, je ne suis pas autorisée à faire du marketing en ligne car c'est du contenu adulte. Que me reste-t-il comme espace ? Peut-être la rue, pour faire la révolution ?

Je voudrais parler de l'homme dans l'ombre d'Erika Lust. Pablo, votre mari, est votre associé depuis vingt ans. Comment travaillez-vous ensemble ?

Il me fait mon café ! *[rires]* Je rigole, mais pas tant que ça. Il me fait vraiment mon café ! Moi, je suis plus la partie créative de l'entreprise. Lui m'aide sur le côté business. Et puis, je m'appuie sur ses privilèges d'homme ! Il est de bon conseil. Au début, j'étais trop perfectionniste, je doutais beaucoup, et je voulais tout le temps tout refaire. Il m'a appris que si je voulais progresser, il fallait que je finisse mes projets. *"Better done than perfect" ["Fait plutôt que parfait"],* me disait-il. J'y pense encore aujourd'hui quand je doute trop. Il m'a aussi appris le *"Fake it until you make it" ["Fais comme si, et ça viendra]*, qui est un truc encore trop masculin. En tant que femmes, nous devons plus nous affirmer, et oser prendre de la place.

Vous m'avez confié tout à l'heure que quand vous avez réalisé votre premier film, dans votre vingtaine, votre maman n'était vraiment pas contente. Et aujourd'hui ?

Toujours pas !

Que diriez-vous aujourd'hui à la personne que vous étiez à 20 ans ?

Je lui dirais que je suis fière d'elle. Le chemin a été difficile, j'ai dû lutter contre beaucoup d'obstacles. Quand quelqu'un a du succès, on a l'impression que sa route a été facile. Mais ça n'a pas été facile, il y a eu beaucoup de hauts et de bas. J'ai commencé tout cela parce que je voulais changer les règles. J'étudiais les sciences politiques, je voulais travailler pour les droits des femmes. Quelque part, c'est ce que j'ai fait. Je n'ai pas pris le chemin que souhaitait ma mère, mais j'ai trouvé mon propre chemin. Donc je dirais à mon moi de 20 ans : *"N'écoute pas ta maman !" [rires]* Ce midi, à Paris, je déjeunais dans un restaurant, une jeune femme est venue me voir, et m'a dit : *"Merci, voir vos films a changé ma vie."* Ces moments qui arrivent parfois me montrent que ce que je fais, qui me semble parfois petit, peut avoir un impact intime et social important. Quand je reçois un mail d'un homme qui passait sa vie sur les tubes pornos et qui m'écrit : *"Vous avez changé totalement ma vision du porno",* je me dis que c'est fou. J'adore l'idée de travailler dans le porno, parce que quelque part je me sens comme une espionne féministe, plongée au cœur de la masculinité. Les mecs, vous pensiez que ce domaine vous était réservé, que vous étiez dans une bulle, tranquilles entre vous, que vous pouviez utiliser les femmes comme de simples objets sexuels pour votre propre plaisir ? Eh bien non, je suis là ! Je suis rentrée dans la bulle ! Et si on changeait de perspectives ?


2023
l'Estival
DU 16 SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE
LE B.A.-ba DE LA CHANSON
SUZANE
GYSLAIN.N
ZAHO DE SAGAZAN
DEMI PORTION
CANCRE ▫ SÜEÜR
GARANCE ▫ SOLEYNIA
MARILUCE ▫ SAMËLI
LULA HELDT ▫ 21G
CAMILLE LELLOUCHE
MARTIN LUMINET
LOUIS CHEDID & YVAN CASSAR
ÉTIENNE FLETCHER
CHIMÈNE BADI
TOAN'CO ▫ JULIE AUBÉ
CLAIRE MÉCHIN ▫ ILAM
ERDÖWSKY ▫ S1DROME ▫ CRAPGUYS ▫ LA DERYVES
SAMUELE ▫ JÉRÔME PINEL ▫ BRASS TIMBER ▫ 2L
ALCOBA LATINO ▫ LES FRÈRES JACQUARD ▫ ANTONIUS
POISSY - ACHÈRES - MONTESSON - HOUILLES - LE PECQ
3 paris île-de-france
LESTIVAL.FR
BILLETS EN VENTE DÈS MAINTENANT DANS LES RÉSEAUX HABITUELS
AVEC LA PARTICIPATION DU THÉÂTRE DE POISSY ET DU SAX D'ACHÈRES
fédé chanson
SPEDIDAM
centre national de la musique
sacem
RATP
le Courrier des Yvelines
musicaction
Canada
POISSY
Achères
Le PECQ
Yvelines Le Département
Région îledeFrance
THÉÂTRE DE POISSY

ÉDOUARD RICHARD

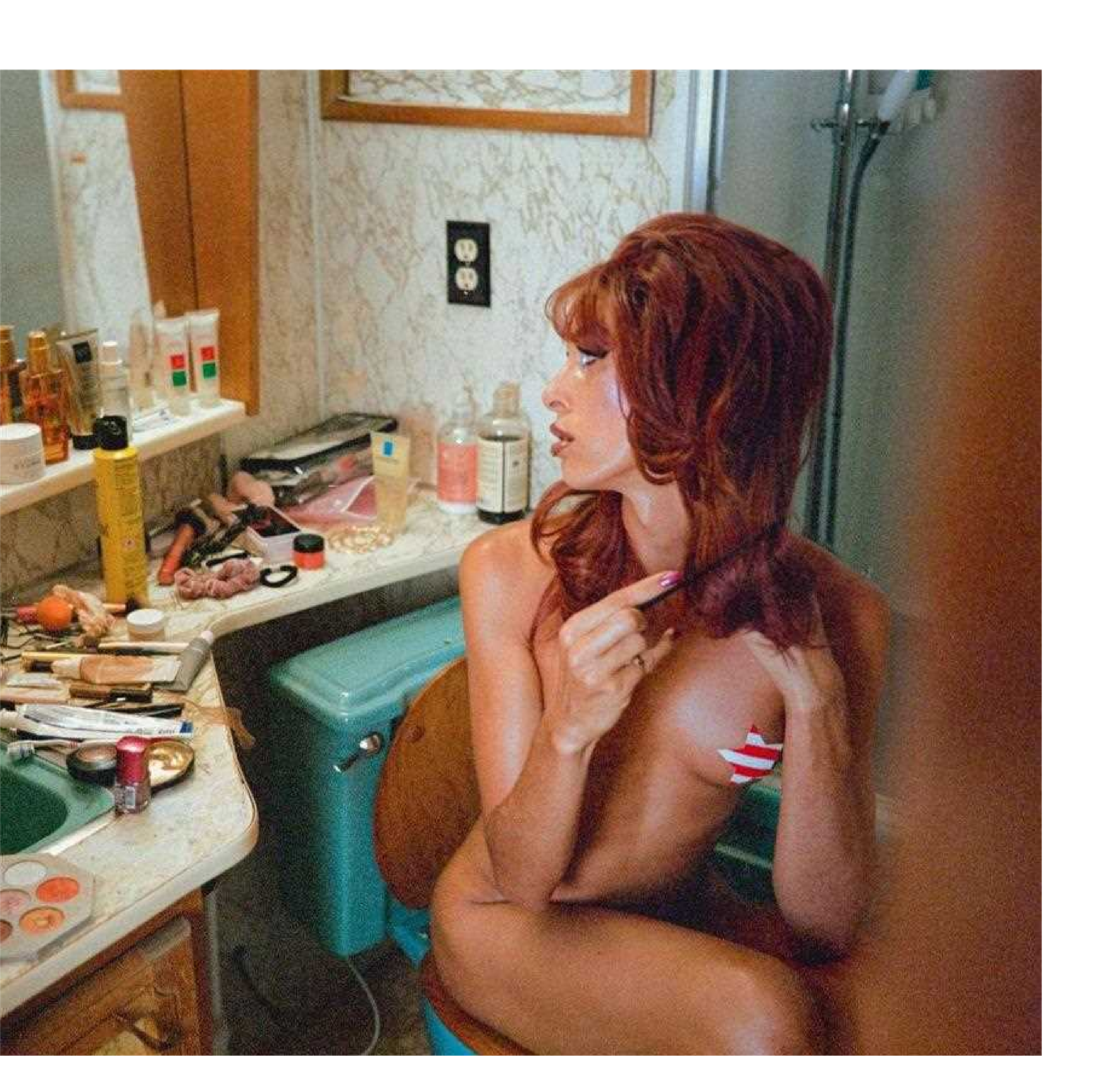
Pour la série* Mandy, from Bombay Beach, *le photographe français met en scène Raya Martigny. Un road trip californien au cours duquel la mannequin et actrice incarne cette jeune femme trans, libre, qui, après des années de gloire, s'est retirée dans une station balnéaire où elle cherche à se réapproprier son corps.













LA SAGA



SAGAT

Christian Lartillot/revue *En corps* @revueencorps/chorégraphie Frédéric Fontan (manteau en fausse fourrure EENK)

L’acteur-performeur François Sagat compte parmi les plus fidèles de nos pages Sexe estivales depuis 2005. Du studio Citébeur qui le révéla à son apparition dans l’univers de Bilal Hassani, en passant par ses allers-retours dans le X, il revient avec sincérité sur sa queer trajectoire.
Texte Jean-Marc Lalanne

i, dans un accès maniaque qui nous ressemble, on se mettait à dresser le podium des personnalités qui ont le plus souvent figuré dans les numéros Sexe des *Inrocks* depuis leur création, nul doute que François Sagat se placerait sur les plus hautes marches. L’histoire de la French pornstar gay est en effet tramée à celle de ces numéros estivaux. La première occurrence de François Sagat dans notre Spécial Sexe date de 2005, pour une enquête d’Olivier Nicklaus sur la “Beurxploitation” opérée par le porno gay français de l’époque, et plus particulièrement par un label, Citébeur, fraîchement apparu et déjà en pleine expansion. À cette occasion, notre journaliste rencontrait Azzedine, modèle de Citébeur au physique impressionnant, marqué par un signe distinctif mémorable : un tatouage reproduisant une implantation capillaire sur son crâne rasé. L’enquête révélait, sans dévoiler son véritable nom, que le jeune homme, comme d’autres modèles de Citébeur, n’était pas d’origine maghrébine et qu’Azzedine était un pseudo tirant parti d’une fantasmatique propre à faire cogiter les *postcolonial studies*.

Dans le numéro Sexe suivant, à l’été 2006, le jeune homme musclé s’invitait à nouveau, ici en tant que François Sagat, commentant à la fois l’usurpation d’identité de ses débuts et la façon dont un studio américain, Raging Stallion, l’avait débauché. C’était le début d’une Sagatmania qui vit François devenir, dans la seconde moitié des années 2000, un des acteurs de X gay les plus célèbres et les plus demandés, honoré du GayVN Award du meilleur acteur en 2007.

L’impressionnant modelé de sa musculature, l’habile mise en scène de lui-même par un ensemble de tatouages frappants et un alliage troublant de puissance et de vulnérabilité à fleur de peau en font rapidement une icône propre à séduire des univers extérieurs au porno. Sa présence dans deux films d’auteur en compétition au très cinéphile festival de Locarno en 2010, *Homme au bain* de Christophe Honoré et *L.A. Zombie* de Bruce LaBruce, constitue le sommet de cette première phase ascendante de sa carrière et lui vaut cette fois la couve du numéro Sexe des *Inrocks* – aux côtés de Louise Bourgoin.

Dans la décennie qui suit, l’acteur se fait plus rare, sa présence médiatique s’estompe. Mais l’année 2023 le ramène au premier plan de l’actu. D’abord sur scène, avec un spectacle qui a obtenu un vif succès au Théâtre des Variétés le printemps dernier, *Fantasma Circus Erotica* de Manon Savary et Marc Zaffuto. Puis un clip de Bilal Hassani, pour le single *Marathon*, réalisé par le jeune prodige de l’esthétique queer contemporaine Alexis Langlois. L’occasion de retrouver François et de lui demander de nous retracer ses pérégrinations depuis notre dernière rencontre.

“Quand on s’est vus, en juin 2010, pour la couve des Inrocks*, j’étais en train de prendre la décision d’arrêter le porno. Avec les films de Bruce LaBruce et Christophe Honoré, quelque chose s’ouvrait en dehors du X et je pensais que d’autres propositions allaient affluer. Rien ne s’est passé. Mais vraiment rien. Ou des petites choses, des courts métrages, très peu payés. La désillusion a été cruelle. J’ai vite renoncé. J’ai fait quelques trucs dans la mode vite fait : un shooting avec Terry Richardson, des défilés de Bernhard Willhelm. Mais j’ai quand même arrêté le porno. J’ai alors eu de gros problèmes d’argent.”*

RETOUR VERS LE PORNO

Un rebond se produit néanmoins en 2013, lorsqu’il fonde sa marque de dessous masculins, Kick Sagat, qui lui permet de bénéficier quelque temps de revenus réguliers. *“On a trouvé des investisseurs, c’est moi qui faisais les dessins techniques, suivais la production, discutais avec un distributeur en Chine… Je n’étais pas riche mais je vivais correctement. Et j’étais assez heureux d’avoir un travail, de savoir pourquoi je me levais le matin.”* Au bout de trois ans d’activité, la marque dépose le bilan et plonge à nouveau François dans le désarroi. *“Je me suis retrouvé à Pôle Emploi. J’avais un peu de mal à expliquer mon parcours professionnel, je cachais mes années dans le porno et mon conseiller me disait : ‘Mais il y a un gros trou dans votre CV, non ?’” [rires].*

En 2017, François décide de revenir au porno. *“Le milieu était transformé, le niveau des rétributions avait baissé, il y avait moins d’argent, plus de comédiens sur le marché. Mais, bien qu’approchant de la quarantaine, je n’ai pas eu de difficulté à retravailler et j’ai à nouveau correctement gagné ma vie. Quand j’étais jeune, j’ai beaucoup fait des rôles de ‘bottom’. Ça me paraissait plus facile, parce que j’avais très peur de ne pas bander. Même avec du Viagra, quand tu es timide, pas à l’aise, c’est super-dur. Aujourd’hui, c’est assez équilibré, on me propose les deux, mais je préfère être ‘top’. Bottom, c’est plus de taf. Il faut prendre de l’Imodium* [un antidiarrhéique], *être super-clean. Et puis ça fait mal en fait. Même dans ma vie, et alors que je n’ai plus beaucoup de rapports sexuels, je suis plus à l’aise en top aujourd’hui.”*

On l’interroge sur cette abstinence hors plateau. *“Je ne suis sur aucune appli de rencontres. J’ai quitté Paris pour la province. Je suis assez seul. Mais ça me va. J’ai beaucoup baisé dans ma vie, même en dehors du taf. Et puis quand les gens me rencontrent pour un plan, ils s’attendent à une machine, une bête. Et je vois bien qu’ils sont déçus que je sois plus délicat qu’ils ne le fantasmaient. Ça atténue leur désir. De toute façon, je me méfie de plus en plus de l’entente chimique entre deux corps, ce mirage qui fait qu’on tombe amoureux, qu’ensuite invariablement on souffre ou on fait souffrir… Je suis content qu’avec l’âge mes hormones soient un peu plus calmes.”*

•••







↖
Louise Bourgoin et François Sagat par François Rousseau en juillet 2010.

↑
François Sagat par Denis Darzacq en juillet 2005 et par Denis Dailleux en août 2006.

→ *BACKLASH* ET HOMOPHOBIE

Le succès de *Fantasma Circus Erotica*, dans lequel il incarne une sorte de Minotaure satanique et exhibe un corps toujours aussi sculpté, lui a permis d'avoir une vie très structurée depuis un an, et le spectacle reprendra en fin d'année. Le clip de Bilal Hassani, qu'il était très heureux de tourner – *"J'adore Alexis Langlois, sa personne, son travail"* – a été plus douloureux. *"J'aime beaucoup le clip, ça a été très doux et agréable à faire, mais on s'est pris un sacré* backlash. *J'ai dû me mettre en privé sur Twitter à cause du déversement de haine et d'insultes homophobes. La popularité de Bilal nous a exposés auprès de gens ultra-réacs. Et puis il y a eu l'interdiction du concert de Bilal dans une ancienne église de Metz. Je pense que mon image, mon activité de travailleur sexuel, associées à Bilal, ont rendu certaines personnes dingues. De toute façon, l'homophobie ne recule pas vraiment en France. J'en ai beaucoup souffert enfant, au collège. Moins à mon arrivée à Paris. Mais dès qu'on sort un peu de sa bulle, on voit qu'on vit dans un pays très conservateur. Je trouve en tout cas que Bilal a un courage fou."*

Le jour où on le rencontre, François est à Paris pour un shooting. Il est modèle pour un sujet sur le bronzage en été dans un magazine. Son corps sera maquillé comme s'il était toasté par le soleil. *"Je n'ai pas d'agent. Quand on veut me faire travailler comme modèle, on s'adresse à moi sur Insta."*

Il y a quinze jours, il tournait une scène porno aux États-Unis, *"très réussie, très bien filmée, sur un immense terrain de basket vide"*. Ces derniers mois, il s'est aussi beaucoup consacré à la musique. Il y a quelques années déjà, on l'avait vu chanter en live dans une soirée, au club parisien Salò, organisée par Asia Argento. Avec le DJ Tommy Marcus, il a enregistré un album intitulé *Vidéoclub*, qui sort le 7 juillet et dont il a écrit tous les textes. *"Ça parle d'amour et de sexe. Surtout de sexe. Avec un son electro cosmique, entre Jarre et Vangelis, mais combiné avec des influences house 90's."*

Une année studieuse pour François Sagat, entre spectacle vivant, clip, album et, bientôt sans doute, une scène pour interpréter ses chansons. Et bien sûr beaucoup d'entraînement en salle. *"En ce moment, mon corps est un peu plus sec, j'ai perdu en volume car j'ai arrêté les stéroïdes. Mais je me préfère plus épais."* Que fait-il du temps qu'il lui reste ? Il regarde des films hollywoodiens classiques : *"Presque tous les jours, je regarde de vieux films. Essentiellement pour des actrices. J'enchaîne les films avec Joan Crawford, Bette Davis… Ces actrices m'hypnotisent. Je suis fan de Mae West aussi. Et Lauren Bacall. Je regarde leurs films, mais aussi leurs interviews d'époque, des documentaires sur elles."* Des femmes fortes donc, dominatrices, en lutte avec tout ce qui contrarie le déploiement de leur volonté. On lui demande alors s'il est touché également par des figures féminines plus vulnérables. On cite Marilyn Monroe. Il fond : *"Évidemment. Le contraire me paraîtrait impossible. On ne peut pas ne pas aimer Marilyn Monroe. Son aura, son pouvoir de fascination, sa lumière intérieure ne s'estompent absolument pas avec le temps. Elle est la déesse immortelle du cinéma."*

Vidéoclub (Resolution Records/Believe). Sortie le 7 juillet.

WWW.
SUPERMONAMOUR
.COM



Réservations sur
DICE



5 septembre 2023
FUTURE ISLANDS
LE CENTQUATRE
Paris

9 septembre 2023
ALLAH-LAS
Trianon
Paris

23 septembre 2023
NATION OF LANGUAGE
Trabendo
Paris

25 septembre 2023
SQUID
Élysée Montmartre
Paris

06 octobre 2023
THIS IS THE KIT
Trabendo
Paris

18 octobre 2023
OVERMONO
Cabaret Sauvage
Paris

21 octobre 2023
CALEXICO
Trabendo
Paris

10 novembre 2023
BRISTON MARONEY
Trabendo
Paris

15 novembre 2023
SBTRKT
Bataclan
Paris

18 novembre 2023
LITTLE DRAGON
Élysée Montmartre
Paris

30 novembre 2023
BEN FOLDS
La Cigale
Paris

1 décembre 2023
JOHNNY JANE
La Cigale
Paris

WWW.SUPERMONAMOUR.COM

COMMENT VIEILLIR

Travailler dans l'industrie du X use les corps. Des acteurs et actrices se confient sur la dimension ultra-physique de leur métier et nous racontent comment concilier ce miroir impitoyable avec le temps qui passe.
Texte Michael Petkov-Kleiner

DANS LE PORNO ?

→
Nina Hartley, actrice et réalisatrice X américaine depuis 1984.



"Je le sens maintenant. Je me suis un peu éclaté les genoux, j'ai une hanche qui a tendance à déconner. Se faire prendre tout le temps dans des positions et des torsions qui sont loin d'être naturelles, subir les impacts des coups de reins de ces messieurs, ça a forcément eu des conséquences sur mon corps", confie Lou Charmelle, 39 ans, grande figure de la pornographie française qui a explosé internationalement à la fin des années 2000. Il existe une multitude de manières d'habiter son corps, et celle des pornstars a ceci de particulier que leur chair et leur intimité sont sans cesse fantasmées, exposées, soumises à un rythme d'activité hors norme. Comme si une année de vie dans le porno comptait double. *"Des cinq ans où j'ai énormément tourné, j'ai effectivement l'impression d'en avoir vécu dix. Tout était très condensé, intense. J'étais prise dans un tourbillon, un éternel présent. Je passais mon temps entre l'Espagne, l'Angleterre, Prague, la Hongrie, les États-Unis… Il y a une vraie fatigue qui s'installe, entre les heures de travail et les décalages horaires. Tous les matins, quand je me réveillais, j'avais quelques secondes de flottement où je ne savais pas où j'étais",* dit-elle encore d'une voix hypnotique.
La répétition excessive des scènes dans le porno mainstream a des répercussions évidentes sur l'organisme, mais aussi sur la psyché. Lou Charmelle poursuit son analyse : *"Je pense que la mémoire fonctionne avec l'émotion, c'est grâce à l'émotion que l'on retient les choses. Et quand on enchaîne les performances à une fréquence soutenue, tout se compile. Il y a une partie de cette période que j'ai totalement oubliée."* Pourrait-on alors parler d'une amnésie propre aux pornstars ?
Cette profession doit être la seule au monde où tous les plis et recoins du corps sont capturés et immortalisés en vidéo. En cela, les shootings sont autant de jalons qui forment une chronologie précise du temps qui passe. D'où une conscience accrue chez les hardeur·ses de leurs transformations physiques. *"Oui, c'est dur. J'ai un bon métabolisme et mon poids est toujours resté stable, mais il y a les rides,* raconte Lou Charmelle. *J'ai perdu mon* baby face, *et c'est normal, je vais avoir 40 ans. Après, d'être toujours confrontée à mon moi d'il y a quinze ans versus mon moi de maintenant, c'est difficile."*
Pour Rico Simmons, 46 ans, inlassable marathonien du X à la française (il a été crédité dans presque 600 scènes) et qui a joué pour une multitude de réalisateur·rices (John B. Root, Hervé Bodilis, Ludovic Dekan, Ovidie, Anoushka…), le constat est brutal : *"Je vais être transparent : vieillir, c'était une appréhension pour moi. Je me suis pris une claque à partir de 35 ans, quand j'ai commencé à prendre du poids sans changer mes habitudes. Il a fallu que je fasse un effort gigantesque pour retrouver un corps athlétique – c'est très difficile de le garder. Si tu n'es pas parfait, tu te fais jeter. Mais c'est encore plus impitoyable pour les femmes."*
Yanick Shaft (ex-Ian Scott), 50 ans et dinosaure du milieu – qui a derrière lui vingt-neuf ans de bons et loyaux services devant la caméra –, envisage le vieillissement avec plus d'optimisme : *"C'est vrai que, passé la cinquantaine, j'ai senti le poids de l'âge. Mais je suis loin d'être fini. J'ai une bonne endurance, j'ai fait du sport à haut niveau, du triathlon, de l'Ironman, j'ai toujours eu une excellente condition physique. Et comme pour moi le porno se rapproche du sport, cela explique ma longévité."*

→ Nikita Bellucci, deux mois après son accouchement, alors qu'elle annonçait vouloir reprendre sa carrière.

CHIRURGIE ET INJECTIONS

Lou Charmelle préfère ne pas recourir à la chirurgie esthétique, estimant qu'il ne faut pas rejeter le naturel et l'inéluctable. Nikita Bellucci, 33 ans et rebelle du porno hexagonal, voit les choses différemment : *"J'ai un corps de maman et j'en suis fière. Si certaines actrices comblent un manque en s'injectant du silicone, ça ne me pose pas de problème. J'ai même demandé à Anissa Kate* [actrice et réalisatrice de 36 ans] *de me filer le nom de son chirurgien, parce qu'elle a des seins qui sont très bien refaits. Vu que j'ai allaité, je veux garder ma grosse poitrine, mais, cette fois, avec du plastique. Si c'est fait avec modération, je trouve ça très joli et je pense que j'y passerai aussi. Si je le fais, c'est pour moi, pas pour le porno. Ce n'est pas le porno qui va me dicter comment je dois être."*
Avec Rico Simmons, j'aborde les possibles troubles de l'érection. Réponse : *"Les injections dans le sexe pour bander, ça s'est standardisé. Certains réalisateurs te forcent même à le faire. J'ai des collègues, arrivés à un certain âge, qui ne peuvent plus bosser sans. Ça crée un phénomène d'accoutumance, tu es obligé d'augmenter les doses. C'est pour ça que je préfère travailler avec ma tête."* Vieillir, c'est en effet savoir durer. Ce n'est un secret pour personne, le darwinisme social tourne à plein régime dans la fabuleuse industrie du porn. Il y a dix ans déjà, l'une des études les plus complètes sur la pornographie, *"Deep Inside: A Study of 10 000 Porn Stars and Their Careers"* de Jon Millward (à lire sur jonmillward.com), montrait qu'une actrice débute en moyenne sa carrière à 22 ans, dont la durée n'excède pas en général les quatre ans. •••

"Ce qui ne m'a pas fait péter un plomb à mes débuts, c'est que j'avais un appart à Dreux, avec un petit mec de gauche et des chats."

Nikita Bellucci, actrice, productrice et réalisatrice X, 33 ans

Roberto Frankenberg/Modds



"Maintenant que Milf est une catégorie pornographique à part entière, il y a beaucoup plus de travail pour les femmes âgées."

Nina Hartley, actrice X, 64 ans

→ APPRENDRE À SE BLINDER

"C'est de la boucherie, tempête Nikita. *Les filles sont traitées comme des Kleenex à cause de certains distributeurs dont je tairai le nom…"* Sur la même ligne, Rico Simmons abonde : *"Si tu es frais, que tu es starifié, tu vas briller. Et si tu déclines un peu, que tu ne plais plus à un producteur ou à un réalisateur, ils vont te virer. La majorité des productions sont impitoyables, très froides dans leur gestion des êtres humains."* Durer dans cette jungle signifie dans bien des cas savoir passer entre les balles, se fabriquer une carapace pour résister aux chocs. *"Politiquement, il faut gérer les conflits avec les réalisateurs, les actrices. L'industrie a aussi changé avec des formats plus courts, tout en s'ubérisant : ce n'est plus le même métier. Il faut s'adapter, et c'est usant",* confesse encore Rico.

Tous et toutes assurent que pour se maintenir dans le business, il faut bien choisir son entourage. Nikita y va cash : *"Si tu n'as pas une vie carrée à côté, tu peux vite tomber dans plein de travers. Il ne faut pas traîner avec les gens qui prennent de la coke, sinon ça devient compliqué. Ce qui ne m'a pas fait péter un plomb à mes débuts, c'est que j'avais un appart à Dreux, loin de tout ça, avec un petit mec de gauche et des chats. Cette vie rangée m'a permis de garder les pieds sur terre."* Elle est aujourd'hui productrice et réalisatrice.

Au crépuscule de sa carrière, Lou, elle, s'est reconvertie comme sexothérapeute et, aujourd'hui, fait des études pour être sexologue. Yanick Shaft, de son côté, compte bien bosser dix ans de plus avant d'investir *"dans un truc qui ne demande pas trop d'effort"*. Et Rico, lui, s'est mis à l'informatique : *"Comme ça, je n'ai plus le problème de savoir si je vais avoir du taf pour manger. Désormais, je sélectionne les projets. Je n'ai plus envie de forcer sur la nouille…"*

LE BOOM DES MILF

Mais vieillir peut aussi être un atout, comme l'illustre le succès des Milf (acronyme de *Mother I'd Like to Fuck*) sur les plateformes pornographiques (ce hashtag était encore le troisième plus recherché sur Pornhub en 2022, d'après ses *insights*). Des superstars comme les Américaines Lisa Ann (51 ans), Reagan Foxx (53 ans) ou la plus célèbre de toutes, Nina Hartley (64 ans), défient les lois du jeunisme ambiant. Cette dernière, active depuis 1984, militante féministe pro-sexe et sexologue, est fière de la popularité du terme. Dans un article paru en 2017 sur le site de *Glamour US, "Does Mainstream Porn Have an Age Problem?",* elle affirmait : *"Maintenant que Milf est une catégorie pornographique à part entière, il y a beaucoup plus de travail pour les femmes âgées. Des actrices comme moi ont activement fait évoluer les goûts en matière de divertissement pour adultes en fidélisant leurs fans au fur et à mesure qu'elles vieillissaient. Il ne fait aucun doute que le fait que je n'aie jamais pris ma retraite et que j'aie travaillé sans relâche a contribué à faire accepter l'âge dans le porno."*

De ces *mothers I'd like to fuck,* Mariska X, 44 ans, est l'une des plus éclatantes représentantes en Europe. Actrice, réalisatrice, productrice et femme d'affaires, la Belgo-Brésilienne a fait de son âge une force : *"Une Milf pour moi, ça représente l'expérience. C'est une femme mature, sensuelle, rassurante, dominante, presque maternelle."* Il y a assurément une fétichisation masculine de ce stéréotype, comme l'examine le chercheur Justin Lehmiller dans un article de son site *Sex and Psychology* : *"Le fantasme des Milf est lié à une angoisse de l'attachement, à un sentiment d'insécurité de la part des hommes, bref à la peur d'être abandonné. Pour eux, la Milf est une femme qui sait ce qu'elle veut, qui prend les décisions, ça les sécurise."* Et, bien souvent, le physique des Milf correspond à une hyperféminisation fantasmée. Ce qui ne pose aucun problème à Mariska : *"J'ai fait un peu de chirurgie esthétique. C'est important d'être fière de sa propre image. Mes seins sont refaits, mais beaucoup de gens pensent que ce sont des vrais. Je veux garder un look naturel le plus longtemps possible. Je ne veux pas être une bimbo."*

CONJUGUER *BODY POSITIVE* ET *FEMALE GAZE*

La réalisatrice Olympe de Gê milite pour une représentation des femmes matures moins modelée par le désir masculin : *"Il me semble que pour mettre en scène les femmes âgées dans le porno d'une manière sensible et intelligente, il faut conjuguer le* body positive *au* female gaze. *C'est ce que je défends depuis le début. L'idée est plutôt de montrer des femmes âgées désirantes, qui sont autrices de leur sexualité."* Une aspiration magistralement concrétisée dans son film *Une dernière fois* (2020, disponible sur son propre site), dont le thème est celui de l'ultime orgasme d'une femme (interprétée par Brigitte Lahaie) avant son suicide assisté. *"Dans ce long métrage, j'ai voulu filmer le désir à cet âge-là d'une manière qui ne soit pas caricaturale. À cette période de la vie, quand ton sexe ne se lubrifie pas aussi bien ou qu'il ne bande plus aussi facilement, la sexualité se transforme, elle devient plus créative…"*

Enfin, vieillir, c'est aussi acquérir une forme de sagesse. Quels savoirs peuvent être acquis après des années d'expérience dans le porn ? *"Je me suis soignée de ce besoin maladif de séduire n'importe qui,* confie Lou Charmelle. *Je suis plus affirmée, j'ai appris à dire non."* Et quand je lui demande quels conseils elle donnerait à une jeune femme qui aimerait se lancer dans cette carrière, elle me répond : *"N'y va pas. Si tu y vas sans une bonne solidité mentale, tu vas te faire manger."*

LA RÉGION CENTRE-VAL DE LOIRE PARTENAIRE

TERRES DU SON
ÉTHIQUE & RESPONSABLE

ALLEZ-Y AVEC Rémi
+ D'INFOS SUR REMI-CENTREVALDELOIRE.FR

7 AU 9 JUILLET 2023

MONTS DOMAINE DE CANDÉ
TOURAINE LOIRE VALLEY

ORELSAN . LOMEPAL . SHAKA PONK

BOB SINCLAR . MATMATAH . LA FEMME . FEDER

PETIT BISCUIT . GROUNDATION . IBEYI . ADÉ

BIGA*RANX . WINNTERZUKO . JULIEN GRANEL

DORIA . CLAY AND FRIENDS . MIEL DE MONTAGNE

ASDEK X BASSTRICK . CONTREFAÇON...

& BIEN D'AUTRES !

PROGRAMMATION ET BILLETTERIE SUR WWW.TERRESDUSON.COM

Terres du Son s'engage notamment à décarboner l'évènement, préserver nos ressources, sensibiliser nos publics en favorisant le vivre ensemble. Toutes les informations sur nos actions et nos engagements sur www.terresduson.com/durable-responsable/le-festival/

LA RÉGION SOUTIENT TERRES DU SON





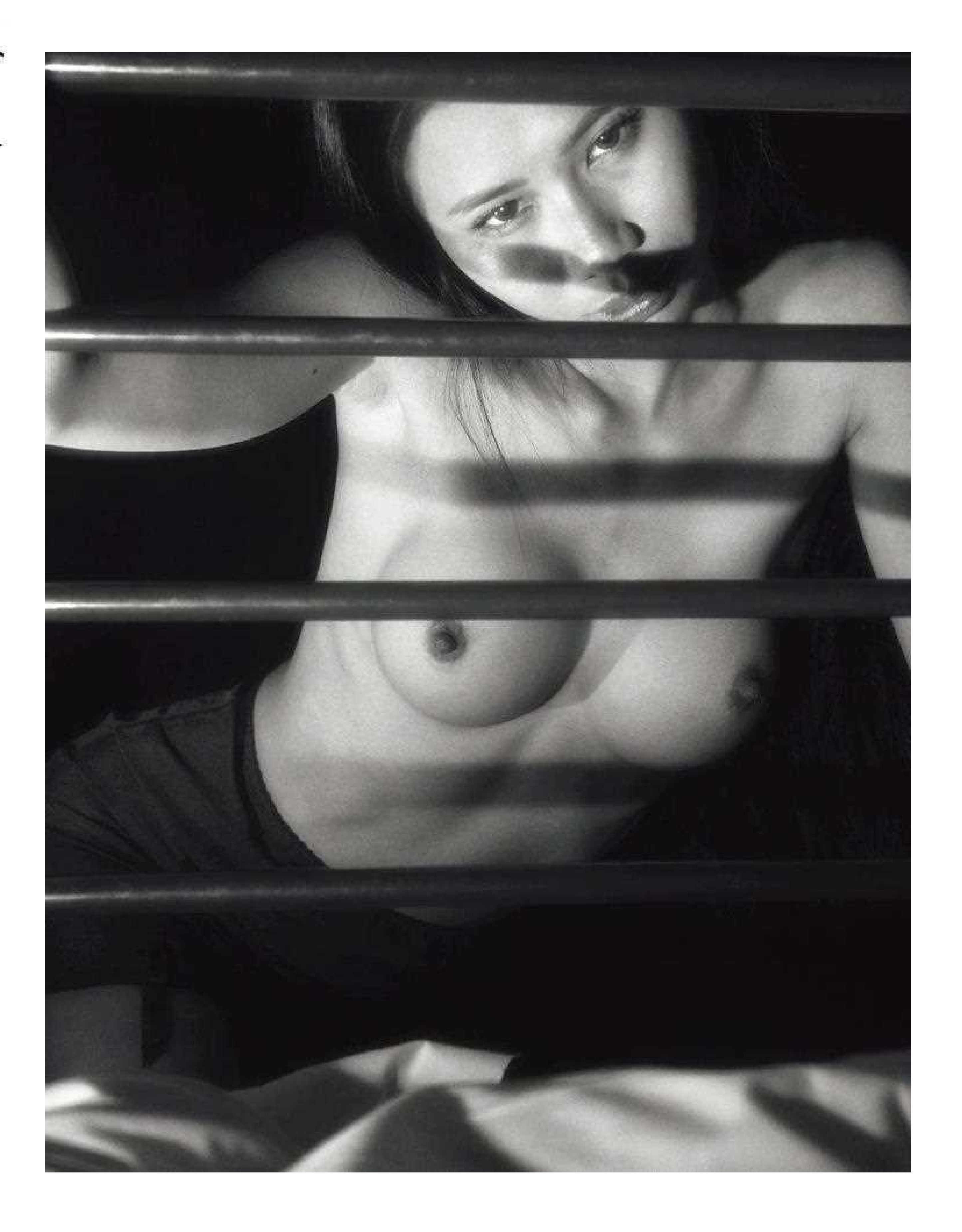
centre-valdeloire.fr

JOE LAI



Les photographies de l'artiste français, une suite obsessionnelle de portraits féminins, ont la beauté vaporeuse, presque sournoise, des films de fantômes japonais ou hongkongais dans lesquels un regard perçu à la dérobée peut hanter toute une vie. Elles sont pour lui la manifestation d'une intense nostalgie faite chair et lumière.





Pinku de Joe Lai
(APE, 2022), 64 p., 40 €.



“Mon premier vertige, ce sont les femmes”

Hélène Mastrandréas/Modèles Etna & Claire @etna.ig @clairen94 · Charlotte Krebs



De *La Maison* à *L'Inconduite,* elle s'est fait une place en écrivant sur sa vie sexuelle. Cette année, Emma Becker signe pour la première fois un grand roman érotique : *Odile l'été.* Un dialogue entre deux femmes à propos de leurs désirs, entre souvenirs et fantasmes, qui renouvelle le genre. Texte Nelly Kaprièlian



Elle met en scène ses désirs, ses aventures, ses émois amoureux et érotiques. Emma Becker s'est réapproprié un champ littéraire – disons, pour aller vite, les femmes qui écrivent sur le sexe – pour en faire son genre à part entière. Si elle s'est fait connaître avec son troisième roman, *La Maison* (2019), récit de son expérience de prostituée dans une maison close de Berlin, puis a séduit, lors de la dernière rentrée, par l'honnêteté et l'autodérision de *L'Inconduite,* c'est surtout avec *Odile l'été,* un roman directement érotique, qu'elle nous a convaincu·es. Publié en avril dernier dans la nouvelle collection de Vanessa Springora chez Julliard, "Fauteuse de trouble", *Odile l'été* fait du langage et du récit le centre d'un dispositif érotique qui va se révéler plus féministe qu'on ne le croit.

Le roman s'ouvre alors que la narratrice a rêvé d'Odile, son amie d'enfance qu'elle n'a pas revue depuis dix ans. Ensemble, les deux petites filles, qui partageaient leurs vacances d'été, ont découvert les jeux sexuels et le plaisir, ainsi que les mises en scène pour l'atteindre. La narratrice va vite retrouver Odile. Elles ont maintenant 30 ans, Odile est mariée, et elles vont se souvenir, se raconter, mêler scènes vécues et imaginées au gré d'un dialogue ingénieux qui permet tout à Becker, y compris de faire se rencontrer ce qui d'habitude ne se rencontre pas : pornographie et humour, prises de risques (évoquer la découverte du plaisir entre enfants) et innocence, mélancolie et ludisme…

Si en apparence les hommes sont au cœur des récits que se servent mutuellement les deux femmes, ceux-ci sont pris dans leurs mots, leurs fantasmes qui, mine de rien, font grimper en flèche la température, au point qu'elles finissent par retomber dans les bras l'une de l'autre.

Becker renouvelle le roman érotique en y introduisant un vrai *female gaze*. Elle signe aussi un texte très littéraire, solaire, fin et complexe, qui, au-delà de la pornographie, ou à travers elle, interroge les possibilités – ou l'impossibilité – d'être heureux·se avec les autres. Regard bleu limpide et teint rose, T-shirt orange, jean et baskets, Emma Becker nous attend dans la cour de l'hôtel Grand Amour, rue de la Fidélité, à Paris. Directe et simple, solaire elle aussi, pétrie de paradoxes qu'elle ne cesse d'interroger dans son très beau *Odile l'été,* elle se livre sans fard, avant de filer prendre son train pour le sud de la France, où elle vit avec son mari et ses deux enfants.

↗
Emma Becker en 2023.

Pourquoi avez-vous eu envie d'écrire un roman directement érotique ?

Emma Becker — Quand Vanessa Springora m'a commandé un roman érotique pour sa collection, ça m'a fait très plaisir qu'elle pense à moi car mes relations avec les féministes, vous y compris, ne sont pas simples. Vous parlez de *female gaze* concernant *Odile l'été,* mais au contraire, ce que je voulais montrer, c'est comment deux filles qui ont grandi ensemble sont pétries de *male gaze,* combien même très jeunes, à un âge où il n'y a pas encore d'homme dans l'équation, cela ressort dans leurs échanges. Les femmes sont tellement nourries à l'exigence et au désir des hommes que même entre deux petites filles, c'est ce qui se joue. Peut-être que c'est en m'appropriant le *male gaze,* en en faisant un regard qu'une fille pose sur une autre, que je trouve là le moyen de m'en dégager. Car comment y échapper ? C'est tellement compliqué de réfléchir à soi hors du regard des hommes. C'est peut-être une question qui me tourmente plus que d'autres femmes. J'espère ne pas avoir l'air trop inféodée aux hommes, et pourtant je le suis.

Que recherchez-vous dans le sexe ?

Ma recherche n'est pas tant celle de l'homme que celle de l'intensité. Comment me retrouver dans cet état dans lequel me plonge le fait d'être amoureuse d'un homme ? Finalement, c'est une machine qui ne tourne qu'avec moi-même, les mecs dont je parle sont tous un peu interchangeables. C'est comme une allumette qui se frotte à tout et parfois s'enflamme, mais ce à quoi elle se frotte importe peu. Ce qui compte, c'est ce qui va me faire sentir que je suis vivante. Surtout, quand on a des enfants, tout vous pousse à ne plus être concentrée que sur eux. Même les femmes de votre famille vous rattachent sans cesse à votre condition de mère. C'est ce qui m'entraîne moi-même vers ce bovarysme qui m'agace souvent, car je trouve ça avilissant d'être dans cet état de dépendance affective. Mais que propose-t-on d'autre aux femmes ? On ne leur a jamais appris qu'elles pouvaient être Rodolphe, gai et léger. On ne nous apprend pas à penser à nous, on nous enjoint à servir, les hommes et les enfants.

•••

“J’aime écrire sur le sexe car on y parle de tout à fait autre chose. Quand on parle de sexualité on parle de son rapport à soi.”

→ Il y a une certaine mélancolie dans *Odile l’été,* comme dans *L’Inconduite* d’ailleurs : les rencontres érotiques avec les hommes échouent à procurer aux deux personnages féminins une forme de totalité. Elles finiront d’ailleurs par faire l’amour ensemble.

Le nombre de rapports que j’ai pu avoir avec les hommes qui ont été faits de petites vexations, de petites humiliations, de droits qu’ils se permettaient sur moi, surtout quand on est plus jeunes qu’eux… Et moi, le nombre de fois où j’ai essayé d’être ce qu’ils voulaient qu’une femme soit. J’ai commencé à écrire *Odile* en me repassant en tête tous ces fiascos, ces histoires blessantes. Je me suis demandé pourquoi il avait fallu que je passe par les hommes alors que mon premier vertige, ce sont les femmes. Très jeune, j’ai été marquée par *La Mécanique des femmes* de Louis Calaferte *[1992]*. Au fond, j’ai toujours voulu écrire sur les femmes et sur ce que c’est que d’être une femme. Les hommes sont un moyen d’écrire sur elles. Lors d’un dialogue avec Catherine Millet, elle me disait qu’elle avait commencé à baiser dans une autre ambiance que la nôtre, où les mecs étaient des potes. Alors que moi j’ai commencé à baiser dans un moment où les rapports entre hommes et femmes étaient sans cesse sous-tendus par la question : qui va prendre le pouvoir sur l’autre ? D’ailleurs dans *Odile l’été,* ce sont les hommes qui agissent, qui mettent en scène. Même ces fantasmes de brutalité que je décris : qu’est-ce qui m’appartient là-dedans alors que je vis dans un monde où les hommes sont des chasseurs et nous, des proies ? Cette question rend fou, alors peut-être qu’il faut se l’approprier.

Vous parlez de rapports conflictuels avec les hommes, mais vous évitez toute misandrie et amertume dans votre livre…

A-t-on envie d’être les porte-drapeaux d’un féminisme qui ne laisse pas de place à l’affection ? Il faudrait établir un féminisme du quotidien, ne pas vivre constamment en réaction. Je n’irais pas jusqu’à dire que le combat devrait se faire avec les hommes, puisqu’il s’est toujours fait contre eux, mais on vit avec eux, on est amoureuses d’eux, alors la question serait plutôt d’essayer de voir quel terrain d’entente on peut trouver ensemble.

Quel rapport entretenez-vous à la littérature érotique ?

On me reproche d’écrire du roman érotique, alors que je ne pense pas le faire. Ma première lecture érotique a été *La Femme de papier* de Françoise Rey *[1989],* c’était très libre et très sensuel – des femmes en pleine possession de leurs moyens. Après, il y a eu *Vox* de Nicholson Baker *[1992]*. *Odile* est un roman érotique parce que je voulais parler de la clé de voûte du début de ma sexualité : les femmes. La sexualité commence pour moi à 6 ans lors de jeux innocents avec une autre petite fille. Et après, plus on grandit, plus les jeux passent à la trappe pour aller plus directement vers le plaisir. Vers 12 ans, elle et moi avons eu cette peur terrible d’être lesbiennes, c’est-à-dire de trahir les hommes, comme si ce que l’on faisait entre nous n’était pas très important, comme une sorte d’entraînement à l’hétérosexualité. Alors que c’était un plaisir tellement facile, évident. Aujourd’hui, je trouve les femmes très belles, mais je ne tombe amoureuse que d’hommes. Bref, je voulais réfléchir à la naissance de l’hétérosexualité : est-ce un instinct ? une construction ? Il y a une compréhension sexuelle entre deux femmes qu’il n’y a pas avec l’homme. Avec lui, c’est l’inconnu. L’homme, c’est le grand autre et c’est peut-être pourquoi c’est aussi excitant. La pénétration, les mecs, ce sont des vieilles lunes auxquelles je tiens, mais qui provoquent chez moi une remise en question. Est-ce que c’est toujours autant de travail sur soi d’être dans un rapport avec les hommes ? Est-ce qu’être une femme avec eux, c’est toujours une performance ? À quel moment est-on vraiment soi quand on est avec les hommes ?

Qu’aviez-vous pensé de la scène de sodomie écrite par Bruno Le Maire ?

Je pense qu’on parle de plus en plus mal de sexualité. Les hommes ont tout à apprendre des femmes qui écrivent sur l’érotisme. Nous avons baigné dans leur vision de l’érotisme, et la scène écrite par Bruno Le Maire en est encore un exemple. C’est une scène de sodomie sans lubrifiant. Il oublie complètement que la sodomie fait mal. Une femme écrivant la même scène aurait pensé au lubrifiant.

Quand êtes-vous satisfaite d’une scène de sexe que vous avez écrite ?

Quand, a posteriori, j’ai l’impression d’y avoir mis ce qui m’excite intellectuellement. Quand j’ai l’impression d’avoir réussi à décortiquer quelque chose de l’homme, d’avoir regagné une parcelle de mon imaginaire sexuel.

Dans tous vos livres, quelle est la part de fiction ?

Ce que j’écris n’est pas un journal intime, donc la fiction se trouve dans ma façon d’organiser le récit. Dans *Odile l’été,* c’est la manière dont j’articule mes souvenirs d’enfance, d’adolescence. Odile, elle n’existe pas telle quelle, il y a eu plusieurs Odile dans ma vie. Et Odile c’est moi aussi, comme toutes les narratrices de mes livres.

Hélène Mastrandréas/Body : Simone Wild @by_simonewild

C'est excitant d'écrire des scènes érotiques?

Je prends beaucoup de plaisir à écrire ces scènes, mais sans être excitée. Je peux être excitée en me relisant, c'est de toute façon lors de la relecture que je suis la plus vivante. Et j'écris toujours avec un homme en particulier en tête, et pour lui. Je m'amuse aussi. Par exemple, toutes ces scènes de fantasme avec un groupe d'ouvriers sur un chantier sont grotesques et classistes, je le sais bien, mais c'est un fantasme que j'ai caressé longtemps. Celui d'être juste un corps en train de ressentir, ce que sont les hommes quand ils font l'amour. C'est tellement dur l'abandon, difficile de s'oublier soi-même, de n'être que sensations. Et puis venant moi-même d'une classe sociale qui n'est pas celle dont sont souvent issus les écrivains, majoritairement de la classe bourgeoise, je sais qu'avec eux, sexuellement, ce n'est pas possible, car les bourgeois ne savent pas baiser. D'où mon fantasme d'hommes rudes aux mains calleuses.

Vous vous moquez beaucoup de vous-même dans le livre. C'est ce que permet le dialogue?

Exactement. Le dialogue me permet d'exprimer les critiques que je pourrais recevoir et de tourner mon fantasme en dérision. J'aime écrire des dialogues. Et puis le dialogue, les mots, le récit érotique, c'est la petite musique qu'on oublie de raconter. On ne parle plus de désir ni de plaisir, seulement de politique. Comme si le choix de baiser avec telle ou telle personne n'était que politique.

Une petite musique qu'on se sert même en se masturbant.

La masturbation, c'est toute ma vie. Dans le secret de la masturbation, les femmes pensent souvent à des femmes. Peut-être parce que cela fait chuter l'antagonisme que nous ressentons avec les hommes, et qui nous empêche de jouir. Je ne dirais pas que les femmes sont toujours dans la performance avec les hommes, mais presque. Personnellement, j'ai tendance à baiser avant de connaître les mecs car je n'ai pas envie de m'attacher. On peut m'accuser de masculinisme inversé; bien sûr que j'ai envie de me comporter comme les mecs sexuellement.

Vous écrivez principalement sur le sexe. Pourquoi?

La sexualité m'émeut. C'est le seul émerveillement gratuit dans ce monde. Et puis j'aime écrire sur le sexe car on y parle de tout à fait autre chose. Quand on parle de sexualité, on parle de son rapport à soi. Je mène un débat ininterrompu avec moi-même. Et si j'écris sur moi, c'est parce que celle en moi qui est en contact avec les hommes, qui est constamment en train d'essayer de se conformer au désir de l'un ou de l'autre, m'est un mystère. C'est qui moi? Quand est-ce que j'ose être moi? La vie d'une femme est une vie de morcellement. Peut-être que ça fait des bons livres. Des livres bourrés de ce qui manque aux livres des hommes. Leur vision des femmes et de la sexualité est souvent celle d'un petit enfant.

Odile l'été (Julliard/"Fauteuse de trouble"), 224 p., 20 €. En librairie.



La maman, la putain et le pirate

Que deviennent les désirs, l'érotisme, le sexe lorsque l'on est enceinte ? La journaliste et autrice Judith Duportail raconte son expérience.

→ Judith Duportail par elle-même.

"*Tu veux aller où ce soir ? Les étoiles ou sous l'eau ?*" Tous les soirs, depuis plus d'une semaine, nous avons rendez-vous. Un vrai rendez-vous, un rendez-vous ni prévu ni explicité, mais attendu. On s'écrit avant de dormir. On se raconte comment on se baiserait sous l'eau dans une épave de sous-marin, dans la mousse des vagues, comment on dévierait dans les étoiles sa main sur ma nuque, avant de découvrir une ville suspendue derrière les nuages, puis de rebaiser en haut d'un gratte-ciel. Chaque soir, je me demande si c'est le soir où il va me dire : *"Allez, Julia, dis-moi qui tu es vraiment, rencontrons-nous, je veux te voir."* Je cherche à repousser ce moment le plus possible.

Il croit que je m'appelle Julia, pas Judith. Il ne sait pas que, quand je lui écris, je suis parfois interrompue par un coup de pied qui vient de sous ma peau et que je dois laisser passer quelques secondes. Le temps de me ressaisir, et de me rassurer *("Tu as bien le droit")*. J'ai passé une grande partie de ma grossesse à sextoter sous un faux prénom. Au cours de mon deuxième trimestre, au moment où les nausées se calment, et avant la lourdeur du troisième, j'ai expérimenté ce que décrit un grand nombre de femmes : un pic extrême de ma libido. La féministe espagnole María Llopis milite pour qu'on reconnaisse la grossesse comme une expérience sensuelle et sexuelle. *"Il ne me semble pas que les enfants soient conçus dans l'utérus par hasard,* écrit-elle dans *Maternités subversives. Ces mêmes utérus qui bougent quand on est excité·e·s et qu'on a un orgasme.* [...] *Nous sommes des êtres sauvages, sexuels et brutaux. Depuis notre naissance.* [...] *Et la maternité est une façon de vivre notre sexualité sauvage."*

Pendant cette période, les femmes enceintes ont 50 % plus de sang dans le corps, avec un afflux vers les zones intimes. Ce qui fait que l'orgasme vient très vite, parfois presque par surprise, sous la douche par exemple – en tout cas pour moi.

Cette libido exacerbée s'est accompagnée de fantasmes totalement inattendus. Comme s'il n'y avait plus de frontière entre le sexuel et le reste du monde : mon désir a pris de nouvelles formes, mon corps est devenu érogène. Et je n'ai eu qu'une idée en tête : qu'on me recouvre entièrement, doucement, de mousse à raser. J'ai passé des heures à regarder des vidéos d'éponges mousseuses en salivant. Je me suis sentie comme ces hommes que j'avais jugés si étranges parce qu'ils bavaient devant des photos de pieds. Enceinte, j'ai découvert le fétichisme et l'appétit brûlant, presque incontrôlable, pour une pratique dont personne (ou presque) ne saisit pleinement la charge érotique. Je pense pouvoir expliquer pourquoi. À force de me retrouver régulièrement à poil devant des gynécos et de suivre des cours de préparation à l'accouchement m'expliquant comment mon sexe allait se dilater, mais aussi en voyant mes seins se gorger de lait, je crois que j'ai inconsciemment désinvesti ma sexualité génitale. Et ce fantasme de mousse à raser aurait pu être n'importe quel autre fantasme : c'est mon énergie érotique qui inventait de nouveaux chemins pour se déployer.

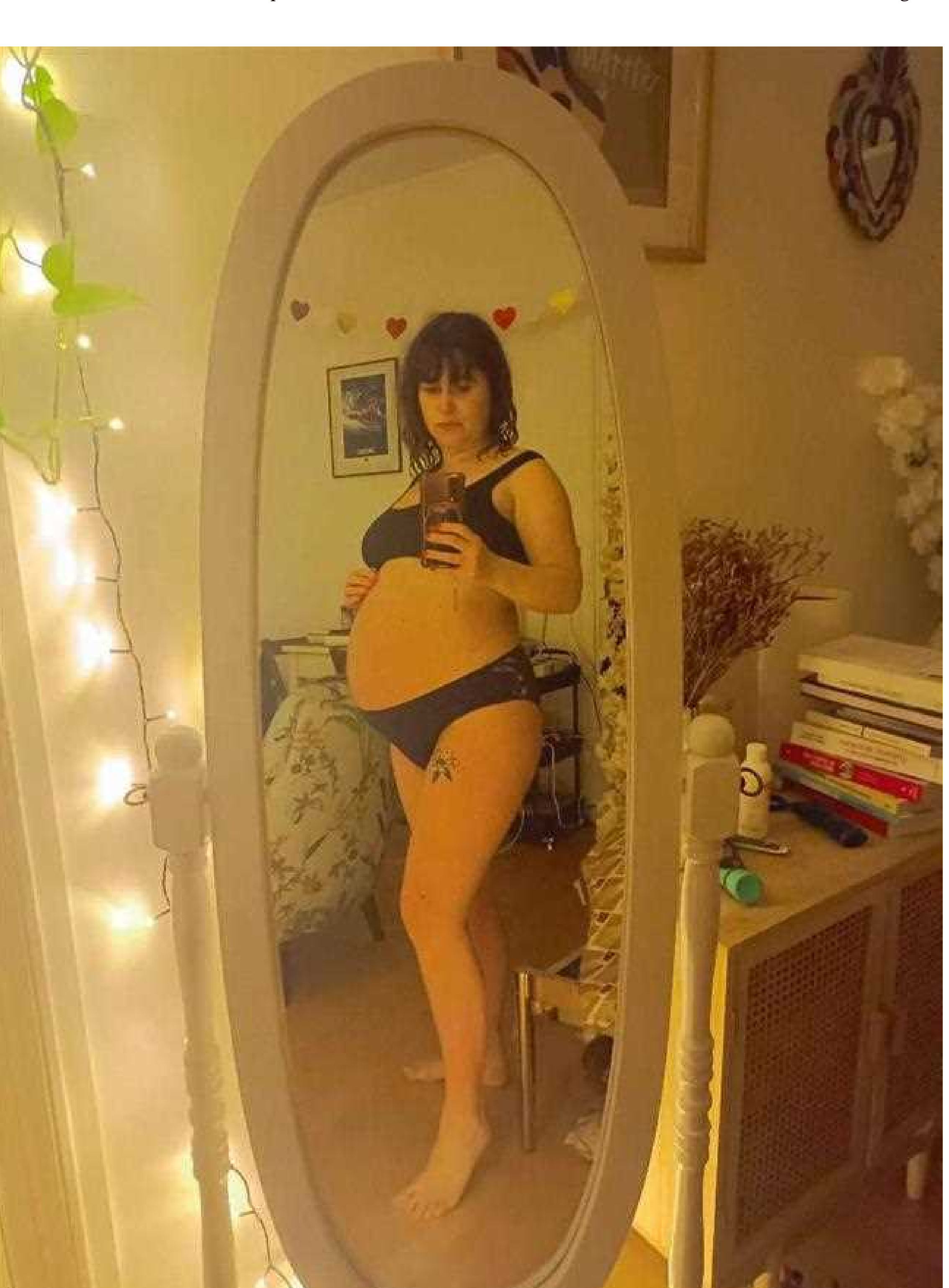
LE POIDS DES TABOUS

Seulement voilà, j'ai expérimenté ce pic de libido et de fétichisme en étant célibataire. Car j'ai conçu mes jumeaux via une PMA avec l'aide d'un généreux donneur. Fatiguée de ne pas rentrer dans les schémas traditionnels et rêvant de devenir mère, j'ai décidé de séparer ma vie amoureuse de ma vie de mère. J'en suis très heureuse. Mais comment faire, pendant ce temps très spécial de la grossesse, ce moment où ma vie de femme et ma vie de mère se déroulent au même endroit, sous ma peau ? Très concrètement : qui diable allait me recouvrir de mousse ? Ou avec qui déjà *dirty-talker* autour de mon fantasme ? Mes camarades de PMA avaient toutes des approches différentes de leur vie intime pendant cette période. Loin des représentations stéréotypées et misérabilistes des

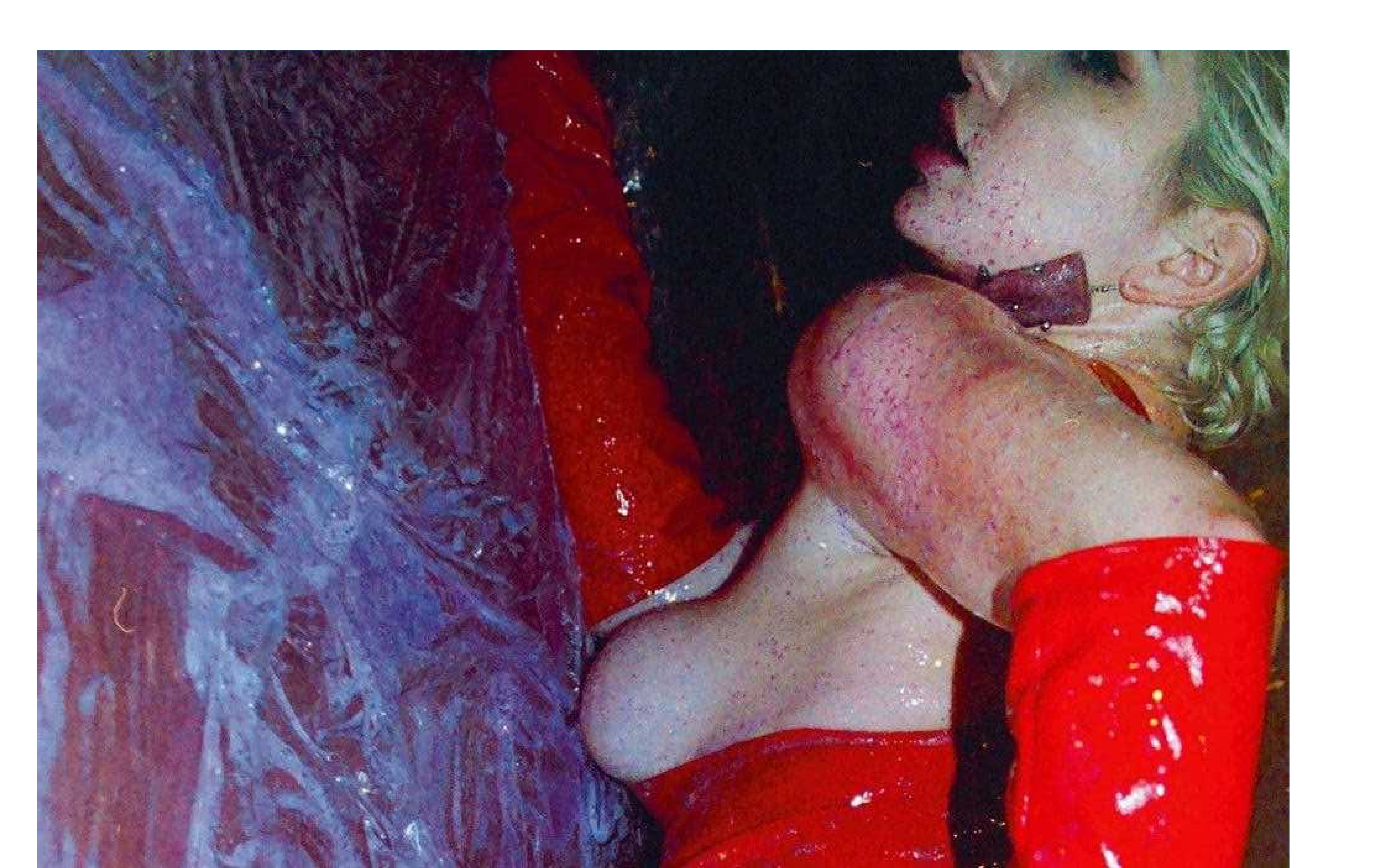
Judith Duportail

mères célibataires. Certaines s'éclataient et faisaient des rencontres, d'autres continuaient à être proches d'hommes connus auparavant, d'autres étaient bloquées. Ce sont en tout cas les seules avec qui j'ai pu échanger librement sur le sujet. Dès que j'ai tenté de parler de drague ou de flirt enceinte autour de moi, j'ai senti le poids du tabou. On me répondait systématiquement : *"Tu vas voir, tu vas penser à autre chose pendant deux, trois ans"*, *"Tu verras plus tard, tu n'auras bientôt plus le temps d'y penser"*, sur le même ton affirmatif. À tel point que j'ai fini par comprendre : ces mots ne sont ni un conseil ni une prophétie. Ils sont un ordre. Un ordre hérité de la dichotomie entre la maman et la putain.
C'est ce bon vieux Freud (toujours lui) qui a théorisé cette division. Pour les psychanalystes, il est difficile pour les hommes hétéros, voire impossible pour les moins matures d'entre eux, d'aimer les femmes qu'ils désirent et de désirer les femmes qu'ils aiment. À cause du tabou de l'inceste.

Désirer une mère n'est jamais trop loin de désirer SA mère. La mère doit donc rester un être non sexué – notre idéal sociétal de mère est quand même la Vierge Marie, enceinte sans avoir eu de relation sexuelle. Les sciences sociales et les féministes déplorent l'existence de cette dichotomie, qu'elles reconnaissent, et proposent une autre explication. Elle est le résultat de la misogynie de la société. On apprend aux hommes hétéros à mépriser le féminin tout en cherchant à être en relation avec les femmes. Léane Alestra consacre son dernier livre *Les hommes hétéros le sont-ils vraiment ?* (JC Lattès, 2023) à cette dissonance cognitive. Pour les féministes, dont nous sommes, cette dissonance n'est pas un état de fait immuable mais une construction sociale que nous pouvons dépasser. Alors, en attendant la révolution, j'ai décidé de ruser. Je me suis inscrite sur deux sites plutôt explicites, avec une vraie photo de moi, mais de dos et portant une perruque rose. Et je n'ai jamais mentionné ma grossesse. Parmi mes matches, beaucoup ont insisté lourdement pour avoir de réelles photos. Une question revenait souvent : *"Comment je sais que t'es pas trans ?"*, comme si correspondre avec une femme trans était la pire chose qui pouvait leur arriver. Ceux-là ont vite dégagé. D'autres, ceux qui m'intéressaient, se sont piqués au jeu. Et puis, prise à mon propre piège, j'ai senti qu'il y en avait un qui se démarquait. Hier soir, dans une dimension qui n'existe que dans nos imaginations, on a même fait un plan à trois avec un pirate sur un bateau échoué sur une île déserte, et le ressac des vagues mousse, mousse encore et me recouvre entièrement.



JACQUIE RAY



Saturé, granuleux, queer, ouvert à l'expérimentation… L'univers visuel de Jacquie Ray, c'est un peu comme si un train d'images extraites des films de John Waters déraillait dans un paysage imaginé par Edogawa Ranpo, le fondateur de l'ero guro, cet imaginaire mêlant pornographie, macabre et grotesque. Un monde merveilleusement fluide (et visqueux).









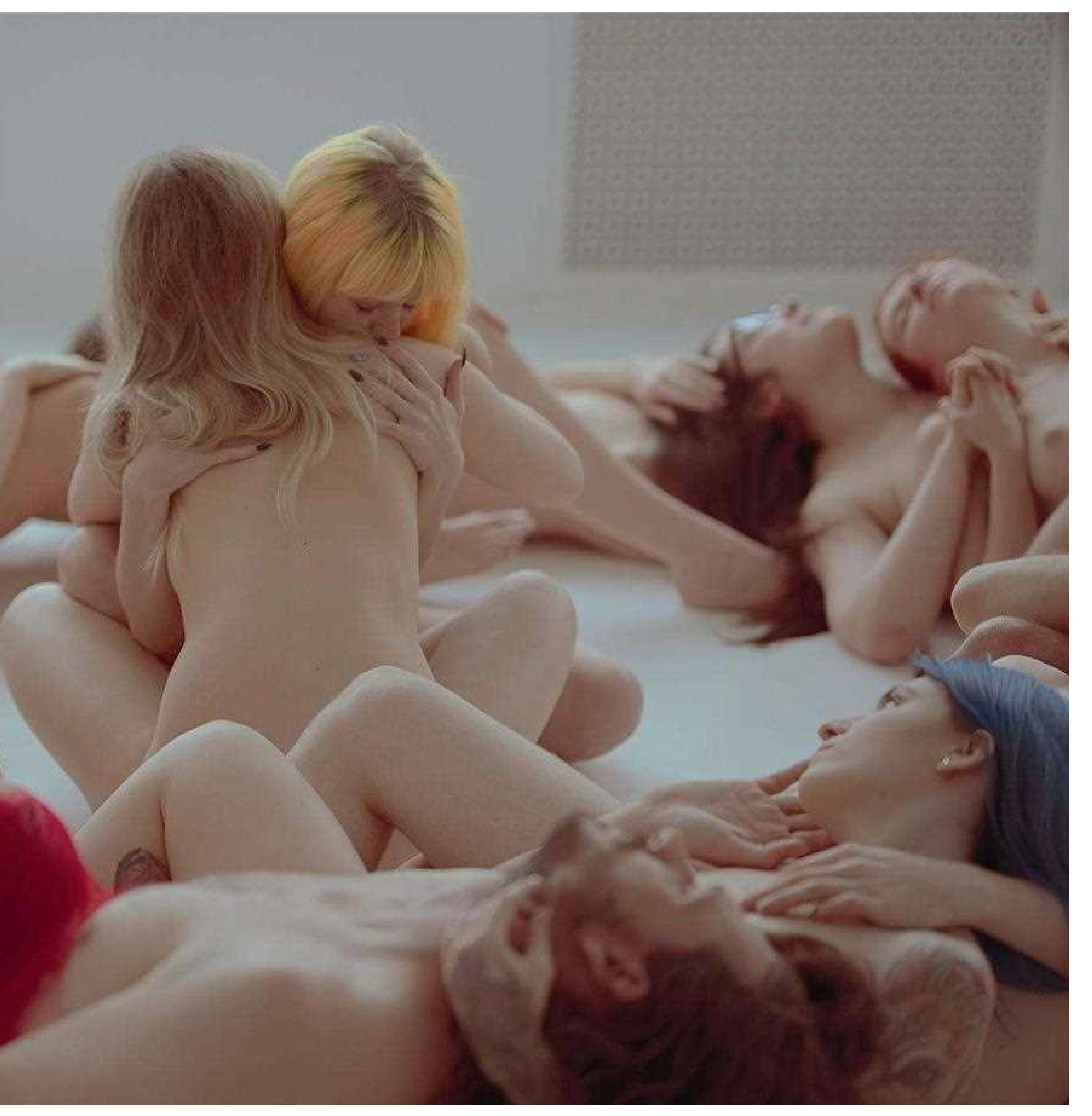


En librairie, sur les réseaux sociaux ou en stage, le concept de sexualité sacrée, en particulier chez les femmes, a le vent en poupe depuis quelques années dans notre société sécularisée. Notre journaliste s'interroge sur les origines, les bénéfices et les risques de cette tendance.
Texte Camille Emmanuelle



Marusya Bzhik

UN FÉMININ SACRÉ



OU SACRIFIÉ ?


epuis douze ans désormais, j'écris sur les questions de sexualités. Hasard de la vie, depuis douze ans, je pratique aussi le yoga. Cette pratique régulière – environ deux heures par semaine – est devenue essentielle à mon équilibre psychocorporel. Athée et rationaliste, la dimension spirituelle de la discipline ne m'intéresse pas. Lorsque, à la fin d'un cours, il y a une prière en sanskrit, je pense à autre chose. Depuis cinq ans, je constate qu'au sein de cet environnement, de plus en plus de femmes me parlent de féminin sacré et/ou de sexualité sacrée. Cela va de *"J'ai fait un stage de tantra et ça a transformé ma sexualité"* à *"J'ai acheté des œufs de yoni en quartz rose, ça muscle le périnée et ça guérit des blessures d'amour"*.
On me parle de déesses, de sorcières, de cercles de sororité. *"T'es féministe, ça devrait te plaire."* Ma réaction varie de l'amusement à l'agacement. Cent cinquante ans de combats féministes pour finir par confier son destin aux planètes et à se mettre des cristaux dans la chatte ? La tendance s'inscrit probablement dans un mouvement plus global de défiance envers la science, de méfiance vis-à-vis de la technologie, de peur d'un avenir écocide et de repli individualiste, mais elle semble particulièrement forte chez les femmes, et dans le domaine de l'intime.
On dénombre des milliers de comptes Instagram #cercledefemme, #sexualitésacrée, #spiritual, #yoni, #tantra, #templeoflove. Partout en France, des stages de tantra (courant hindouiste qui joint le yoga et la méditation à la sexualité) cartonnent. Tout ceci est-il un immense *bullshit* généralisé ou y a-t-il des choses intéressantes à piocher ? Suis-je idiote de me montrer réfractaire à cette tendance ? Après tout, je passe peut-être à côté de quelque chose. La promesse est alléchante. On me parle d'*"extase"*, d'*"union sacrée"*, de *"puissance féminine inimaginable"*. Et si ma sexualité était trop basique, ou trop banale ? J'aime bien mes orgasmes, mais si ça se trouve, ça peut être encore plus ouf. Et puis j'aimerais bien, moi aussi, me sentir puissante. La dernière fois que cela m'est arrivé, c'était la semaine dernière, quand j'ai kärcherisé ma terrasse. Hors de question que je prononce la moindre incantation ou que je porte un sarouel multicolore – plutôt crever –, mais je peux tenter d'ouvrir un peu mes chakras.

FOUFOUNE COSMIQUE ET NÉOPAGANISME

Une brève recherche sur les meilleures ventes de livres dans la catégorie "sexualité sacrée" sur le site leader de vente en ligne indique que la tendance rassemble une grande variété de croyances : *Le Guide de la sorcière moderne,* pour *"exploiter ton énergie cosmique, dissiper les énergies toxiques, prendre la pleine mesure de votre pouvoir psychique"* ; ou encore *Les 12 Femmes-Ôracles* – pour te transmettre les vibrations de la Terre et du Ciel (car dans cette littérature, comme dans le développement personnel, le tutoiement est le plus souvent de rigueur). Lorsque je découvre le troisième titre, je pense à une blague : *Foufoune cosmique – Petit guide pratique vers une sexualité sacrée, consciente et épanouie* de Malory Malmasson, thérapeute en mémoires cellulaires *[sic]* et youtubeuse à succès.

Verdict après lecture : un medley de techniques ésotériques inspirées du yoga et du tantra, de pseudo-science *("Les mémoires transgénérationnelles présentes sous une forme énergétique"),* de développement personnel *("Je dis OUI à une incarnation positive, à la hauteur de qui je suis"),* de néopaganisme *("Mon corps est un temple et j'abrite en lui, en moi, une déesse"),* de naturalisme (la pilule, ce n'est pas bien) et de culte romantique, l'amour étant, d'après tous·tes les adeptes de la sexualité sacrée, son pilier central (*"Notre corps est câblé pour la procréation de l'espèce, certes, mais aussi et surtout pour l'Amour",* nous dit-on dans le magazine *FémininBio*). Pour autant, je dois l'admettre, le livre est bien foutu, il y a des fiches pratiques, des schémas, et l'autrice est à peu près ancrée dans son époque : elle nous parle de patriarcat, de masturbation, de clitoris et de consentement. À 20 ans, en manque d'éducation sexuelle et un peu paumée dans une sexualité trop phallocentrée, j'aurais pu être séduite par ce type de livre en zappant les parties "sacrées".

PURIFICATION DE LA GROTTE SACRÉE

C'est ce qui a poussé Cécile, trentenaire tatouée vivant en Bretagne, à consulter une énergéticienne spécialisée dans la sexualité sacrée. Lassée de sa vie sexuelle avec des partenaires masculins *"assez merdiques et assez violents",* elle ressent le besoin de faire évoluer sa sexualité, mais n'arrive pas à en parler à sa psy. Au premier rendez-vous avec cette nouvelle *"thérapeute"* qu'elle a choisie sur photo, Cécile se demande ce qu'elle fout là. *"La pièce était surchauffée, il y avait des posters avec des chakras multicolores et des fées en céramique sur la commode."* L'énergéticienne lui dit des trucs sur les anges, propos qui la laissent dubitative, mais lui pose plein de questions pertinentes sur son plaisir et son désir. Elle l'écoute avec beaucoup de douceur, parle sans aucune gêne de masturbation et de clitoris.
Rien ne la choque, à part l'utilisation de sextoys, bannis car ils provoqueraient des orgasmes trop rapides – or l'orgasme n'est pas la finalité de la sexualité sacrée. Au bout de quatre séances – à 90 euros chacune –, la femme lui propose un *"nettoyage de sa grotte sacrée"*. Cécile accepte. Elle se retrouve pendant quatre heures nue, allongée sur une table de massage, le sexe caché sous un paréo dauphins. Le massage se concentre sur le ventre. La pseudo-thérapeute lui explique que tous les hommes qui l'ont pénétrée ont laissé une empreinte énergétique en elle, une empreinte vibratoire négative, et qu'elle va donc la nettoyer. À la fin, Cécile doit lever les jambes et prononcer plusieurs fois un mantra affirmant qu'elle est purifiée et de nouveau digne d'être aimée. Elle est redevenue "vierge" énergétiquement.
"Je n'y croyais pas, et je trouvais ça limite par rapport à l'image de la femme qui devrait être purifiée. Et puis il est où le masculin sacré ? Un homme, on ne lui dit pas qu'il doit se purifier la teub !" Mais, en même temps, elle reconnaît : *"C'est la première fois de ma vie où je me retrouvais face à une femme aussi tendre, qui prenait soin de moi, et c'est venu réparer quelque chose."* Après sa purification de grotte sacrée, elle n'y retournera pas, car elle ne veut pas *"devenir siphonnée, genre Brocéliande",* mais retient globalement du positif de cette expérience : *"J'ai compris que la sexualité pouvait être aussi lente, douce et sensuelle que son massage."*

UNE RECONNEXION

Une nouvelle connexion à son corps et à son plaisir, c'est aussi ce qu'a trouvé Aude, 36 ans, dessinatrice, quand elle a expérimenté le tantra au sein du couple. *"Avant cela, j'étais sur le fantasme. Ce qui me faisait jouir, c'était ce qui se passait dans ma tête, pas mes sensations. Et je m'inspirais beaucoup du porno. Puis j'ai rencontré ce mec qui me faisait des massages inspirés du tantra. Quand on faisait ensuite l'amour, toutes les cellules de ma peau étaient éveillées. Cela m'a donné la possibilité d'être un corps à la rencontre d'un autre corps. Après, ce qui m'a dérangée, c'est que pour ce gars-là, il y avait une notion de 'bonne sexualité'. Elle devait être tantrique, on devait connecter nos âmes, le reste était moins reluisant. En même temps, c'était assez hypocrite, car quand je lui en ai donné l'autorisation, il kiffait autant que moi de me tirer les cheveux ou de me donner une fessée ! Cette sexualité peut être un peu dans le jugement, un peu sectaire, mais bon, elle m'a apporté une nouvelle palette de plaisirs, axés sur le ressenti."*

Nathalie Giraud, sexothérapeute certifiée et clinicienne, organise très régulièrement des stages de tantra et de sexualité sacrée, notamment Les Estivales du tantra, événement qui rassemble chaque année une centaine de participant·es.

Le tantra, selon elle, est une voie pour rencontrer son corps et faire vivre la pulsion de vie qu'on a tous·tes en nous. Celle-ci, qu'elle appelle *"énergie sexuelle"*, peut alimenter tout notre corps, *"et pas seulement le génital"*. Nathalie assume le côté spirituel de ces pratiques. *"C'est une religion qui passe par le plaisir, vous en connaissez d'autres, vous ?"*

Dans son rapport d'activité portant sur l'année 2021, la Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires (Miviludes) dénonce l'essor de pratiques sectaires en lien avec le "féminin sacré". Ces formations et stages échapperaient à toute réglementation et ne seraient là que dans un but lucratif : *"La Miviludes recommande une vigilance particulière à l'égard de ce type de mouvement qui essentialise les femmes en les réduisant à des organes génitaux ou des facultés reproductives, alors même qu'il est présenté comme un mouvement féministe destiné à leur épanouissement et incitant à davantage de liberté."*

À partir du moment où il est question de mystique, d'ésotérisme, parfois de magie et de rituels pratiqués en groupe, n'y a-t-il pas en effet un risque de tomber sur des gourous qui profiteraient de la vulnérabilité de personnes en souffrance dans leur vie affective et/ou sexuelle ? *"Oui, mais comme dans tout endroit de développement personnel, ou toute thérapie,* estime Nathalie Giraud. *Certaines personnes non intègres utilisent leur pouvoir de connaissance pour amener d'autres personnes dans le dogme. Il y en a dans le tantra comme ailleurs. Il faut bien se renseigner avant de s'inscrire à un stage ou d'aller voir un praticien. Il faut exercer son esprit critique."*

SOUS L'EMPRISE D'UN GOUROU

Isabelle, 56 ans, Parisienne travaillant à l'Éducation nationale, est tombée dans le piège, dans le cadre d'une relation amoureuse de cinq ans avec un gourou. Elle insiste dès le départ : elle ne *"critique absolument pas la médecine énergétique ni certaines croyances"*, mais elle a vu *"le revers de la médaille"*. *"C'était un professeur de méditation, un bel homme. J'utilise le terme de gourou parce que, petit à petit, le groupe qui suivait ses cours s'est mis à le mettre sur un piédestal, à considérer que tout ce qu'il disait – sur la circulation des énergies, les tirages de cartes, les revenants, le karma – était parole d'Évangile. Il y avait les 'élus' à qui il prodiguait des soins énergétiques, tandis que ceux qui osaient le critiquer étaient mis de côté."* Isabelle et son professeur tombent amoureux·ses. Ils ressentent une forte attirance physique l'un pour l'autre, leur vie sexuelle est *"merveilleuse"*.

"Puis il a commencé à employer le terme de 'sacré' pour parler de notre relation et de notre sexualité. Au début, j'ai trouvé cette idée très belle car cela me glorifiait en tant que femme et cela donnait une merveilleuse vision de notre amour. Je ressentais le privilège immense d'avoir été choisie par le maître. Mais concrètement, être le couple 'sacré', c'était faire l'amour partout et tout le temps, surtout dans la nature, être toujours disponible pour ses envies sexuelles de toutes sortes, tout accepter sexuellement puisque c'était sacré, ne jamais refuser un rapport, même si je n'en avais pas envie. Il y avait beaucoup de cérémonial autour de nos rapports sexuels : rituels, prières, encens, bougies. C'est devenu une obligation déguisée et un enfermement : puisque notre couple était supérieur aux autres, je devais tout donner, quitter famille et amis. Cela voulait également dire s'habiller 'féminin' dans tout ce que cela a de cliché. Robes romantiques, couleurs douces, discrètes, rien de trop voyant. Il ne fallait pas hausser la voix, il fallait être modérée, ne rien revendiquer. Le féminisme était considéré comme l'anti-sacré." •••

"J'ai rencontré ce mec qui me faisait des massages inspirés du tantra. Quand on faisait ensuite l'amour, toutes les cellules de ma peau étaient éveillées."

Aude, dessinatrice, 36 ans

"J'ai vu que le sacré peut se transformer en outil de manipulation, un moyen comme un autre pour certains hommes de rendre les femmes esclaves de leur plaisir."

Isabelle, 56 ans, fonctionnaire à l'Éducation nationale

→ Quand Isabelle décide de le quitter, il lui fait du chantage au suicide et lui prédit un cancer. La séparation dure des mois. Ce qu'elle en retient ? *"J'ai vu à quel point le sacré peut se transformer en outil de pouvoir et de manipulation. Finalement c'est un moyen comme un autre pour certains hommes de rendre les femmes esclaves de leur plaisir. Cela a failli me pousser au suicide. Et je n'ai plus vraiment de vie sexuelle, cette relation a profondément détruit quelque chose en moi. Je pense que les femmes qui écrivent sur le sujet et prônent la sexualité sacrée ne sont pas conscientes de ce vers quoi cela peut mener : l'asservissement, l'enfermement dans un rôle, et la perpétuation de clichés néfastes à l'avancement de la cause des femmes."*

QUID DU MASCULIN SACRÉ ?

Il y a les abus, les dérives sectaires, mais il y a aussi le récit, derrière cette tendance du féminin sacré, qui est plutôt réactionnaire. Depuis deux ans, Laurianne Kapriell, journaliste d'investigation et podcasteuse, enquête sur ces sujets.
Au départ, elle y découvre quelque chose de beau, de lent, de doux qui la séduit. Mais très vite, elle se dit qu'il y a quelque chose qui cloche : *"J'ai réalisé que le féminin sacré entrait dans les cases de ce que le patriarcat attendait d'une femme : qu'elle soit douce, qu'elle prenne soin d'elle, qu'elle soit pure."* À la suite de nombreuses lectures, rencontres et stages, Laurianne découvre que dans la sexualité sacrée, une femme a le droit de prendre du plaisir, d'aller le chercher, *"mais à condition qu'elle le fasse pour la Terre, pour Gaïa"*. Elle n'est surtout pas *"une salope qui cherche à jouir"*. Autre fondement de la sexualité sacrée, qui va chercher des concepts dans les textes anciens hindouistes, mais aussi dans *Le Banquet* de Platon : l'idée du féminin sacré et du masculin sacré qui, en s'alliant, forment l'Amour pur, parfait et divin. Par le sexe, l'homme et la femme accouchent du divin. *"Ils appellent cela les 'flammes jumelles', et cela exclut évidemment toutes les personnes LGBTQI+, et même l'idée d'androgynie, ou de non-binarité."*
Laurianne date des années 1980 l'arrivée du concept de féminin sacré en Occident. En même temps que le développement personnel. *"On a d'abord parlé de femme sauvage, d'amazone. Il s'agissait à la fois de se reconnecter à la nature et d'affirmer sa force, après des siècles de domination masculine. Puis on est devenues des déesses. Or la déesse, dans ce récit, elle ne se bat pas. Elle est élégante, elle est douce, elle est apaisée. Elle sauve Gaïa, non pas en manifestant, mais en préparant ses petites potions et ses petits rituels."* D'ailleurs, elle remarque que, sur Instagram, quasiment toutes les influenceuses du féminin sacré sont jeunes, blanches, minces, souriantes, avec des cheveux longs. *"C'est un idéal féminin ultra-classique, qui ne fait pas peur et qui est vendeur."*
On me parle depuis le début de yoni (terme désignant le sexe féminin), de grotte, de Shiva, de cycle, mais il est où, le masculin sacré ? D'après Alain Héril, sexothérapeute, psychanalyste et également formateur, il serait né dans les années 1990, au sein de cercles de paroles d'hommes mis en place par le psychanalyste canadien Guy Corneau.
L'idée était de répondre aux besoins de certains hommes d'échanger entre eux sur leurs sexualités (hétéro, gay, bi), sur leurs masculinités, et de sortir des poncifs de l'homme forcément pénétrant, fort et Don Juan. De là est venue l'idée du masculin sacré qui intégrerait de la douceur, de l'écoute, de la vulnérabilité, du 'féminin'. Les hommes y découvrent leur corps – leur périnée, leur prostate – et un rapport au sexe moins phallocentré, *"tout cela sans déperdition de leur virilité"*. Alain Héril préfère le terme de *"sexualité ritualisée"* à celui de *"sacré"*, car ce sont pour lui des espaces *"laïcs"*. *"Ces rituels tournent avant tout autour d'une sexualité non pénétrative."*
Mais pourquoi, malgré tout, est-ce que ces contenus attirent majoritairement les femmes ? *"Elles sont traditionnellement exclues du champ de la raison et renvoyées à celui du sensible – mais aussi au champ du mystère,* estime l'autrice et journaliste Maïa Mazaurette. *Quand on a entendu toute sa vie que les femmes étaient des créatures incompréhensibles au sexe mystérieux, il n'y a finalement pas trente-six réponses possibles : on se révolte – mais c'est difficile – ou bien on embrasse cette manière de voir les choses pour transformer le stigmate en puissance. Par ailleurs, on sait bien qu'aujourd'hui le système de santé a moins le temps de l'écoute et du* care*. On sait aussi que quand les femmes parlent, certains professionnels ne les croient pas. Le développement d'espaces féminins spécifiques répond à une vraie demande. En tant que femme, être renvoyée au sacré et à des pseudosciences ne me ravit pas. Mais je comprends que cela existe."*
Avec les propos de Maïa, j'ai une révélation. Plutôt que de se tourner vers les cartes, le divin, ou le cosmos, il s'agirait peut-être de combler le fossé orgasmique, d'apprendre à plus communiquer, de réinventer nos scénarios sexuels, et d'offrir notamment aux plus jeunes une éducation sexuelle digne de ce nom. Sans culte de la performance et sans culte tout court. Et si on créait une autre tendance où on explorerait une intimité positive, inclusive, informée et ouverte à toutes les sexualités ? Il n'y aurait rien de sacré ni de spirituel, il s'agirait juste de sexualité éclairée.

Marusya Bzhik



À la découverte d'un plaisir secret

Rares sont les personnes qui parlent de masturbation anale et nombreuses celles qui ne l'imaginent même pas. Pour contrer l'ignorance et les statu quo, des initié·es en révèlent les joies. Texte Gaëlle Caradec Illustration Tut Ravia pour Les Inrockuptibles

Explorateur en contrée anale, Swann* n'en a pas cru son doigt : *"Je sentais mes parois anales, et j'étais là : mais c'est quoi ? Waouh ! Ah, ma prostate, elle est comme ça ?"*, rejoue l'homme de 25 ans homoflexible (c'est-à-dire majoritairement gay). Il y a deux ans, en colocation à l'étranger, Swann a profité d'occuper l'étage d'une maison pour partir à la découverte de son anus. En s'asseyant sur un plug lubrifié, puis en utilisant ses doigts. *"Je ne savais plus trop où j'étais et, en même temps, j'avais l'impression pour la première fois de m'apporter de la douceur. Les décharges électriques étaient localisées, puis ça s'est diffusé. C'était trop chouette. Un peu flippant aussi, genre : je vais faire un malaise"*, raconte-t-il en riant. Dans une session de plus d'une heure, il dit avoir apprécié le temps long et les caresses – *"Même si on essaie et qu'on n'aime pas, ça transcende la vision de sa sexualité"*, affirme-t-il.

SE RÉAPPROPRIER SON CORPS

Pour Swann, la masturbation anale a aussi participé à la réappropriation de son corps après avoir subi des viols de la part de son ancien petit ami. Aujourd'hui, il s'épanouit en tant que *"side"* (personne qui ne pratique pas le sexe anal et ne se définit donc pas comme "top" ou "bottom"), ayant choisi d'avoir des rapports sans pénétration. *"Quand j'étais avec lui, j'essayais de me masturber pour m'entraîner, et c'était horrible. Je m'infligeais des violences à moi-même,* glisse-t-il. *La masturbation anale m'a appris à refuser la pénétration, à dire non. Mon corps, j'en fais ce que je veux."*

Xavier* veut s'approprier son corps en en connaissant tous les recoins : *"Je me suis rendu compte que j'avais un angle mort, une légère gêne. Et je ne veux pas qu'une chose extérieure, un point de vue moral fasse que je voie autre chose que mon corps, que je sois dépossédé de moi-même"*, développe ce sportif de 29 ans. Hétérosexuel, il était curieux des jouissances féminines, se souvenant d'une BD adaptée de Pierre Bordage dans laquelle un homme changeait de corps avec une femme et rencontrait l'orgasme. *"J'étais un peu jaloux de leurs orgasmes et du fait qu'elles puissent être stimulées à plusieurs endroits"*, avoue Xavier.

Il s'est penché sur la masturbation anale à l'âge de 21 ans, sans lubrifiant et avec un manche amovible de casserole qui se retrouva plus tard bloqué dans son rectum, dont les muscles s'étaient contractés. Ce genre d'incidents justifie la base large des plugs. Xavier a réussi à dénouer la situation sans aller aux urgences et considère que l'orgasme prostatique vaut ces affres d'apprenti. *"Tout le corps entre instantanément dans un autre état. Je sens comme une ligne sur mon front. Tout est chaud, le plaisir se répercute sur chaque muscle, tu sens ton corps à 200 %"*, s'emballe-t-il. Pour autant, il ne parle de sa trouvaille à aucun ami. Ayant vu son frère gay se faire insulter quand il était plus jeune, il a *"appris à* [se] *taire. Comme ça, on ne* [l]*'embête pas"*, justifie-t-il.

LE TABOU DE LA PÉNÉTRATION

La discrétion, le désintérêt ou le rejet des hommes hétérosexuels à l'égard de leur anus reposent sur une peur intrinsèquement liée à l'homophobie, selon Matthieu Foucher, coauteur (sous le nom de plume Camille Desombre) du recueil *Pédés (Points/"Points féministe"*, 2023*). "Le corps hétérosexuel masculin se perçoit comme strictement pénétrant. Il a une incapacité psychologique, théorique, corporelle à s'imaginer pénétré, même par soi-même. Les hommes ne peuvent pas en parler, même s'ils le pratiquent. Pour eux, se faire pénétrer, c'est devenir l'enculé. Être l'enculé, c'est être le pédé, faire l'expérience d'un déclassement et sortir de la classe des hommes"*, développe-t-il.

L'auteur-réalisateur gay souligne que le tabou de la pénétration anale touche davantage les hommes que les femmes, et ce n'est pas un hasard : *"Il y a un stigmate autour de la sodomie qui persiste, qui stigmatise les gays, car les gays dans l'imaginaire collectif sont associés à la sodomie, puisqu'ils la pratiquent – ce n'est pas un tabou. Si on regarde le porno, les hommes hétérosexuels semblent pourtant aimer regarder des femmes se faire sodomiser. Mais comme dans leur imaginaire c'est perçu comme dégradant et qu'une partie de leurs fantasmes semble souvent d'humilier sexuellement les femmes, il y a peut-être un lien… En tout cas, ça peut être pour eux un désir uniquement dans ce sens-là."*

Alors, selon Matthieu Foucher, les hommes hétérosexuels ignorent leur anus ou cachent ce qu'ils font avec pour continuer de jouir d'autres privilèges : *"Les hommes hétéros* •••



→ *font le sacrifice du plaisir anal pour préserver leur domination. Refuser d'être pénétrés, même s'ils peuvent en avoir secrètement envie, est une des conditions de leur pouvoir sur les femmes, les minorités de genre et les gays. Ils perpétuent ainsi la fiction de la binarité pénétrant/pénétré, homme/femme. Et cette fiction de la différence des sexes, soit le régime de l'hétérosexualité, est essentielle à leur domination",* résume l'auteur. Pour lui, il est nécessaire de *"réhabiliter l'anus"* comme organe sexuel, mais pas seulement. Il cite le philosophe Paul B. Preciado, qui le définit comme notre *"dénominateur commun à tous",* ou encore les militants du Front homosexuel d'action révolutionnaire (Fhar) des années 1970 qui faisaient de l'anus un héros politique en scandant *"Notre trou du cul est révolutionnaire"*.

UN ORGASME COMME UN AUTRE

"Si l'on considérait que tu peux avoir un orgasme prostatique comme un orgasme éjaculatoire, il n'y aurait pas toutes ces pressions autour de la pénétration masculine en tant qu'actif, et il n'y aurait pas toute cette pression à ne pas se faire pénétrer. Puisque ce serait un orgasme ou un plaisir comme les autres. Et il y en a sûrement plein d'autres à découvrir", imagine Martin Py. Nos voisins de table glissent oreilles et œillades. À ses côtés, Zoé Redondo relève ses lunettes de soleil sur sa tête. Martin Py réajuste sa casquette brodée de flammes. Les deux auteur·rices de la BD *L'Homme pénétré – Repenser notre intimité* (La Boîte à Bulles, 2023) ont développé leur album à partir d'une idée de Martin. *"Un jour, un ami hétéro s'est confié à moi sur le fait qu'il se masturbait analement, pensant que parce que j'étais gay, je savais de quoi il parlait. Mais non ! J'ai trouvé ça fou et j'ai eu un déclic : on assimile des pratiques à des orientations sexuelles, alors que rien n'est rattaché",* raconte l'auteur.

Trouvant très peu d'informations sur la masturbation anale, il décide d'élargir le sujet de l'album. Pour Zoé Redondo, ce manque d'informations favorise les violences : *"Quand il y a des sujets très méconnus, ça engendre des propos et des gestes très extrêmes. Comme pour le consentement."* Par exemple, la croyance comme quoi il serait normal d'avoir mal au début d'une pénétration anale : *"Se masturber analement fait savoir que non. Ce n'est pas vrai, c'est un mythe. Si tu as vraiment envie, tu n'as pas mal",* insiste Martin.

Depuis qu'elle pratique la masturbation anale, Marthe*, une femme bisexuelle de 27 ans, n'a plus honte *"de demander d'aller plus fort ou de dire 'arrête'. J'aime ce que j'aime et je ne me juge plus".* Environ une fois par mois, elle utilise un plug ou un rabbit chauffant et vibrant pour stimuler son anus. Elle goûte son premier orgasme combinant plaisirs clitoridiens et anaux lors du confinement, son copain au bout du téléphone. *"Je voulais m'entraîner toute seule pour essayer la sodomie avec lui. Je me sentais désirée et me désirais moi-même. J'avais un toy à aspiration sur mon clitoris et j'ai mis le plug très doucement. J'ai joui directement",* recontextualise-t-elle.

Cet orgasme la marque : *"Tu vois cette vague de l'orgasme ? Là, c'est un tsunami. Pendant une ou deux minutes, je n'étais plus là. Et ce n'était pas angoissant, c'était très heureux",* se souvient Marthe, les yeux pétillants.

Le couple lesbien composé de Lou Dvina et Léontin Lacombe anime le compte Instagram Les Sapphos et sonde régulièrement ses 50 000 abonné·es. *"Les lesbiennes sont parfois frileuses concernant les pratiques pénétratives, car on a la chance de pouvoir s'en passer sans blesser l'ego de notre partenaire",* analyse Lou, *genderfluid* âgé·e de 25 ans. Léontin, non-binaire du même âge, soulève que le plaisir anal peut se passer de pénétration : *"Il n'y a pas qu'une seule manière de se masturber analement. Toucher en cadence, ça peut s'arrêter là."* Par exemple, lorsqu'elle se masturbe le clitoris, une fois sur dix environ elle ajoute de son autre main des pressions autour et sur son anus – *"Comme un bonus à la fin. Ça fait venir l'orgasme plus vite",* précise Léontin.

Lou, elle, utilise un gode analement quelques fois par an et a observé que cela étendait le plateau de plaisir avant l'orgasme. Elle délivre quelques conseils : *"L'anus n'étant pas lubrifié, c'est bien d'utiliser un lubrifiant à base d'eau. Il se dilate progressivement, donc vous pouvez commencer littéralement par le petit doigt,* dit-elle en dressant son auriculaire. *Et c'est plus une poussée dans le même sens. Les allers-retours peuvent être désagréables."* Pour elle, s'autoriser à faire des explorations dont on a envie, seul·e, complète l'expérience de se faire l'amour à soi-même.

EXTENSION DU DOMAINE DU PLAISIR

Ce fut dans la parfaite détente d'une douche post-pétard que Robin, alors âgé de 17 ans, se masturbait le pénis quand il eut soudainement envie d'explorer d'un doigt son anus. *"Je savais que certaines femmes pouvaient aimer la pénétration anale, mais que côté hommes, ça pouvait être signe d'homosexualité et être mal connoté. J'ai voulu comprendre un peu plus et assouvir ma curiosité,* se souvient-il. *C'était étrange car j'avais l'impression d'être sur le point d'éjaculer et d'orgasmer mais, en même temps, je sentais que ça n'allait pas être le cas et je sentais aussi mon érection plus forte."* Aujourd'hui, cet homme hétéro de 27 ans continue à ajouter une pénétration anale à ses séances de masturbation environ une fois par mois, et à de rares occasions lors de rapports avec sa copine. *"Avec une fellation, c'est paradisiaque",* selon Robin, qui n'en parle cependant pas à ses amis, tout en déplorant le manque de témoignages et de vidéos pornos hétéros à ce sujet.

La masturbation anale a mené Yann, un homme de 26 ans n'ayant eu que des expériences hétérosexuelles, à exprimer son envie d'être pénétré à ses partenaires. *"J'ai eu de la chance, elles ont été à l'écoute,* dit-il avec soulagement. *J'avais acheté le masseur prostatique Aneros Helix fin 2019, après avoir écouté l'épisode des 'Couilles sur la table'* [podcast de Victoire Tuaillon] *sur les orgasmes masculins. J'entamais une relation à distance, alors j'en ai profité. Mais je ne l'ai utilisé qu'une dizaine de fois, car, par la suite, je n'ai plus eu le temps ni l'habitat nécessaires pour être dans les bonnes conditions."*

Avec l'Aneros Helix, il observe de plus grandes contractions au niveau du périnée et une meilleure conscience de son corps, mais n'a *"jamais eu la déter ou la patience"* de s'entraîner pour atteindre l'orgasme prostatique. Avant cet achat, il avait exploré une première fois son anus à l'adolescence, entre 15 et 18 ans : *"C'était dans le bain, pendant que je me masturbais le pénis. J'ai pris du soin pour les cheveux et me suis mis un doigt, parce que j'en ai eu envie. Ça serre fort, c'est musclé, ça m'a plus excité, c'était plus total et ça rompait avec l'habitude. Je me masturbe le pénis depuis le primaire. Mais tout du long je me suis demandé si j'étais gay. Je n'étais pas en panique, mais j'avais plus l'impression de ne pas trop savoir, de ne pas comprendre ce que voulaient dire ces pulsions."*

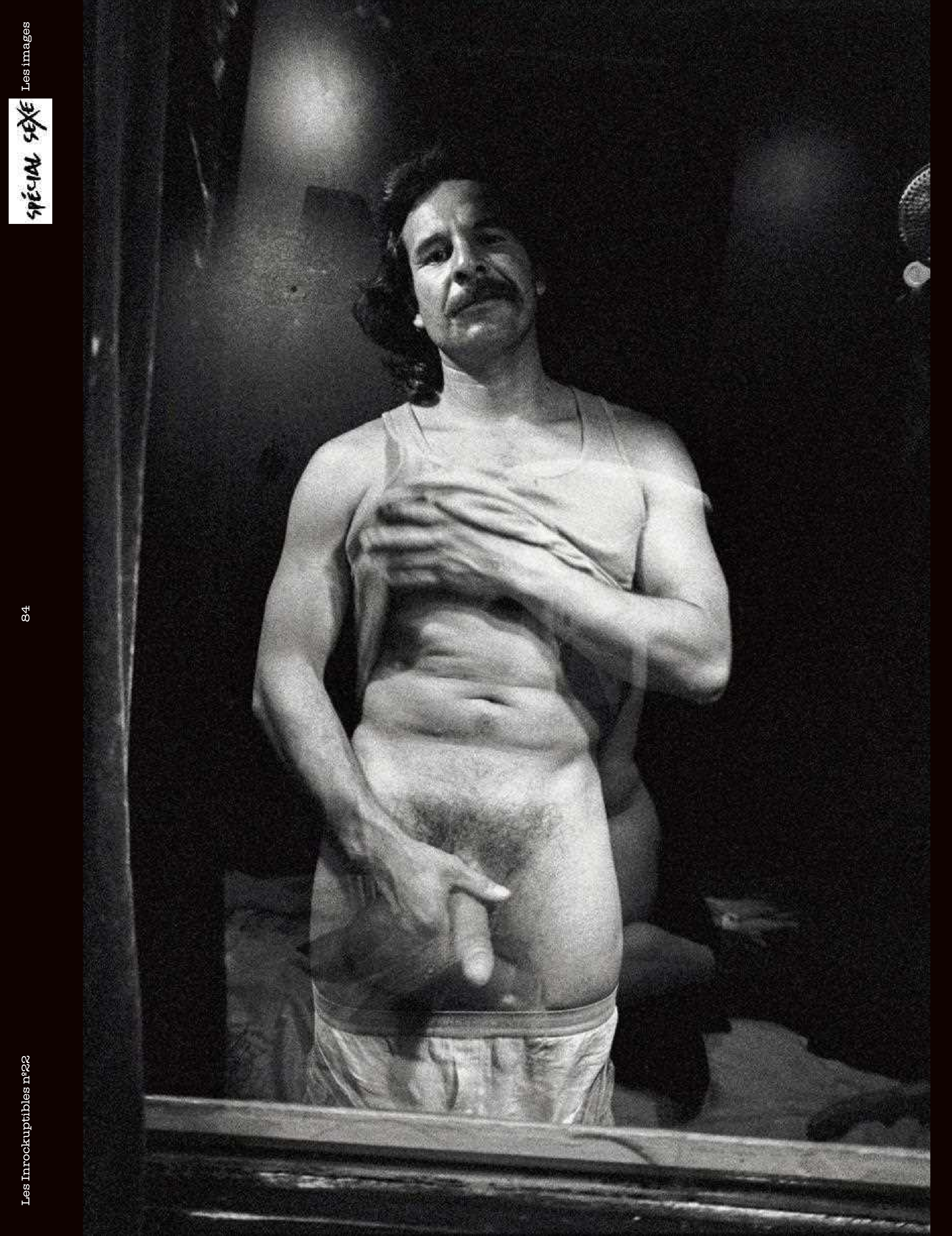
Aujourd'hui, la masturbation anale lui a permis de se mettre à la place de ses partenaires pénétrées et d'être plus attentif. *"Je me suis mieux rendu compte qu'avec un mauvais mouvement cela pouvait faire mal, par exemple. Avant, c'était assez flou. Je me sens aussi maintenant décomplexé vis-à-vis de l'hétéronormativité. Parfois, j'avais l'impression que je devais avoir l'air plus viril ou faire des choses qui semblaient plus viriles. Là, moins."*

* Ces prénoms ont été modifiés.

CAMMIE TOLOUI

5 Dollars for 3 Minutes
de Cammie Toloui
(Void, 2021), 144 p.,
38 €.

Au début des années 1990, l'Américaine finance ses études de photojournalisme en faisant du strip-tease au Lusty Lady Theater de San Francisco : les client·es qui acceptent d'être pris·es en photo par ses soins se voient offrir un rabais. Cette série noir et blanc, vintage et pourtant mystérieusement atemporelle, inverse le regard entre strip-teaseuse et client·e, entre le voyeur ou la voyeuse et l'objet de sa curiosité.

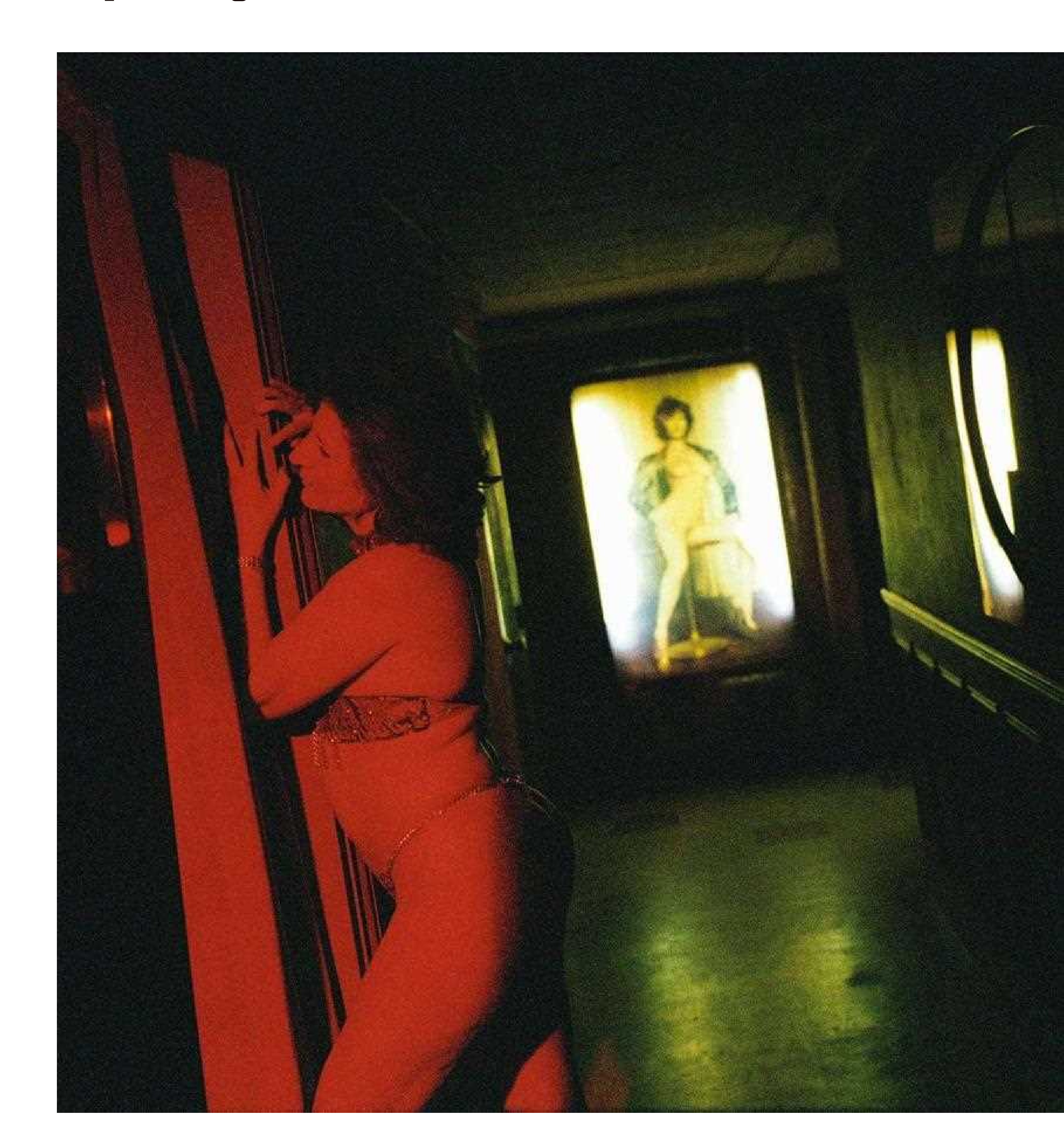






UNE NUIT

Que devient, en 2023, le quartier réputé le plus chaud de Paris ? Notre reporter tout-terrain Michael Petkov-Kleiner est allé y faire un tour, en quête d'orgasme. Photo Julie Ansiau



À PIGALLE

Octobre 2005. Alicia à l'étage, au Joy's, après un numéro privé.



Pigalle, je connais plutôt bien. Dix-sept ans que j'y traîne, et je ne compte plus le nombre de fois où j'y ai fini la tête dans le caniveau. En général, je m'y pointe pour me mettre des mines mais, ce coup-ci, je compte débouler à Pigalle pour une autre raison : le cul. J'ai eu un éclair de génie : je me suis dit qu'il y avait sans doute moyen que je m'y tape un petit plaisir solitaire, que ça me changerait sûrement de Pornhub, qu'il fallait bien que je teste ce trip onaniste une fois dans ma vie. Après tout, Pigalle n'est pas qu'un lieu d'inspiration soûlographique, c'est aussi et surtout, historiquement, le "quartier chaud" de Paris, la zone interlope de la débauche et du sexe. C'est tout du moins sa réputation.

Je suis un mec consciencieux. Avant de me lancer dans cette tribulation masturbatoire, je contacte des spécialistes de la question pour avoir des tuyaux. J'appelle un gars qui s'appelle Paul Bauer, un historien populaire, guide-conférencier du quartier et auteur du bouquin *Montmartre 9e arrondissement*. (Sentiers du Livre, 2020). Un sacré lascar celui-là, avec sa voix rauque de fumeur de Gitanes Maïs : *"Pigalle, pour moi, ça a été un lieu de péché. Après mon divorce dans les années 1970, je n'ai pas toujours été un gentil garçon. J'ai traîné avec des voyous, des dealers, des braqueurs, des prostituées… Pigalle est devenu un endroit de luxure au XVIIIe siècle, sous le règne de Louis XV. À cette époque, Pigalle, c'était une plaine verte. Il s'y est alors bâti des petites maisons que l'on appelait "les folies". C'était des baraques où les aristos batifolaient avec les actrices et les courtisanes. Au XIXe siècle, les mœurs ont changé, les filles ont tapiné dans les brasseries littéraires. Ensuite, il y a eu les cabarets comme Le Chat Noir, Le Moulin Rouge, le Divan Japonais où a été créé l'effeuillage. Les bourgeois venaient prendre du bon temps là-bas. Après, entre les années 1920 et 1950, Pigalle a appartenu aux Corses. Et dans les années 1970, avec la révolution sexuelle, il y a eu un boum des cinémas pornos, des sex-shops et des peep-shows."* OK, très bien, mais ça ne me donne toujours pas mon tuyau quant à mon ambition de plaisir solitaire. Il fulmine : *"Mais Pigalle, c'est mort maintenant ! C'est un attrape-touristes, une façade. Bon, au pire, tu peux toujours aller à l'Atlas, le dernier cinéma porno de Paris."* Merci du conseil.

La nuit tombe, je prends la ligne 2. Arrêt Pigalle. Je monte les vingt-trois marches qui me font sortir de la bouche de métro et, en arrivant sur le terre-plein, je ressens une impression très familière : une fois ici, je ne sais jamais à quelle heure je vais rentrer chez moi, car tout finit toujours par partir en vrille. Pour me donner un peu de courage, je passe à mon QG – le Pigalle Country Club – et bois quelques pintes. Puis je remonte la rue, direction l'Atlas, 20, boulevard de Clichy. Je fais gaffe à ne pas me faire écraser par les bus de touristes, je slalome entre les vendeurs de souvenirs et me retrouve devant mon objectif. •••



→ DES BRUITS DE CEINTURES QUI CLIQUÈTENT

Coincé entre Bouillon Pigalle et un McDo, l'Atlas est le dernier rescapé de la grande époque des cinémas pornos du quartier, puisque, en 1980, on en comptait plus d'une quinzaine. Et le rescapé tire un peu la gueule, avec ses néons jaunes fatigués et sa devanture rouillée sur laquelle est peinte une pin-up. Les gens dans la rue me matent comme si j'étais un pervers : je m'en fous, je rentre. Au guichet, un type me dit que c'est 11 balles. En liquide. Je paie. Il vend aussi du poppers, j'achète un flacon, au cas où. Les portes de la salle du cinéma grincent et, immédiatement, je suis envahi par les odeurs âcres de sueur, d'haleine pourrie, de pisse et de glands mal lavés. Dans la pénombre, je m'installe sur un siège en skaï gluant. Sur l'écran, un bon gros film de boules avec pour bande-son des mélodies niaises faites au DX7. J'entends des voix masculines derrière moi. Des râles, des toussotements, des respirations essoufflées. Des bruits de ceintures qui cliquètent. Bref, je ne vais pas vous faire un dessin, les quelques péquins dans la salle se branlent.

Quatre rangées de sièges plus loin, je vois un mec se faire sucer par une nana à l'épaisse chevelure blonde. Il a l'air de bien prendre son pied. Pas moi. Ce n'est pas que je fasse preuve de mauvaise volonté, mais l'ambiance générale ne m'excite pas des masses. Je reste encore quelques minutes et puis je me casse, j'ai envie de pisser. Dans un couloir, je croise la meuf blonde – en fait un mec, qui essaie de remettre sa perruque. Je lui demande où sont les toilettes. Il me dit gentiment qu'il faut descendre les escaliers. J'arrive dans des chiottes où les exhalaisons d'urine sont tellement fortes qu'elles en deviennent ammoniaquées. J'ai fait mon temps. Et pour me nettoyer les narines, je m'envoie trois ou quatre shots de poppers. Euphorie. Dilatation. Je passe devant le Sexodrome, *"le plus grand sex-shop du monde"*. Juste à côté, il y a un petit *love store* tout mignon qui vend des gaufres en forme de chattes ou de bites. Je prends une vulve, sauce Nutella. J'arpente alors le boulevard de Clichy, en sniffant régulièrement du poppers. Je fais tomber du Nutella sur mon T-shirt, putain, je ressemble à un schlag.

"Pigalle, c'est mort maintenant! C'est un attrape-touristes, une façade."

Paul Bauer, guide-conférencier du quartier

Complètement à l'ouest, mes yeux sont attirés comme des mouches par les enseignes lumineuses des sex-shops. Je trouve que leurs noms dégagent une certaine poésie : le Pussy's, le Toys Palace, le Point G, le Galactica, le Fantasy Sex, le New Girls, le Rebecca Rils… On se croirait à Las Vegas. Sans le *Viva*. La foule dans les rues est de plus en plus bourrée et compacte, et ça parle dans toutes les langues. Je m'arrête comme un con devant la porte d'un *"Live Show, Table Dance, Lap Dance"*. Un bar à filles, quoi. Une petite rabatteuse qui a un look d'ado mais qui doit tirer dans les soixante piges m'alpague. Elle me dit : *"Tu viens faire un tour à l'intérieur, mon gars ?"* Ce genre de spot quand t'es parisien, c'est un peu comme la tour Eiffel, tu n'y mets jamais les pieds. Mais là, tant qu'à faire, pourquoi ne pas essayer ? Je paye 10 boules pour entrer, on m'offre direct un verre de gin to'.

CABINE INDIVIDUELLE OU COLLECTIVE?

À l'intérieur, il y a trois filles à moitié à poil et un gros Boris qui a des bras comme les pylônes du périph. Je m'installe à une table. Une meuf se pose devant moi, me dit qu'elle s'appelle Melissa, me demande ce que je fais dans la vie. Je lui réponds : *"Plein de choses."* Melissa a un string ficelle qui lui rentre entièrement dans les fesses et elle me fait comprendre que je l'*"intéresse"*. Elle me dit : *"Alors beau gosse, c'est quoi ton budget ?"* Elle se frotte à moi, je lui réponds *"10 balles"*, ça casse son élan. Elle continue : *"Tu sais, tu peux retirer des sous à côté. Pour 100 euros, je te fais une danse, tu me touches pas. Pour 200 euros, tu peux me doigter. Et pour 250, on baise."* D'acc. Je respecte les TDS, mais la prostitution, c'est clairement pas ma came.

Faut que je me casse de ce merdier. Boris me fait les gros yeux, je dis que je reviens plus tard, que je vais retirer des thunes. La vieille ado rabatteuse veut m'accompagner au distributeur, je la sème en piquant un sprint. Purée, le poppers commence à me faire sérieusement mal au crâne.

Ma mission de prendre du plaisir avec ma main gauche à Pigalle s'éloigne de plus en plus sûrement. Mais je suis quelqu'un de borné, je sais qu'avec de la volonté et de l'espoir, on arrive toujours à ses fins. La providence me refait passer devant le Toys Palace et ma vue, devenue moins floue, me permet de lire *"cabines individuelles et collectives disponibles à l'intérieur"*. On y est. Je pousse la porte.

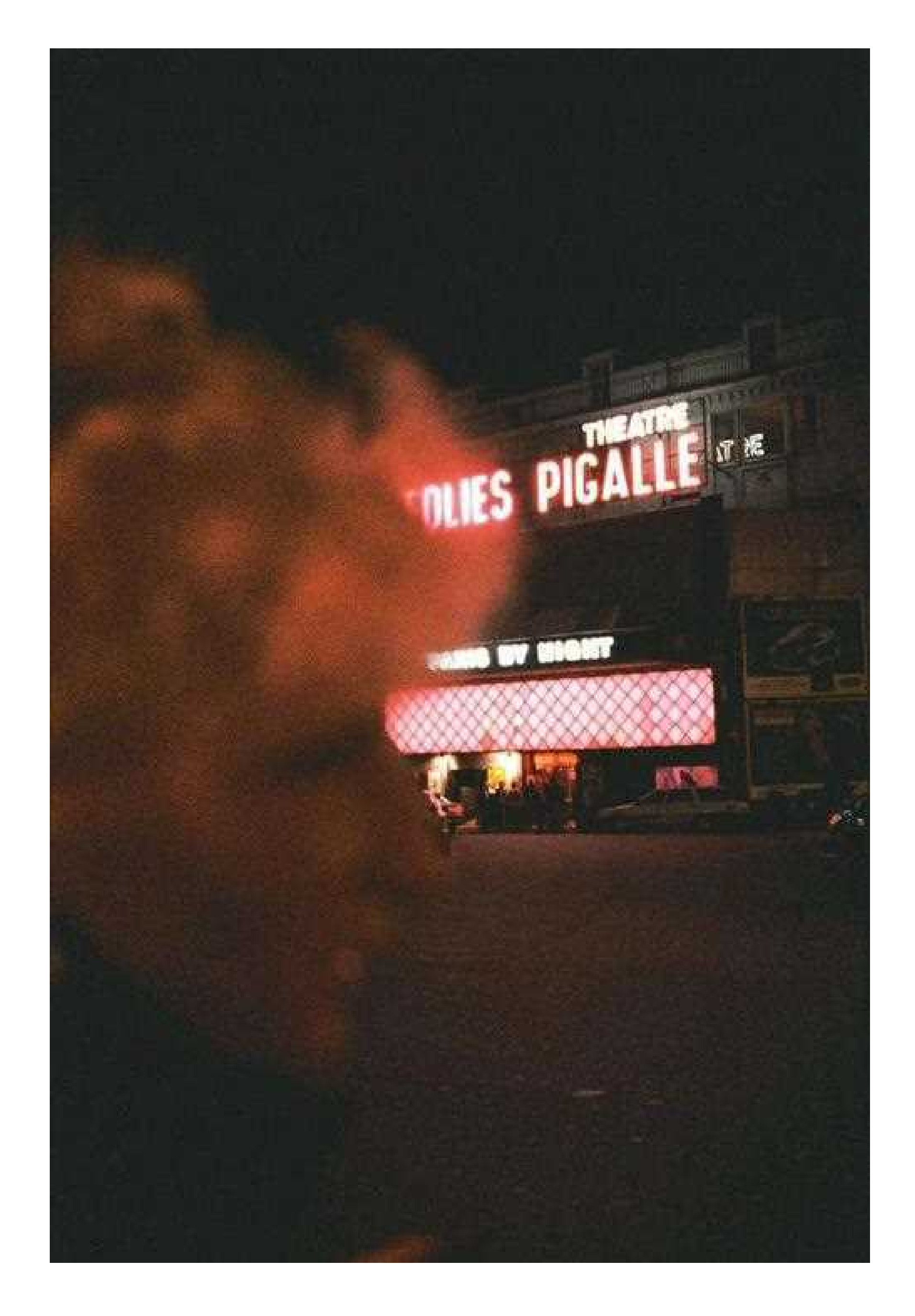
Le vendeur est à moitié en train de dormir avec un bout de sandwich collé sur la joue. Il sursaute. Je suis son seul client. Il a l'air sympa, je lui cause un peu. Il me raconte sa vie : *"Ouais, ça fait vingt ans que je suis là, et ce que je peux te dire, c'est que ce n'est plus comme avant. Le business a changé, les gens n'ont plus d'argent, et internet a foutu un sacré bordel. Maintenant, ils commandent leurs sextoys sur Amazon. Pareil pour les films pornos, les gens les regardent chez eux sur les plateformes de cul. En plus, le Covid nous a mis un coup sur la tête, la clientèle a encore plus diminué. Pour te dire, ce que je vends le plus, c'est le poppers. Vraiment, c'est un métier en train de mourir, il y a de plus en plus de sex-shops qui ferment, ils seront tous remplacés par des épiceries et des fast-food."*

Avant que son magasin ne soit remplacé par un Burger King, je le questionne sur le tarif des cabines. *"40 euros l'individuelle, 10 la collective."* 40 balles, c'est trop cher pour moi. Il rétorque : *"T'inquiète pas, tu peux aller dans la collective, il y a personne. Viens, suis-moi."* Au sous-sol, il m'invite à m'asseoir sur l'un des sièges molletonnés du cinéma de poche (propre). Il se tire en me souhaitant une bonne séance. Sur l'écran, apparaît alors le nom du DVD : *Bang My White Ass*. •••

↖
Avril 1998. Alicia sur scène au Magic.

“Pour 100 euros, je te fais une danse, tu me touches pas. Pour 200, tu peux me doigter. Et pour 250, on baise.”

Melissa, employée d’un bar à filles



↑ Avril 1998. La strip Alicia quitte le Cupidon après un passage et part pour le Mirliton. Les filles enchaînent tous les quarts d’heure les numéros dansants d’un cabaret à l’autre tout au long de la nuit. Elles sont donc toujours en train de courir sur le boulevard avec leurs CD et leurs gros sacs de costumes.

→ Pour faire simple, ce sont des actrices qui s’amusent avec des *“big black cocks”*. Ça squirte, ça suce, ça pénètre, ça fait des plans à trois et des doubles pénés. Le moment est peut-être venu pour moi de mettre enfin mon poignet en action. Trop de poppers ? d’alcool ? d’émotions ? de fatigue ? ou tout simplement de gêne ? Rien n’y fait, mon membre est aussi mou que du beurre qu’on aurait laissé au soleil. On dirait une petite larve repliée sur elle-même.

Il est minuit passé, et je décide d’aller me jeter quelques verres dans le sud de Pigalle. Sur le chemin, je repense à la discussion que j’avais eue avec David Dufresne, auteur de l’excellent documentaire *Le Pigalle, une histoire populaire de Paris*. Avant que je me lance dans cette excursion nocturne, il m’avait dit : *“Le déclin du Pigalle du sexe a vraiment commencé dans les années 1980, avec le porno sur Canal+, le Minitel rose. Les gens n’avaient plus besoin d’aller là-bas pour chercher ce qu’ils désiraient. Et il y a eu aussi le sida, l’héroïne, la crise économique… Dans les années 2000, il y a aussi eu la folie immobilière, la gentrification du quartier. Les anciens bars à filles sont devenus des bars branchés. Le Pigalle que j’ai connu – pas seulement celui du sexe, mais aussi celui des clubs alternatifs, de la musique, de la culture – a disparu. Pigalle est une marque qui s’est aseptisée.”* Depuis que je fréquente ce quartier, tous les cinq ans j’entends le fameux : *“Ici, c’était mieux avant.”* Pigalle ne cesse de mourir, mais sa mort est plutôt la projection des fantasmes des différentes générations qui y ont vécu. En vérité, au-delà de la carte postale, je suis convaincu que Pigalle est bâti sur un cimetière d’Indiens fous – ou plutôt d’Apaches. J’en suis à ces réflexions quand, fouillant mes poches, je m’aperçois que le flacon de poppers s’est ouvert et que le liquide inflammable a imbibé mon pantalon… Et merde !


Le Crédit Mutuel donne le LA
prix josephine des artistes
Palmarès 2023
Le prix musical décerné par ceux qui font la musique.
@prixjosephine
prixjosephine.com
fip
Crédit Mutuel
sacem
Ensemble faisons vivre la musique
Adami
Télérama'
RIFFX
Les Inrockuptibles
RATP
LVTETIA



Bakalaspain

Dominants, dominés



Sur Twitter, Mym ou OnlyFans, la domination financière gay explose et se pique d’exotisme. Des hommes blancs se soumettent en offrant leur argent à des “cashmasters” qui font de leur arabité, réelle ou supposée, un argument de vente et d’allégeance. Fantasme, pouvoir et escroquerie.
Texte Matthieu Duphil

“C’*est sympa Barcelone, j’ai mangé plus de fois au restaurant en une semaine que tu ne le feras sur toute l’année. Maintenant, gros pigeon, tu vas gentiment faire la queue en DM pour me rembourser mes sorties.*”
La légende, signée d’une émoticône regard et langue dollar, accompagne une photo de Walid le Draineur* devant la Sagrada Família. Bons baisers de la *findom,* le petit nom pour “domination financière”, ou comment, au fil des réseaux, des garçons se font payer pour en dominer d’autres. Sur Twitter, on appelle ces soumis des *“pigeons”*. Ils ont réduit leur sexualité à un échange d’argent. Toujours à sens unique.
En gros : tu paies, je t’insulte, les deux mamelles du délire impliquant une somme souvent coquette en échange de noms d’oiseaux, de dégradation verbale, d’humiliation.
On savait déjà que des hommes hétéros dévoués étaient prêts à cracher au bassinet pour attirer attention et faveurs de dominatrices. Mais, ici, rien à voir avec de la prostitution, où l’argent n’est que rétribution pour un rapport physique. Ici, le liquide est le seul moteur du rapport : c’est payer qui fait jouir. Cash.
Désormais, le business de l’insulte et de la dégradation se pare des couleurs de l’arc-en-ciel. Sur Twitter, des *“cashmasters”* pour homos prennent donc leur pied en écartant des “chattes à fric”, et des soumis sont prêts à tout vider, couilles et comptes en banque, pour satisfaire leur maître… Des CB sur pattes dont le seul plaisir est de se faire délester de leurs économies, sans contrepartie charnelle. Le virement d’argent comme un coït bancaire, comme un acte sexuel à part entière, sans corps ni rien qui exulte. Prendre son pied, c’est se faire dépouiller, ni plus ni moins.
Dans cet espace numérique et mental de la domination financière gay, pas de frontières, et pourtant s’y dessine une géographie précise qui répercute des antagonismes liés à notre époque : Nord vs. Sud, centre vs. périphérie. Arabmasterdebits*, de Paris, compte ainsi sur PigeonBlancpourRebeu*, de Troyes, pour qu’il lui paie le survêt de ses rêves. Quant à Walid le Draineur*, banlieue de Valenciennes, il a donc pu décoller pour la Catalogne grâce au financement de SubsFagsFranky*, qui a reçu un post souvenir.
Au fil des scrolls, #findom #cashmaster #pigeon, c’est un véritable catalogue de lascars Nike Air, barbes et pétards qui posent tantôt en qamis, tantôt en training *(“ça moule tout”).* Et ça dépouille *(“poseyyyyy, trkl”)* des Blancs soumis à leur *“sidi”* (littéralement “seigneur” en langue arabe), des *“truies blanches”* affichées dans des poses ingrates, affublées d’emoji groin et au corps parfois recouvert au marqueur de messages, *“propriété de maître* [X ou Y]*”*. Aux versements d’argent sont associés des mots exotiques, manière de mettre en scène la domination et de l’inclure dans un scénario racialisé. Le pigeon blanc, *gwer* (un “Occidental”, en arabe algérien), ou *“haloufa”* (“truie”), donne son obole baptisée *djizya,* soit l’impôt collecté au Moyen-Âge en terre d’Islam auprès d’hommes pubères non musulmans, les *dhimmis,* contre leur protection. Chaque vendredi, la *“tax Friday”,* prélèvement obligatoire, est imposée aux soumis. •••



→ UNE FORME DE RACISME ?

Tenue traditionnelle, langue arabe dans le texte, insultes sans équivoque – *"sale Blanc, sale truie, sale pédé"* –, le scénario peut tourner à la parodie, mise en scène hyperbolique d'un Maghreb stéréotypé : figure de la "racaille", canons de l'arabité… Costumes et dialogues frisent souvent le grotesque. Mais difficile de résister pour le pigeon, zeb à la main, au jeu de l'érotisation. Les couples se forment. Il y a le garçon arabe qui joue, certes. Mais aussi le Blanc soumis qui paie. Et qui est prêt à tout avaler. En zoomant bien sur le ticket Uber d'un "maître" arabe, on découvre ainsi qu'il ne s'appelle pas Ali mais Christophe. Il confie en DM qu'il est polonais et non algérien. Difficile de débrouiller qui est qui et qui domine qui. Car le pigeon a aussi parfois le ramage du rapace. Pouvoir de l'argent oblige, il n'a pour soumission que celle qu'il simule, confortablement installé dans sa position de Blanc dominant, confirmée par ses contributions sonnantes et trébuchantes. L'Arabe reste souvent le viril violeur de compte en banque, en situation sociale subalterne. On n'est vraiment pas si loin du châtelain qui trousse sa domestique venue des colonies dans un bon vieux Dorcel.

Car, de la même manière qu'il existe depuis toujours un porno interracial, la domination sur les réseaux s'est depuis longtemps piquée d'exotisme et se drape dans les oripeaux et les atours du racisme. Dans le film *Pleasure* de Ninja Thyberg (2021), Bear (Chris Cock) explique à Bella Cherry (Sofia Kappel), fraîchement débarquée à L.A., que *"l'interracial, ça a l'air raciste, parce que c'est raciste"*. Lâcher une oie blanche, vêtue d'un T-shirt aux couleurs des États confédérés d'Amérique, au milieu d'une horde d'étalons noirs, mains droites gantées de cuir ébène, poings levés, est-ce raciste ? Ça l'est. Mais revenons à nos pigeons. Chez eux aussi semblent se substituer à un orientalisme traditionnel un *"fétichisme, une forme d'admiration pour la capacité de résistance des hommes noirs et des hommes beurs"* (d'après Maxime Cervulle et Nick Rees-Roberts dans *Homo Exoticus – Race, classe et critique queer,* 2010, chez Armand Colin).

Le stéréotype de la puissance physique du Beur se trouve érotisé dans une forme d'exotisation du politique et des stratégies de résistance, des violences et homophobies supposées des Arabes dans les banlieues. Le Godard de l'interracial, Chris Ward, mettait d'ailleurs en scène, à la fin des années 2000, *"un exotisme postcolonial inversé. En gros, la revanche des barbares. Dans ton cul"*. Il y a quelque chose de cela. Une forme de retour au "barbare". Réduire la barbarie à son acception primitive dans une pratique de fétichisation est, en matière de *findom,* une sale carte à jouer.

PIÉGÉS DU TIROIR-CAISSE

Une fois ce détournement sémantique opéré, il est facile de passer à la caisse avec tout l'attirail de l'influenceur. Sur Twitter, certes, mais aussi sur les plateformes de partage de contenus dits sensibles. La plupart des "rebeux masters" renvoient dans leur bio Twitter vers leur profil Mym ou OnlyFans. Visionner le dernier "plan DAB" (vidéo de retrait d'argent au distributeur) de WhiteHaloufa ? Découvrir le menu payé par un soumis et livré par Uber à SultanRayan ? Tout y est. Ce sera entre 5 et 15 euros. Pour raquer, pas très compliqué non plus. Sachez que Verse, WishTender ou Lydia ne servent pas qu'à la cagnotte Wonderbox de François de la compta. Pigeons et masters connaissent comme leur poche les applis de transfert d'argent en direct. Même le dinosaure PayPal se sucre en prélevant sa commission sur la *"tax Friday"*. Voilà qui peut rapporter gros. En DM, PigeonBlancpourRebeu* confie avoir contracté plusieurs crédits à la conso pour satisfaire ses maîtres : *"J'y ai laissé le prix d'une belle voiture. Je voudrais arrêter mais j'y reviens toujours."* La *findom,* c'est sinon une addiction, au moins parfois une souffrance.

"Les rapports de domination tels que Walid le Draineur les pratique, et qui consistent à dépouiller à distance, sont à distinguer du BDSM traditionnel où l'écoute, l'échange, la parole sont régis par un contrat, parfois écrit, où tout le monde doit trouver son compte,* explique Olivia Benhamou, psychologue et sexologue, autrice de *Jouir d'avoir mal* (2021, La Musardine). *Se faire soutirer de l'argent sans contrepartie évidente doit amener à s'interroger et, en cas de trop grande souffrance, à consulter. Pour un soumis fétichiste du pied, offrir une paire de chaussures a quelque chose de gratifiant, il peut trouver dans cette forme d'offrande rituelle le moyen d'accéder à un sentiment d'exclusivité affective. Pas besoin de coït ou de douleur physique, on est là clairement dans une forme de masochisme moral. Mais à partir du moment où le soumis est trompé par son maître, prudence. Certes, on peut ici retrouver un ressort connu : 'se faire aimer par celui qu'on imagine nous haïr,' mais du côté du 'master', le basculement vers la psychopathie est possible. Celui qui fait la loi peut être en capacité, face à un soumis démuni, d'exiger tout et n'importe quoi. La mise en danger, au-delà de la simple prise de risque, est réelle."* Et si le petit oiseau de Twitter était en fait un pigeon ?

*Les noms de profil ont été modifiés.



PASS 3 JOURS
55€
JUSQU'AU 04/09

La Base 217 (91) Le Plessis-Pâté / Brétigny-sur-Orge

ANGÈLE • ASHE 22 • BIGFLO & OLI • BILAL HASSANI
BRACCO • BRÖ • CABALLERO & JEANJASS • DISIZ
DJADJA & DINAZ • DUB INC • FLORENT MARCHET
GORAN BREGOVIĆ • HF. THIÉFAINE REPLUGGED • IMANY VOODOO CELLO
JEANNE ADDED • JUSTE SHANI • LA FEMME
LA PTITE FUMÉE • LES VULVES ASSASSINES
MARTIN LUMINET • MARTIN SOLVEIG
MASS HYSTERIA • MÉDINE • MERYL
MÉZIGUE B2B MAD REY • MICHEL CLOUP
OTTIS CŒUR • PARDONNEZ-NOUS
REBEKA WARRIOR • SIDI WACHO
SIMIA • SOOLKING • SOUAD MASSI
SUZANNE VEGA • U.R.TRAX
ZAHO DE SAGAZAN

ET BIEN D'AUTRES ENCORE...

15 • 16 • 17 Sept 2023

l'Humanité · l'Humanité magazine · Humanité.fr







pass Culture



CHASSE AU TRÉSOR

→
Bedwork de Soufiane Ababri, 2023.

Ils mettent au centre de leurs fantasmes les hommes hétéros "flexibles" et débordent d'astuces et de talents lorsqu'il s'agit de les convaincre de passer un instant, un soir ou plusieurs avec eux. On les appelle les *straight chasers*. Et on est parti sur leurs traces. Texte Romain Charbon

Courtesy Praz Delavallade & Dittrich & Schlechtriem




eaucoup d'hétéros peuvent coucher avec des mecs tout en ne remettant pas en question leur orientation sexuelle ou leur mode de vie. Car se définir comme gay relève d'un tout autre processus : ce serait définitivement traverser une frontière, et certains hommes préfèrent en jouer le temps d'un bref rapport. *"Hey honey, take a walk on the wild side."* Le mâle hétéro viril qu'on emmène faire un tour du côté sauvage est un motif récurrent de la culture gay, de Jean Genet à Tom of Finland. Le groupe Village People en a d'ailleurs décliné une belle panoplie : le flic, le soldat, le cowboy, le maçon, le motard, l'Indien. Tous sont devenus des figures classiques du porno gay. Dans les années 1990 et 2000, le réalisateur Jean-Noël René Clair, avec son label JNRC, s'était fait une spécialité de trouver des acteurs hétéros à même de nourrir des fantasmes gays, avec des titres annonçant sans ambages la marchandise : *Légionnaires 1 & 2, Pompiers 1 & 2, Footballeurs, Turcs, Gitans*… Et, justement, ces hétéros flexibles, certains homos aiment à les prendre en chasse. Dans le langage des initiés, on les appelle des *"straight chasers"*.

Laurent, la cinquantaine passée, homo assumé, a toujours eu une vie sentimentale compliquée : il est, depuis toujours, systématiquement attiré par des hétéros. Il a connu une époque où les lieux de drague ambiance *L'Inconnu du lac,* le film d'Alain Giraudie, n'étaient pas détrônés par Grindr. Celle des rencontres inattendues dans des toilettes publiques, telles que documentées par le sociologue américain Laud Humphreys dans son livre, paru en 1970 et devenu un classique, *Le Commerce des pissotières*. Celle aussi des cinémas X sur les Grands Boulevards parisiens ou des sex-shops. *"Avant les années 1990, un des rares endroits où on pouvait mater du porno gay, c'était le sex-shop, avec ses cabines privatives. C'était l'âge d'or de la VHS. Il y avait une grosse clientèle d'hommes mariés qui passaient par là avant de rentrer chez eux rejoindre leur femme et leurs enfants,* se rappelle Laurent. *C'était pareil dans les dizaines de cinémas pornos, tous disparus, qu'il y avait à Paris, et qui projetaient des films hétéros. Comme il n'y avait que des mecs dans la salle, l'excitation aidant, on se branlait mutuellement, et on pouvait facilement négocier une pipe grâce à un basique langage des signes."*

ATTISER LEUR CURIOSITÉ

Aujourd'hui, les applications de rencontre ont tout balayé sur leur passage. *"Mais on croise beaucoup de 'bicurieux' sur Grindr, ce sont des mecs qui, en général, n'ont pas de photo de profil, ou, en tout cas, qui ne montrent jamais leur tête",* souligne Laurent. Il vaut mieux faire son marché sur d'autres applications moins associées à la communauté gay si on veut tomber sur la perle hétéro venue là "par hasard". Tinder, la plus célèbre, fait souvent des heureux. *"En général, les mecs arrivent chez toi et ils disent : 'j'embrasse pas, je suce pas'. Mais parfois il ne faut pas beaucoup leur en donner pour qu'ils se mettent à offrir leur cul. C'est normal, ils veulent aussi avoir ce qu'ils n'ont pas d'habitude. Quand un hétéro fait lui-même la démarche d'aller vers un autre mec, c'est qu'il a une idée derrière la tête, même s'il ne sait pas très bien encore quoi. Ça m'arrive très souvent de tomber sur des mecs qui s'excitent devant du porno trans. Une meuf avec une bite que tu peux sucer et qui peut te prendre, c'est un fantasme assez récurrent chez des hommes qui ne se définissent pas très clairement."*

Maxcel, lui, n'a pas ce problème. Il sait exactement ce qu'il veut : que les mecs hétéros *"sortent leur bite"* de leur pantalon pour lui. C'est un fétichisme qu'il assume et revendique. Et il élève sa discipline au rang des beaux-arts. "Nulle tour n'est imprenable" serait sa devise, et rares en effet sont celles qui lui ont résisté. Il officie à Berlin, principalement en club et en milieu festif. Il a même eu son propre cabinet : *"J'ai commencé, quand j'habitais à Buenos Aires, dans les chiottes d'un bar alternatif tenu par mes meilleurs amis, un couple hétéro, et où j'étais fourré tous les soirs. Souvent, j'allais aux chiottes pour me faire une trace, mais je restais aussi souvent là à tchatcher avec les gens qui faisaient la queue. J'étais connu pour demander à tous les hétéros de me montrer leur bite."* Il y passait tellement de temps qu'un des chiottes a fini par lui être réservé et qu'ils ont écrit *"Bureau de Maxcel"* sur la porte. Quand le bar a déménagé, ils ont même emporté la porte pour la replacer dans leur nouveau lieu.

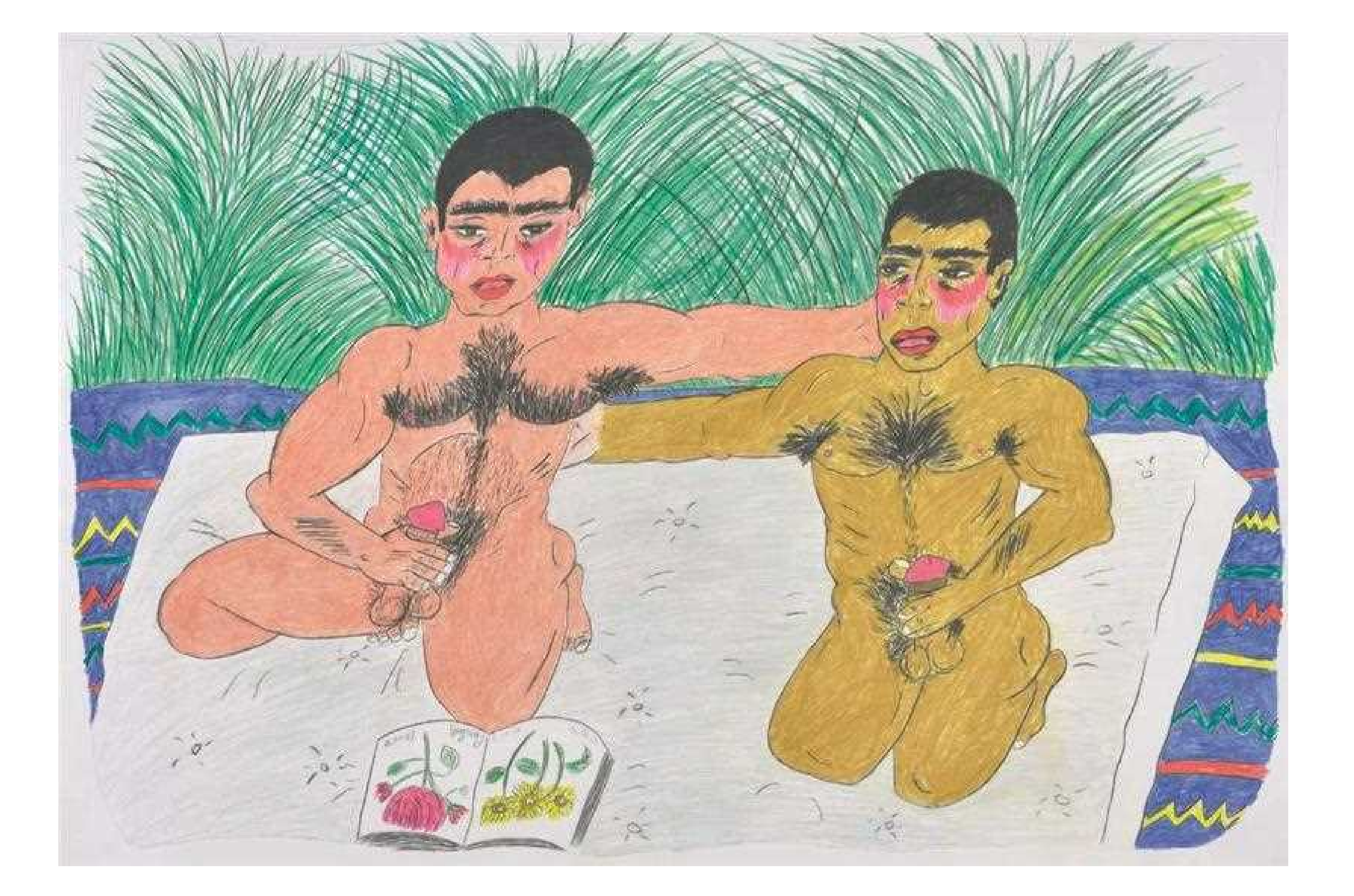
"Dès que tu remets en question leur identité, leur corps ou leur sens de la masculinité, ça provoque quelque chose de profond chez les hétéros, poursuit Maxcel. *Ça les met dans une position vulnérable et les pousse à faire des choses qu'ils ne feraient pas normalement. Alors, bien sûr, ils ne vont pas d'eux-mêmes faire ces choses, mais si quelqu'un les met au défi, ça réveille un truc en eux. Et à cause de ça, la plupart des mecs diront : 'Désolé, je suis pas gay, c'est pas pour moi.' Qu'est-ce que ça a à voir avec le fait d'être gay ou hétéro ? J'ai juste envie de jeter un coup d'œil à ta bite !"*

Arthur, un hétéro en couple avec une fille, en a été la proie et confirme l'efficacité des talents de Maxcel. *"Quand j'allais pisser, il insistait toujours pour venir se laver les mains au lavabo en même temps. Ça commençait à devenir voyant et, finalement, il est arrivé à ses fins. Mais si je l'ai fait, c'est que ça ne me déplaisait pas de le faire."*

"ÇA COMMENCE PAR UNE BROMANCE"

La qualité première du *straight chaser* est avant tout la patience. *"J'ai parfois dû attendre un an et demi avant d'arriver à mes fins",* nous confie Victor. Cet Équatorien parti vivre à Miami au début des années 2000 a longtemps travaillé dans une banque, avant de se reconvertir il y a dix ans dans un métier passion. Il a créé Beefcake Hunter – un site qui propose des vidéos pornographiques le montrant offrant ses talents à de grosses baraques hétéros qui ne se sont jamais fait sucer par un mec – et a connu un succès fulgurant. *"Dans la culture machiste d'où je viens, les hommes préfèrent passer du temps ensemble. Ça aide d'avoir une apparence masculine et de ne pas faire trop pédé, sinon les mecs se sentiraient jugés par les autres de passer du temps avec un homo. Quand mes potes hétéros m'invitent à un match de foot, j'y vais ; quand ils boivent de la bière, j'en bois une avec eux. Et en même temps ils savent très bien qui tu es et qu'au moment où ils ont besoin de quelque chose, tu es là pour les satisfaire. Une fois qu'on a compris comment les mettre à l'aise, on se rend très vite compte que c'est pas très difficile d'arriver à leur entrejambe."*

Courtesy Praz Delavallade & Dittrich & Schlechtriem



“Dès que tu remets en question leur identité, leur corps ou leur sens de la masculinité, ça provoque quelque chose de profond chez les hétéros.”

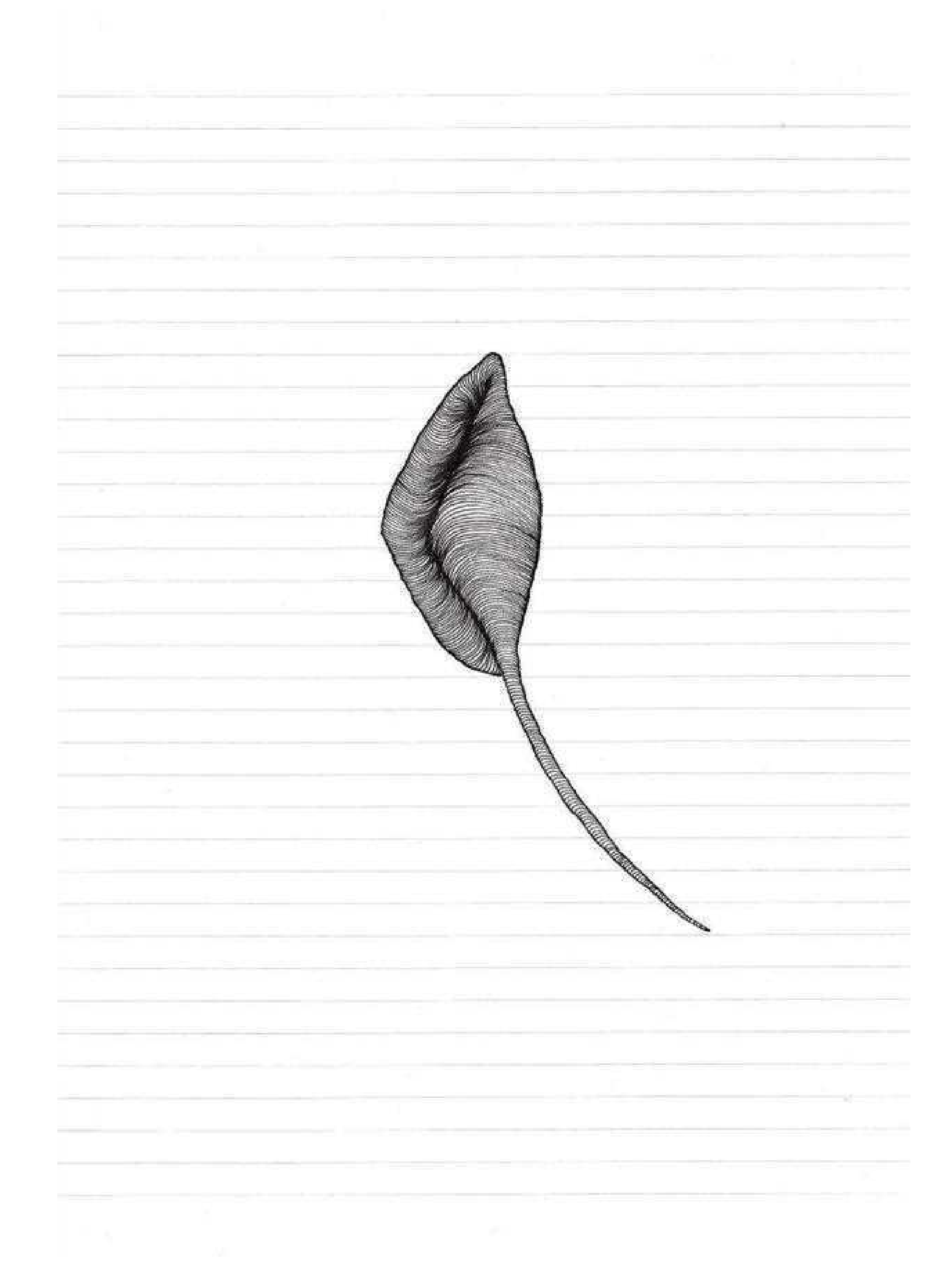
Maxcel, *straight chaser* à Berlin

Victor a trouvé sa vocation sur le tard : quelques années à peine avant de créer son site, il publiait des annonces sur internet proposant ses talents de suceur hors pair à des hétéros qui en avaient gros dans le slip. De là, il s’est dit qu’il pourrait très bien en faire un business et payer les mecs pour qu’il les filme en action. S’il ne veut pas dire comment il trouve ses modèles, il précise que beaucoup sont d’un peu partout aux États-Unis. Il les fait venir à Miami. *“La femme d’un de mes acteurs se demandait ce qu’il allait faire là-bas et a commencé à fouiller dans son portable. Elle a trouvé les textos suspects d’une “fille” et a commencé à lui faire une crise de jalousie. Jusqu’à ce qu’il dise que c’était pour faire une vidéo avec moi. Là, elle a dit : ‘Ah ça va ! mais la prochaine fois je veux être dans la vidéo avec toi’.”*

“Deux mecs ensemble, ça excite les filles, du coup, c’est parfois plus facile quand le mec est avec sa copine”, confirme l’expert Maxcel. Abou, jeune ingénieur originaire d’Égypte, en connaît aussi un rayon sur la question : *“Ça commence par une bromance, c’est la base. Dans le monde arabo-musulman, une règle sociale tacite veut que si tu es actif, tu n’es pas gay, et que si tu es passif, tu es pédé. Comme on n’a pas trop d’exutoires là-bas, ça arrive souvent que des mecs baisent avec des mecs. Il y a une dynamique de pouvoir entre celui qui prend l’initiative et va passer pour gay et celui qui attend que ça arrive, pensant qu’il affirme sa masculinité en ne faisant rien. Ça doit se faire progressivement et d’une certaine manière pour que l’autre ne s’intériorise pas comme homosexuel et qu’il continue à le faire.* No kiss and no light : *si t’essaies d’embrasser le mec ou d’allumer la lumière, il va stopper direct. Et à la fin, on fait comme si de rien n’était. On n’en parle jamais… jusqu’à ce qu’on finisse par le refaire.”*

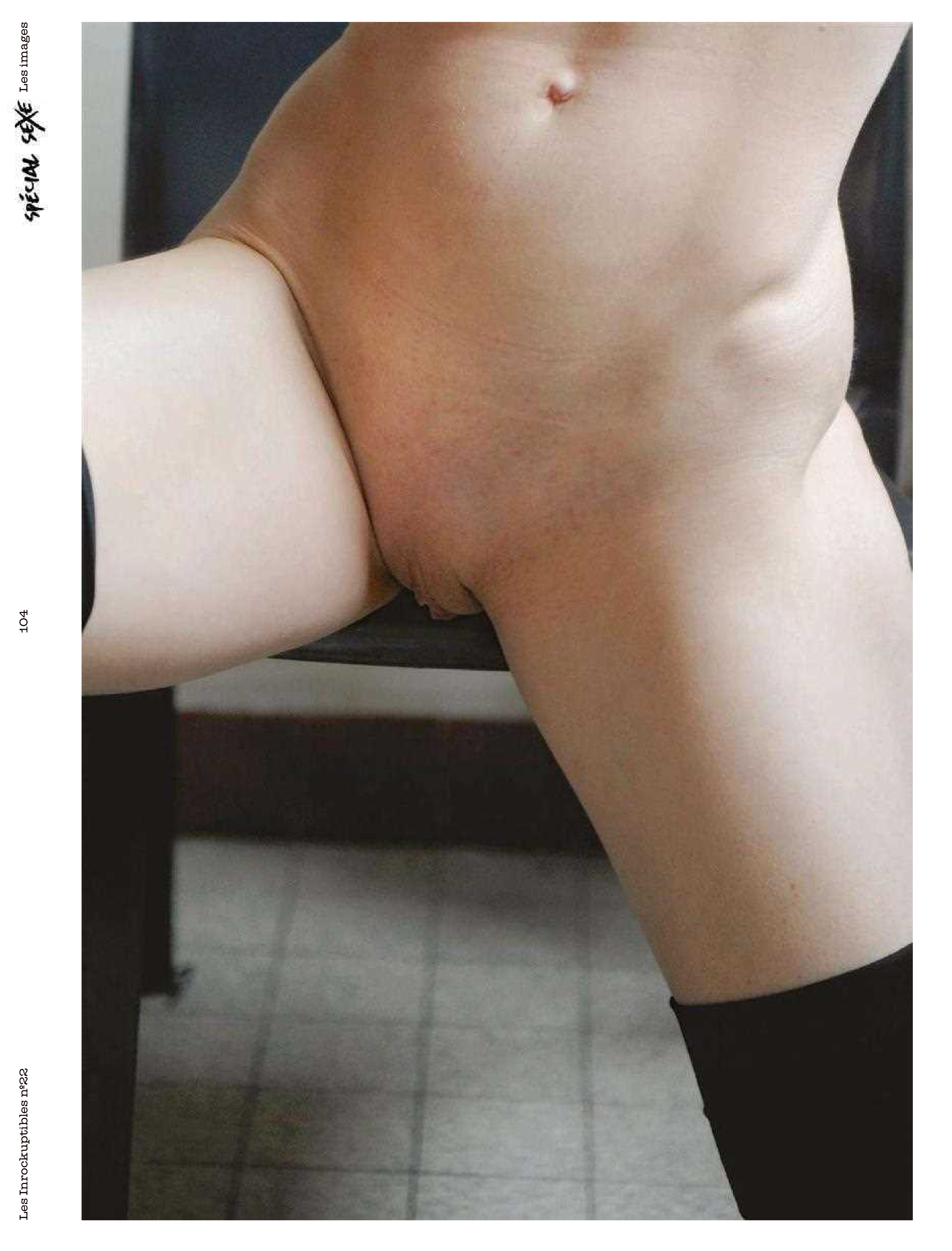
↑
Bedwork de Soufiane Ababri, 2021.

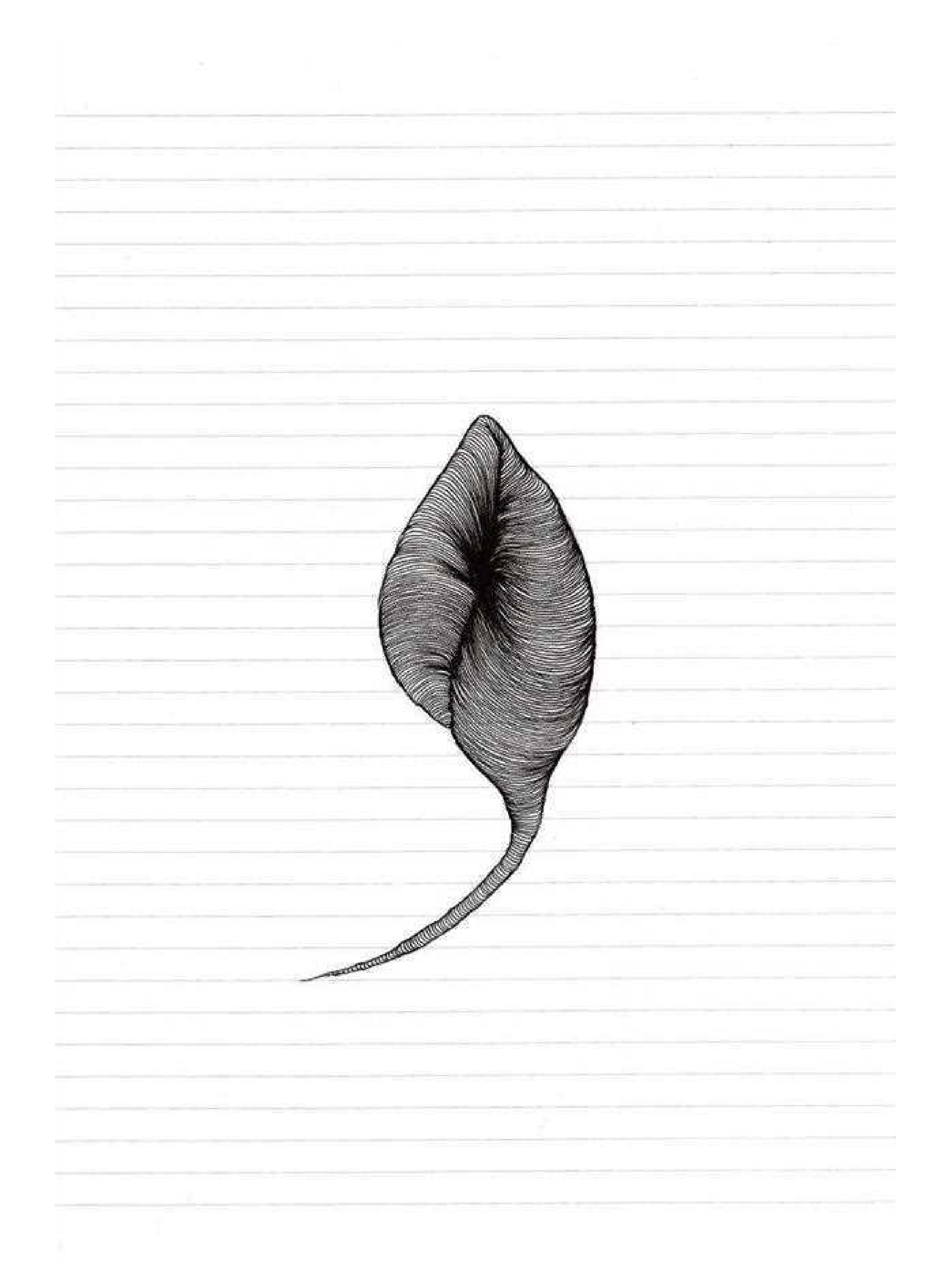
CÉCILIA JAUNIAU



Réunis dans son premier livre,* Rue Haxo, *ses autoportraits se réfléchissent en dessins tracés sur des cahiers d’écolier·ères. La vulve s’expose tout en se parant d’abstraction.

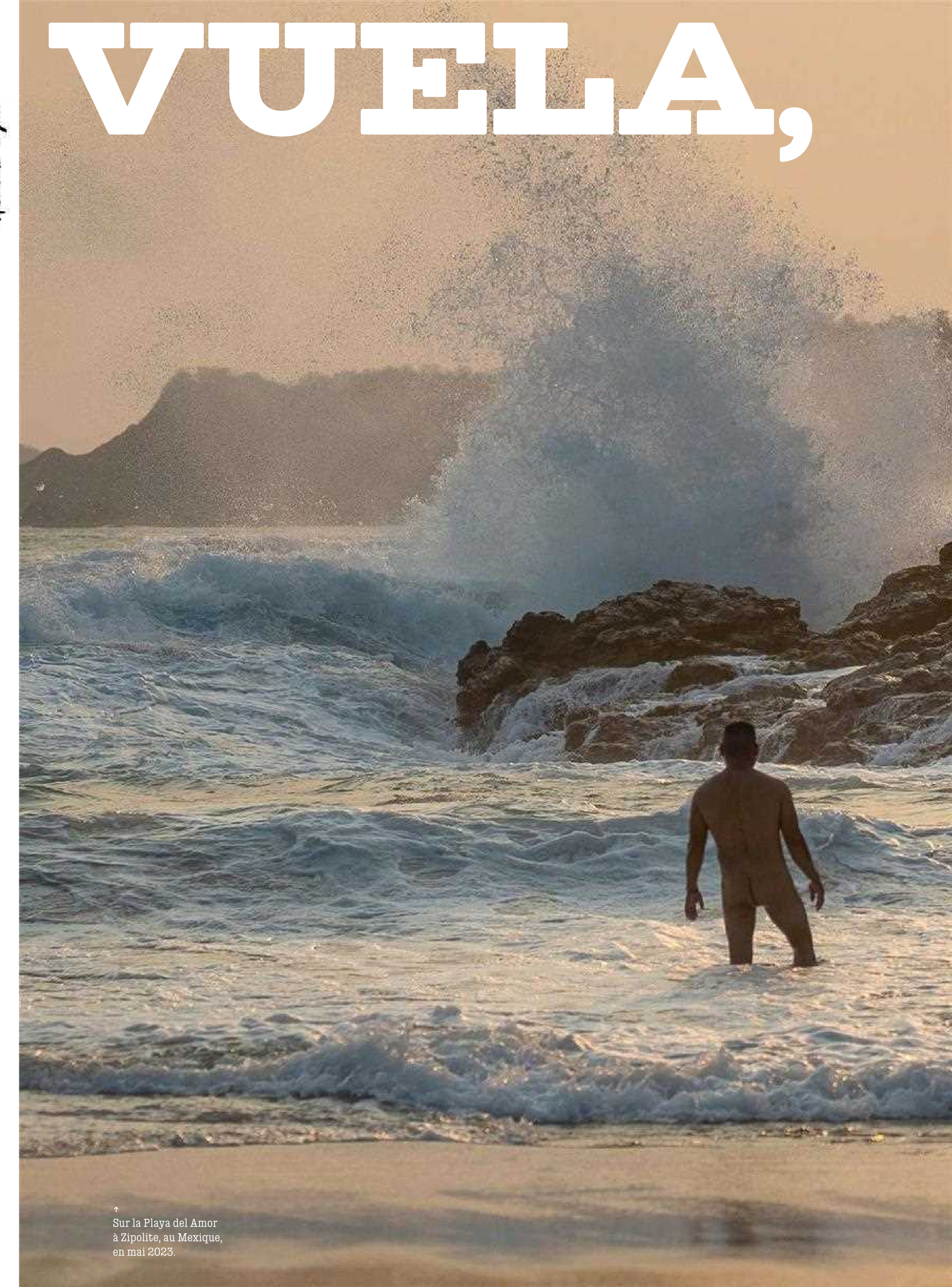




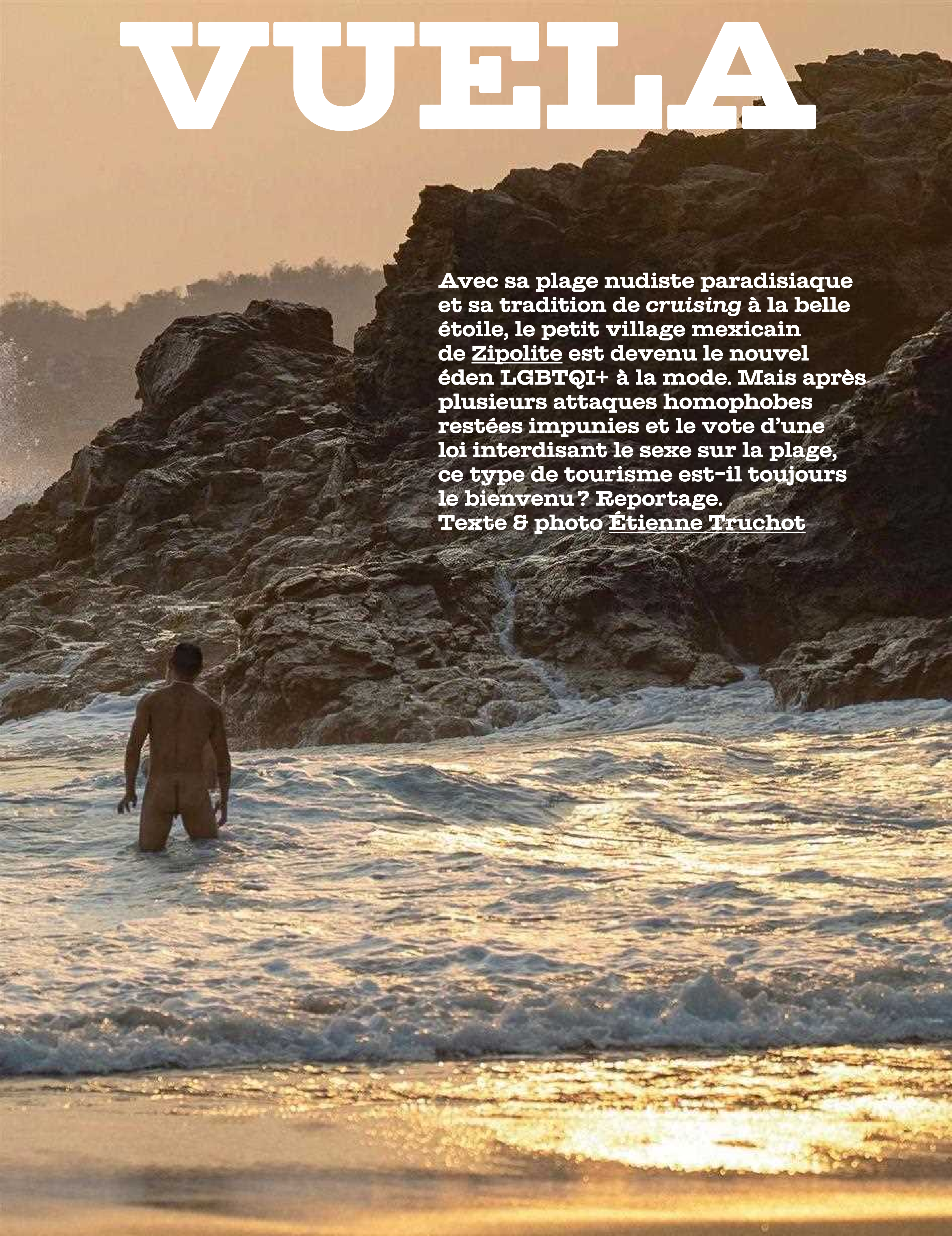


Rue Haxo de Cécilia Jauniau (L'Espace d'en bas, 2023), 64 p., 10 €.

VUELA,



↑
Sur la Playa del Amor
à Zipolite, au Mexique,
en mai 2023.



VUELA

Avec sa plage nudiste paradisiaque et sa tradition de *cruising* à la belle étoile, le petit village mexicain de Zipolite est devenu le nouvel éden LGBTQI+ à la mode. Mais après plusieurs attaques homophobes restées impunies et le vote d'une loi interdisant le sexe sur la plage, ce type de tourisme est-il toujours le bienvenu ? Reportage.

Texte & photo Étienne Truchot

"La Playa del Amor? Oh, il s'en est passé des scènes coquines là-bas, avec des gens du monde entier!" Le visage androgyne de Relian Voazel s'illumine dès qu'on mentionne cette petite plage, discrètement nichée entre les falaises de Zipolite, un village nudiste de 1863 habitant·es situé sur la côte Pacifique de l'État d'Oaxaca, au Mexique. *"Pour mon anniversaire, j'ai eu droit à un bukkake,* lance Relian, amusé. *C'était avec un magnifique blond aux yeux bleus de Sydney et un mec noir de New York. Mais je n'ai vu que leurs nombrils!"*
Originaire de Mexico, Relian passe la saison d'hiver à Zipolite, où il se produit comme drag queen. Look *genderfluid* avec des seins prothétiques et des piercings, il s'identifie comme un homme queer et apprécie de pouvoir se balader nu sur la plage. *"Ici, je ne suis qu'un original de plus! Les gens ne se retournent même pas… Pour moi, Zipolite, c'est la liberté!"*
Réputé au Mexique pour sa plage ouverte et sans préjugés, Zipolite est récemment devenu le nouveau petit paradis tropical à la mode chez les LGBTQI+. Une sorte de Fire Island (haut lieu de cette communauté dans les années 1950, dans l'État de New York) latino où se croisent les LGBTQI+ de tout le continent américain et d'Europe. C'est aussi l'un des rares endroits au monde où l'on peut voir des corps queer ou transgenres nus sur la plage, sans que cela ne dérange personne.
Mais le lieu le plus emblématique de Zipolite pour les LGBTQI+, c'est la Playa del Amor, une petite crique entourée de rochers propice au *cruising*. Relian la fréquente surtout en fin d'après-midi. C'est devenu une sorte de rituel au sein de la communauté : on s'y retrouve pour assister aux sublimes couchers de soleil, siroter des margaritas et nager à poil dans les vagues qui scintillent. Et lorsque la nuit tombe, les festivités commencent… *"Une fois, j'en avais un derrière moi, agrippé à mes fesses, un autre sur le côté en train de me faire une fellation, un troisième entre mes jambes qui me léchait les testicules, et encore deux autres, accrochés à mes tétons... Ce sont des moments qu'on n'oublie jamais dans une vie : être le centre de l'attention de la Playa del Amor!",* raconte Relian.

ÉROS ET THANATOS

Signifiant "la plage des morts" en zapotèque, Zipolite fut vraisemblablement une plage où, à l'époque précolombienne, les autochtones se rendaient pour immerger la dépouille de leurs défunt·es. Dangereuse, avec de forts courants, longue de 1,7 kilomètre, la plage reste totalement vierge jusqu'en 1970. Cette année-là, un groupe de hippies étranger·ères arrive par la route pour observer une éclipse totale de soleil, parfaitement visible depuis la côte d'Oaxaca. À l'époque, seules deux familles vivent dans les environs. La légende veut que les hippies aperçoivent les locaux et locales se baigner nu·es dans la mer et décident de faire de même. Certain·es tombent amoureux·ses du lieu et choisissent de s'y installer, contribuant ainsi à la fondation du Zipolite d'aujourd'hui. C'est de là que viendraient la tradition nudiste et l'esprit d'ouverture du village.
Les premiers gays à fréquenter Zipolite sont les locaux de cette région côtière d'Oaxaca. Avec sa topographie idéale pour le *cruising*, la Playa del Amor attire les curieux·ses du coin qui viennent expérimenter dans les rochers. *"Zipolite, c'est un lieu de découverte",* raconte Heber, Afro-Mexicain de 27 ans qui habite un peu plus haut sur la côte, à Puerto Escondido, ancien village de pêcheurs devenu spot international de surf, mais qui vient ici depuis son adolescence. *"Avant de sortir du placard, tu viens à Zipolite parce que c'est une plage nudiste, libre. Et tu vas à la Playa del Amor expérimenter, comprendre ce qui t'attire…"*
Heber a tenté de s'aventurer dans les orgies au coucher du soleil à la Playa del Amor, mais ce n'est pas vraiment son truc : *"Moi, je suis trop visuel, j'ai besoin de voir avec qui je baise, sinon ça ne marche pas. J'aime bien me rapprocher pour écouter, ça m'excite. Mais je ne participe pas."*
La réputation *gay-friendly* de Zipolite serait relativement récente, résultat d'une campagne menée par les commerces du village pour attirer la clientèle LGBTQI+. Oz, peintre et masseur, habite ici depuis onze ans : *"En 2017, il y a eu une Gay Pride à Mexico où il y avait un char de Zipolite. C'est après ça que la communauté gay a vraiment commencé à venir et que les orgies de la Playa del Amor se sont produites plus fréquemment."*
Habitué de la Playa del Amor où il pratique parfois des massages, Oz n'est pas très adepte du sexe en groupe. Mais il y participe tout de même à sa manière : *"Je préfère les situations plus intimes. Mais pendant la haute saison, il m'arrive de venir avec mon carnet et de peindre les orgies. Les participants se laissent volontiers immortaliser!"*

EN QUÊTE DE SENS

Zipolite a aussi évolué ces dernières années comme une sorte de sanctuaire pour LGBTQI+ en quête de sens, en particulier depuis la pandémie. L'ambiance *queer-friendly* du village, la proximité avec la nature et le coût de la vie très abordable pour les étranger·ères en ont fait une destination idéale pour celles et ceux qui ont besoin de faire une pause, de prendre

"La diversité du village te permet de te sentir à ta place. Ici, tu peux être qui tu veux, t'habiller comme tu veux, ou ne pas t'habiller du tout!"

Paulina, créatrice d'un lieu de vie et de création

le temps de trouver un nouvel équilibre. Respectivement mexicaine et chilienne, Paulina et Ignacia sont tombées amoureuses à Zipolite il y a quatre ans. Sur les hauteurs du village, elles développent un lieu dédié aux femmes, offrant à la fois des logements, un espace de création artistique et de bien-être. *"Les femmes qui viennent séjourner avec nous ont souvent pour point commun de passer par une période difficile, liée à la mort d'un proche, à une rupture, ou parce qu'elles veulent s'éloigner de leur famille"*, raconte Ignacia. Paulina poursuit : *"Zipolite, c'est comme une grande famille de moutons noirs où l'on s'occupe les uns des autres. La diversité du village te permet de te sentir à ta place. Ici, tu peux être qui tu veux, t'habiller comme tu veux, ou ne pas t'habiller du tout !"*

Il y a aussi celles et ceux qui trouvent à Zipolite l'environnement idéal pour s'épanouir. Argentin de 31 ans, Marco est arrivé juste avant la pandémie et répondait à l'époque au prénom de Marjo. DJ, promoteur, fondateur de la fête queer itinérante du village *Domingo Disco,* Marco n'avait pas prémédité sa transition. C'est en utilisant le prénom de Marco comme nom de DJ qu'il a commencé à se poser sérieusement la question. Accompagné à distance par son thérapeute argentin, il décide de transitionner en 2021. *"Dans mon village en Argentine, ça aurait été une vraie torture. Les gens auraient dit : 'Mais qu'est-ce qui lui prend encore à cette folle !' Ici, les gens ont fait preuve de beaucoup de respect, je me suis senti à l'aise pendant tout le processus."* Et de poursuivre : *"Vivre dans un village avec une majorité LGBTQI+, c'est unique. Ça te donne cet espace pour jouer, expérimenter."* L'expérience vécue par Marco a été une source d'inspiration dans son entourage, puisque deux amis de son village l'ont rejoint à Zipolite et ont également entamé leur transition.

VICTIME DE SON SUCCÈS ?

Mais l'équilibre du village est précaire et la pandémie va le mettre à rude épreuve. En juin 2020, après trois mois de fermeture, Zipolite devient la première plage du Mexique à rouvrir au tourisme pour soutenir l'économie locale qui dépend à 100 % du secteur. Dès lors, une vague de touristes américain·es et européen·nes, fuyant les confinements à répétition, déferle sur le village. À partir du Nouvel An 2021, Zipolite devient la nouvelle destination LGBTQI+ à la mode. Les *creative people* queer internationaux débarquent. Sur la plage, on croise l'artiste plasticien Théo Mercier, le DA de Courrèges Nicolas Di Felice, les DJ anglais de Horse Meat Disco, le chanteur de Fischerspooner Casey Spooner ou •••



↓ Relian Voazel, drag queen originaire de Mexico, en mai 2023.



↑
Oz, peintre et masseur, habitant de Zipolite depuis onze ans.

→ le designer américain Telfar Clemens. Les images de ce nouvel éden queer, la vie au grand air, les fêtes sur la plage tournent sur les réseaux sociaux, alors même que la population mondiale reste en grande partie confinée. Lors de la saison suivante, en 2021-2022, Zipolite bat tous les records d'affluence. Le village déborde de touristes étranger·ères LGBTQI+ qui veulent goûter à la liberté sexuelle du lieu. Sur la Playa del Amor, l'activité sexuelle est soutenue, même de jour, et de moins en moins cachée entre les rochers. Thomas Flechel, un Français installé à Zipolite depuis 2019 et qui préside Zipolite Diverso, l'association LGBTQI+ du village, raconte : *"On est arrivés le soir à des orgies de 300 à 400 personnes. C'était un truc complètement hallucinant et je n'arrêtais pas de me répéter que c'était sûrement le seul endroit au monde avec un phénomène aussi massif."* Changement d'ambiance. Une situation qui commence à ne plus passer du tout auprès de certaines familles locales. D'autant plus que les actes sexuels en public sont illégaux au Mexique.

Au printemps 2022, un nouveau représentant municipal est élu par le village : le premier agent municipal ouvertement gay de Zipolite. Sa première mesure, votée lors d'un conseil municipal, prévoit un nouveau règlement pour la Playa del Amor. Dorénavant seront imposés un couvre-feu à partir de 21 heures et une amende de 5 000 pesos (250 euros – soit

“J’ai grandi ici dans une ambiance machiste et j’ai été de ceux qui ont contribué à ouvrir l’esprit du village.”

David Rodríguez Acosta, représentant municipal et auxiliaire de police

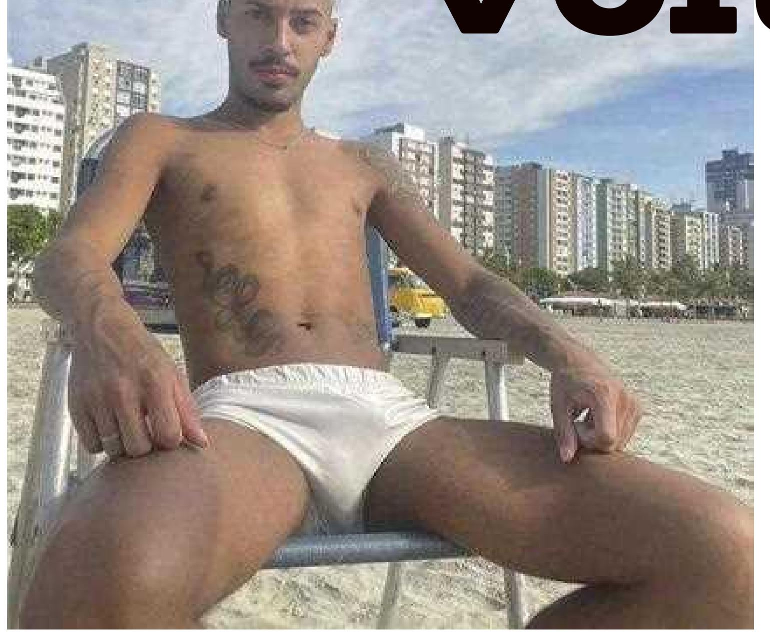


l’équivalent d’un mois de salaire minimum au Mexique) pour toute personne surprise en train d’avoir des relations sexuelles sur la plage. Annoncé sur le Facebook de la municipalité, le bulletin pointe *“ceux qui s’engagent dans des relations homosexuelles ou des orgies sur la plage publique et qui donnent une mauvaise image de Zipolite”*.
Connu par tous et toutes à Zipolite sous le pseudo de Keko, l’élu et policier David Rodríguez Acosta est un enfant du village. La trentaine, look de surfeur, il reçoit à l’agence de police municipale, située sur une colline qui surplombe la plage. *“Je suis le premier agent municipal ouvertement gay, comment peut-on croire que Zipolite soit un village homophobe?,* lance-t-il, sur la défensive. *J’ai grandi ici dans une ambiance machiste et j’ai été de ceux qui ont contribué à ouvrir l’esprit du village.”*

APAISER LES TENSIONS ET CRÉER DU LIEN

Depuis son élection en 2022, les accusations d’homophobie contre la Ville se sont multipliées. En cause, plusieurs interdictions de fêtes LGBTQI+ et l’application du règlement de la Playa del Amor, notamment au début, lorsque les premier·ères touristes arrêté·es pour relations sexuelles sur la plage ont vu leur photo postée sur le Facebook de l’agence municipale de police façon *mugshot*. *“Certaines personnes confondent liberté et libertinage, nous devions mettre un frein à ce qui se passait,* se défend David Rodríguez Acosta. *Avec les nouvelles règles, maintenant tu y penses à deux fois avant d’avoir des relations sexuelles en public, non?”*
Faits plus troublants, après l’annonce du nouveau règlement, au moins trois agressions homophobes, dont une grave, ont eu lieu dans le village sans que personne ne soit inquiété. Interrogé à ce sujet, David Rodríguez Acosta, qui est aussi l’auxiliaire de police de Zipolite, met cela sur le compte de la fatalité : *“Dans le village, il y a des gens qui ne sont malheureusement pas allés longtemps à l’école, c’est difficile de les faire changer.”*
Face à tout cela, Thomas Flechel, le président de Zipolite Diverso, préfère jouer la carte de l’apaisement. Les posts Facebook problématiques de l’agence municipale de police? Il a obtenu leur retrait dans la journée. *“On va dire qu’il y a eu une homophobie corrigée…”* Les agressions homophobes? *“Elles ont toujours existé à Zipolite, mais elles sont maintenant comptabilisées par l’association, donc plus visibles.”* Quant à la population locale, elle ne serait pas si opposée que cela au sexe à la Playa del Amor : *“C’est juste un tout petit groupe conservateur qui a réussi à convaincre le conseil municipal avec des vidéos,* explique Thomas. *Mais le* cruising *sur la plage, ça existe depuis plus de trente ans à Zipolite.”*
Le nouveau règlement n’a visiblement pas non plus vraiment changé ce qui se passe à la Playa del Amor : *“Très vite s’est mis en place un signalement par sifflet quand la police arrive. Et quand elle n’est pas là, c’est comme tous les jours”,* explique Thomas. Zipolite Diverso a multiplié les initiatives depuis l’année dernière pour apaiser les tensions et créer du lien au sein du village. Composée de professionnel·les du tourisme et commerçant·es LGBTQI+, l’association a aidé à la reconstruction du village après le passage de l’ouragan Agatha qui a fait des ravages en juin 2022. Récoltant plus de 38 000 € de la part de donateur·rices, elle a financé la construction de 70 maisons pour les familles les plus démunies. Dans les écoles, Zipolite Diverso organise des ateliers d’éducation sexuelle pour faire évoluer les mentalités.
Cette année a également été marquée par une grande première : l’organisation d’une marche des fiertés le 20 mai dernier, dans le cadre de la Semaine de la diversité. Pour obtenir l’adhésion des habitant·es locaux·ales, l’association a fusionné cet événement avec une *calenda,* un défilé traditionnel d’Oaxaca réservé aux grandes occasions. Sur la plage, familles locales et membres de la communauté LGBTQI+ ont paradé ensemble au son d’une fanfare en arborant les couleurs de l’arc-en-ciel. Léger bémol : David Rodríguez Acosta en était mystérieusement absent...

Beaux volumes,









poutre apparente

Longtemps entretenu dans l'intimité de l'érotisme gay, le fantasme du *bulge* est devenu, en une dizaine d'années, un phénomène de société pop et populaire, partagé par les filles comme les garçons, les hétéros comme les homos. Émancipation ou objectification ? Mateur·ses et matés témoignent.
Texte Patrick Thévenin

"J'*aime que ça reste viril, donc pas trop moulant non plus. Genre un jean avec un énorme paquet et on ne voit que ça : maman ! Appel au crime",* s'exclame Anna, hétérosexuelle, la quarantaine, grande adoratrice du *bulge. "Ce n'est pas la taille qui m'excite, mais la manière qu'a le pénis de se mouvoir sans que ce soit calculé, j'aime beaucoup les formes et les mouvements du corps des hommes",* détaille, quant à lui, Pierre, pédé de 23 ans. *"Ça m'excite de deviner la queue du mec en face, je trouve ça très sensuel. Puis ça en impose, ça implique une certaine assurance que je trouve très sexy !",* ajoute Ariel, non-binaire de 23 ans. *"J'adore exhiber mon* bulge, *pour la petite bouffée d'adrénaline que ça procure quand je remarque un regard appuyé",* nous confie Michel, gay de 50 ans. *"Mater un* bulge, *c'est comme une plongée dans tes premiers émois adolescents,* explique Rodrigue, 27 ans et homo. *Les souvenirs de vestiaires lors des cours de sport, les shorts de foot serrés qui laissent deviner l'anatomie masculine. Il y a quelque chose que j'aime bien qui est de l'ordre de la frustration." "Aimer et admirer les* bulges *ne signifie pas qu'on désire passer à l'acte sexuel, pour moi c'est davantage esthétique,* s'enthousiasme Franck, ex-bisexuel, la cinquantaine. *Le* bulge *d'un homme, que ce soit dans un tableau de la Renaissance, dans un film ou dans un ballet, est tout aussi fascinant. Ce qui compte à mes yeux, c'est le mélange d'impudeur et de pudeur. Le fait d'assumer son corps masculin par ce qui le distingue le plus, tout en étant caché par des habits. Tout le problème est de le rendre beau et attrayant."* Et Anne, hétéro de 25 ans, de conclure : *"J'aime le paradoxe entre le caché et le visible, on ne voit rien mais on devine tout ! Et, surtout, j'adore prendre en flagrant délit un mec victime d'une érection incontrôlable."*

De toute l'histoire du numéro Spécial sexe des *Inrocks,* jamais appel à témoins n'avait suscité un tel buzz, ni provoqué une telle avalanche de réponses, comme si tout le monde tenait à donner son avis sur le *bulge,* ou "paquet" en bon français. Même si le terme anglo-saxon, plus précis que son homologue hexagonal, désigne uniquement la déformation, volontaire ou accidentelle, dessinée par le sexe masculin à travers un vêtement ! Que les choses soient claires, le *bulge* ne date pas d'hier, et depuis les débuts de l'humanité, l'individu de sexe masculin, notamment lorsqu'il est bien pourvu, s'est employé à développer des trésors d'ingéniosité pour caser son service trois-pièces, tout en le rendant plus ou moins visible selon affinités.

PLAISIR DES YEUX

On pense ainsi à la Renaissance, à Henry VIII et au goût prononcé à cette époque pour les braguettes, de soie et de velours, rehaussées de bijoux et si proéminentes qu'elles tenaient presque de la coquille de sport, dont les ornementations étaient censées asseoir la virilité ainsi que le statut social de celui qui les portait. On pense aussi à tout un panthéon de la culture pop, observé et disséqué à travers la lorgnette de la poutre apparente. De la pochette de l'album *Sticky Fingers* des Rolling Stones, réalisée par Warhol en 1971, au pagne trop serré de Rahan, des combis krypto-anatomiques des super-héros à Kake, personnage récurrent viril et fragile de Tom of Finland, des sexes noirs démesurés de Robert Mapplethorpe à la brutalité frontale de Wolfgang Tillmans, du travail sur le genre et les FTM (pour *female-to-male,* personnes transmasculines) de Catherine Opie aux paquets surdimensionnés de Marilyn Minter, mis en regard de son œuvre autour de la sexualité féminine, la liste des artistes qui ont exploré les renflements du *bulge* est longue comme un bras.
Si le sujet passionne et infiltre jusqu'à la pop culture, l'amour du paquet puise plus finement dans la psyché intime.
Des premiers émois et affects érotiques des tenues moulantes des footballeurs sur le terrain aux coups d'œil furtifs dans •••

"C'est une manière de vivre ses fantasmes d'exhibition sans enfreindre aucune loi. Tu ne vas pas en taule parce que ton pantalon est trop serré!"

Nicolas, 40 ans

→ l'intimité des vestiaires masculins, du survêt gris molletonné des joggers aux pages "slips" des catalogues de vente par correspondance, le tout enrobé d'envie et de défiance, d'audace et de culpabilité, de plaisir et de peur. Bref, le cocktail parfait pour tout bon fantasme érotique! Rodrigue se souvient ainsi des vertiges qui le prenaient en se changeant au milieu de ses camarades après les cours de sport au lycée; Anne se remémore le trouble qui l'a saisie lorsque son regard a croisé l'entrejambe parfaitement dessiné de son voisin de RER; Thomas, 31 ans et gay, a vu et revu la scène du film *Romper Stomper* de Geoffrey Wright (1992), où Russell Crowe porte un slip vraiment très moulant; Franck fait remonter sa passion aux matchs de Roland-Garros, à l'époque bénie où les shorts des joueurs étaient bien plus courts. Quant à Anna, elle a été outée brutalement de sa *bulgemania* : *"C'était dans un ascenseur, avec mon mec à côté. Il m'a grillée en train de mater le pantalon du type en face, énormément membré. J'en avais la mâchoire qui tombait, mon copain m'a fait la gueule toute la soirée et soûlée trop longtemps avec cette anecdote."*

De l'autre côté du miroir de cet érotisme distancié, les motivations restent nombreuses. Éric, bisexuel, heureux détenteur d'un 21 cm sur 7, s'explique : *"J'ai toujours ressenti une fierté par rapport à la taille de mon sexe. J'ai découvert qu'il était bien plus gros que la moyenne dans les vestiaires au collège, mes camarades me faisaient des remarques admiratives ou amusées. C'est de là qu'est venue l'envie de montrer sans montrer, continuer à attirer les regards vers cette partie de mon corps en dehors des situations de nudité. Je devais avoir 14 ou 15 ans et j'avais remarqué que les joggings mettaient en valeur mon paquet. Je n'en portais au début que l'été, en vacances, c'est-à-dire loin de chez moi. En grandissant, mes premières relations sexuelles aidant à prendre confiance, j'ai commencé à porter ces survêts gris également dans mon quartier. La première fois, j'ai ressenti une excitation très forte, pas de nature sexuelle mais psychologique. La sensation agréable de savoir que mon sexe était imposant, le plaisir de voir les coups d'œil intéressés des filles et les regards envieux des garçons, et cette sensation m'est restée jusqu'à aujourd'hui."*

"Clairement, ce qui m'excite le plus, explique Michel, *c'est l'envie que je décèle dans les yeux des mecs que je croise et qui matent, et aussi la sensation de sentir mon sexe en liberté sous mon jogging ou mon short. La sensation du tissu sur ma bite, c'est comme une caresse."* Pour Nicolas, gay, 40 ans, mettre en valeur son paquet est venu à la vingtaine comme *"un besoin de réassurance face à la taille de* [son] *sexe". "Le visionnage de films pornos gays, avec leurs bites démesurées, m'avait filé des complexes. Ce qui m'excite, c'est que des gens se questionnent sur ce que ça cache, qu'ils fassent des hypothèses et aussi, que, inconsciemment, ils comparent. C'est une forme de revanche sur la nature, quand des gens voient les photos que je poste sur mon Twitter 'NSFW' et me disent : 'C'est gros!' C'est très satisfaisant. C'est aussi une manière de vivre ses fantasmes d'exhibition sans enfreindre aucune loi; tu ne vas pas en taule parce que ton pantalon est trop serré! C'est un jeu d'initiés."*

CES *BULGES* QUI BUZZENT

Si le *bulge* n'est pas une nouveauté en soi, c'est surtout son passage de fantasme plus ou moins tenu secret, circonscrit dans l'enclave gay dans laquelle il est resté de longues années, à phénomène pop global, quasi expurgé de toute connotation morale, qui interroge le plus. Comme le confirme Éric : *"Je n'ai jamais eu de remarque désagréable. Par contre, les compliments admiratifs sont fréquents : des plus banals – 'Sacré morceau!', 'Wow' – aux plus originaux, comme ce collègue qui me lance : 'Ta bite est plus grosse que mon bras, non?', aux filles qui se montrent très directes – 'Elle, on doit la sentir!'"* Porté par l'avènement d'internet et sa viralité, par celui de l'anonymat comme de la mise en scène de soi permis par les réseaux sociaux, de la *dick pic* comme symbole de l'époque (hello, Benjamin Griveaux!) et de la banalisation du porno, le *bulge* est aujourd'hui partout.

Au point de devenir un marronnier des médias, notamment féminins, qui raffolent des articles comme *"Les* bulges *de célébrités qu'on adore"* (l'acteur Jon Hamm, vedette de *Mad Men,* se positionnant comme le poids lourd du *game,* avec un Tumblr entièrement dédié à cette partie de sa personnalité), *"Les 13 super-héros avec le plus gros paquet", "Notre top 50 des* bulges *de footballeurs"*. Ou ceux faisant des typologies de paquet : le "Prince Harry", le "Zac Efron", le "Ryan Gosling" ou le "David Beckham" (pour qui on a inventé le slogan *"Bulge like Beckham"*). Sans compter les immersions IRL par un journaliste qui arbore un faux *bulge,* histoire d'analyser les changements dans ses interactions sociales avec la gent féminine, les conseils pour augmenter ou au contraire diminuer son paquet, le bureau des plaintes ouvert aux garçons embarrassés par la taille hors norme de leur pénis, ou encore les forums de discussion sans fin sur le *bulge* de David Bowie dans le navet *Labyrinthe,* sorti en 1986…

Ajoutez-y les publicités pour les sous-vêtements masculins rembourrés façon Wonderbra du slip, les milliers de comptes Tumblr ou Instagram dédiés au sujet, les tips donnés aux drag-kings ou aux hommes trans pour se construire un *bulge* digne de ce nom. Mais aussi le buzz accompagnant la couverture d'*Esquire,* sur laquelle posait, en 2016, très

Movi Inc.

en forme, le joueur de baseball Trevor Noah ; la polémique récente autour du renflement indécent de la statue érigée en hommage au footballeur Marcelo Gallardo ; Chris Hemsworth cassant internet avec un *reel* où il fait du sport ; ou cet article du *Figaro* qui, au printemps, prédisait le retour du slip de bain : *"Il faut mettre en valeur son corps. Le maillot de bain permet son érotisation en valorisant les attributs de la virilité, les pectoraux, le galbe de la jambe et, bien sûr, l'appareil génital."*

Et puis il y a enfin cette vidéo datée de 2016, devenue virale, où, dans l'émission *Jimmy Kimmel Live!*, Ryan Gosling s'excuse d'entrée de jeu, tout en croisant les jambes : *"Je dois admettre que je n'ai pas essayé ce costume avant de le porter et je réalise à quel point il est serré,* avant d'ajouter, sous les applaudissements et hurlements du public, *je ne sens plus mes mollets !"* Une pudeur que n'ont pas des performeurs comme Diego Barros (1,2 million de followers sur Instagram) ou Marshall Price (24 000), dotés chacun d'une bite énorme et qui ont fait de l'étalage de leur paquet une machine à cash sans pareille, redirigeant vers leur OnlyFans et encourageant chaque jour de nombreux garçons à rejoindre le club très select des influenceurs du *bulge*.

Bien sûr, cette mainstreamisation du paquet ne manque pas d'interroger, car elle se situe au point de convergence de différents sujets ultra-contemporains et contradictoires : la mise en scène de soi, le body positivisme, la censure génitale opérée par la plupart des réseaux sociaux, l'engouement pour le survêt/pyjama lancé par le Covid, le raz-de-marée MeToo, l'avènement de l'*athleisure* (style combinant streetwear et sportswear), la mode du *freeballing*, qui consiste à ne plus mettre de slip, l'homme envisagé comme objet sexuel et une certaine affirmation frontale de la virilité, qui flirte parfois avec la masculinité toxique.



← Jon Hamm.

FONDU DANS LA NORME ?

Libération et émancipation pour certain·es, fétichisation et objectification pour d'autres, la popularité acquise par le *bulge* est complexe et contradictoire. Entre renforcements des stéréotypes masculins d'un côté et liberté d'affirmer et de jouer avec de l'autre, la frontière est mince, comme l'analyse Éric : *"C'est une manière d'affirmer sa virilité, mais assez transgressive. On peut la comparer au choix d'un T-shirt ou d'un polo cintré pour mettre en valeur ses bras ou ses pectoraux : nombre d'hommes ont recours à cette forme d'exhibition, mais elle n'en est pas véritablement une dans l'imaginaire collectif. On considère même que cela fait partie de la fonction intrinsèque du vêtement que de permettre à un homme de valoriser ses atouts, tant qu'ils restent musculaires, c'est-à-dire socialement contrôlés. Le corps musclé renvoie à des codes, des pratiques normées (sport, salle de muscu, alimentation), et on le voit partout (films, publicités, réseaux sociaux). Avec le* bulge, *on est dans la même logique d'exhibition, mais la transgression en plus. C'est une partie du corps cachée, exclue du champ public, et dont la taille est radicalement invariable. Pas de modification, d'effort, de sport pour sculpter ça. C'est une virilité naturelle, injuste selon les mecs, totalement innée. L'enjeu du* bulge *est de rappeler cette nature brute de la masculinité par une irruption dans un cadre social contrôlé."*

Un enthousiasme nuancé par Franck, qui a comme habitude de poster un *bulge* par jour sur son Instagram, attirant autant admirateurs qu'admiratrices, homos qu'hétéros : *"Je constate que le* bulge *est assez universel et plaît à toutes et tous. Sans doute parce que l'homme y est un peu objet et qu'il alimente ici les fantasmes de chacun et chacune. Peut-être que c'est aussi un contrepoint à l'exploitation du corps de la femme. Ce qui est regrettable, finalement, c'est qu'il y ait un formatage des corps dans l'imagerie exposée sur le web. Même si le* bulge *est attirant, les photos de ce genre avec des hommes mûrs, non musclés ou non blancs ne sont pas si nombreuses."*

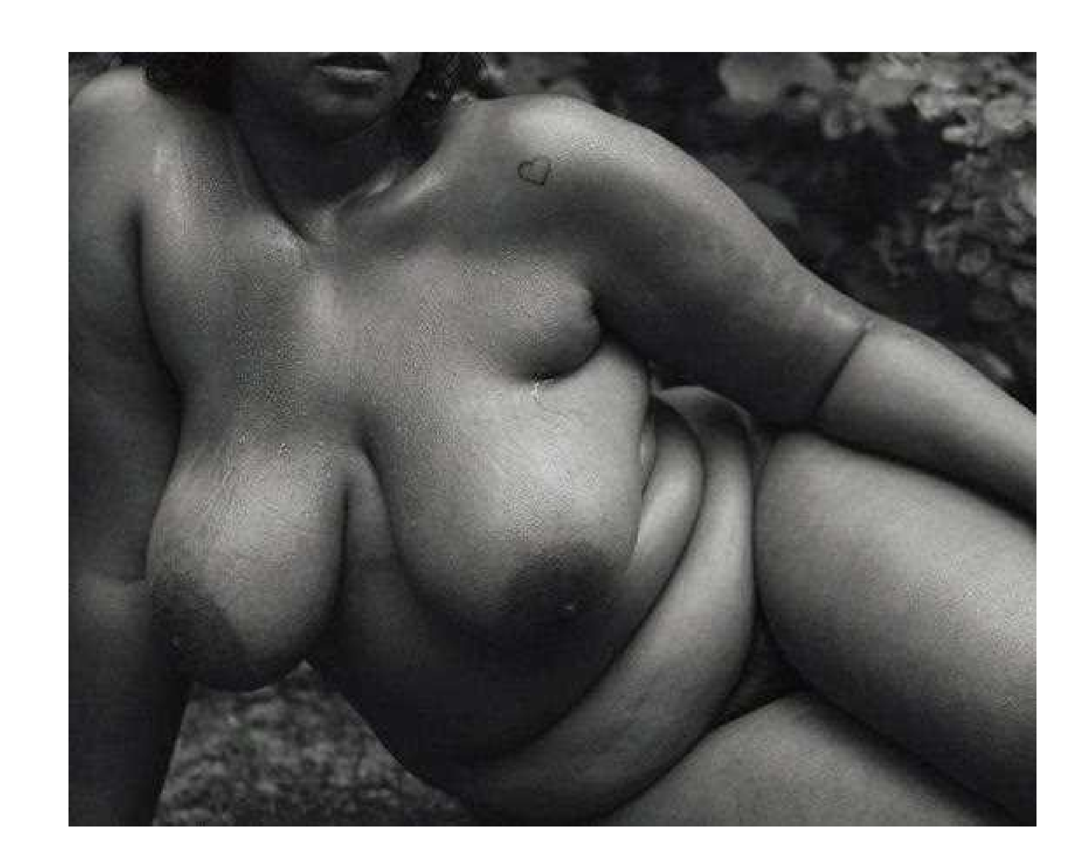
À l'heure où le *bulge* s'est professionnalisé sur les réseaux sociaux et est devenu, pour de nombreux influenceurs, homos comme hétéros, un *clickbait* comme un autre, peut-être est-il temps de se poser les vraies questions : la culture pop a-t-elle tué le *bulge* en le standardisant ? Le *bulge* est-il devenu trop normé ? Le marché du *bulge* ne risque-t-il pas la saturation ? Peut-on se regarder enfin dans les yeux plutôt que par pénis interposés ? Une chose semble sûre, la mode actuelle pour le survêt chez les hommes prouve qu'ils n'ont désormais plus honte d'afficher leur postérieur soigneusement moulé, s'inscrivant dans les traces du *bubble butt* féminin. Après la mort du *bulge*, la revanche du boule ? Affaire à suivre.

SARAH PIANTADOSI

Son travail est à la croisée de la mode et du portrait. Basée à Londres, Sarah Piantadosi met en lumières et en ombres délicates des êtres dans toute leur singularité. Des images rassemblées dans Bone, son livre autoédité.









Sarah Piantadosi





UN ÉROTISME PIQUANT

De dix à mille aiguilles transpercent leur peau, et ils et elles aiment ça. Les adeptes du *needle play*, pratique BDSM ultra-confidentielle, révèlent le but de leurs explorations, du plaisir sensoriel à l'élévation céleste.
Texte Miren Garaicoechea

Balançoire en cuir, croix de saint André, prisme de suspension, table de fessée… Ce samedi soir de mai, les démonstrations battent leur plein à la soirée techno *Kink Me,* à Saint-Denis, au nord de Paris. À deux pas du dancefloor, une salle carrelée s'est transformée en Disneyland pour adultes adeptes de BDSM, pratique regroupant le bondage/discipline, la domination/soumission et le sadomasochisme. Un fouet a beau claquer à quelques mètres, rien ne perturbe la concentration de Dumby, nom de scène d'un homme de 66 ans allongé quasi nu sur une table de massage. Une femme, elle aussi imperturbable, cheveux rouges relevés et équipée d'une lampe frontale, a les yeux rivés sur le dos du sexagénaire. Diane Killer, performeuse et dominatrice professionnelle de 32 ans, lui plante une à une des aiguilles dans le dos.

Au bout de trois heures, elle s'arrête à contrecœur à 850. *"On devait aller jusqu'à 1000, mais la luminosité est trop basse",* regrette-t-elle. Dumby et Diane sont adeptes de *needle play,* "jeu d'aiguille" en anglais. Cette pratique marginale au sein du monde BDSM consiste à introduire pour une durée limitée des aiguilles dans le corps du ou de la partenaire. Le *needle play,* aussi appelé *body piercing,* fait partie de la catégorie des jeux de douleur, comme la percussion (martinet, fouet, fessée…) ou la torture érotique (pince, cire, ventouse…). Pratique hard, il s'agit aussi d'un jeu sur les limites comme la scarification, l'asphyxie érotique ou les pratiques liées à l'électricité ou au feu.

"On en fait souvent un big deal, mais j'ai envie de rendre cette pratique accessible", confie, enjouée, Solenne. Avec son partenaire, cette hétéroflexible de 32 ans organise fin juin une initiation *needle play* de trois heures. Une dizaine de personnes sont attendues au 30ème Ciel, un lieu de résidence temporaire du XIII[e] arrondissement de Paris où nudité et sexualité sont acceptées partout, tout le temps. Au programme de cette soirée à 30 € par tête : démos, tests sur des pêches et exploration. Mais, avant tout, *"formation aux règles d'hygiène et de sécurité : il y a du sang, donc des risques",* souligne Solenne.

Le risque principal lié au *body piercing* reste en effet l'infection, selon un mémoire de l'École des hautes études en santé publique signé Quentin Boucherie. Plus rare, une hémorragie peut advenir si la personne souffre d'un trouble de la coagulation ou suit un traitement anticoagulant. Enfin, les risques fonctionnels ne concernent que les zones de la bouche et la langue. Pour le piercing génital, l'ensemble des risques est accru. Les règles sont donc claires : la peau doit être désinfectée avant et après, les mains, lavées au gel hydroalcoolique ; chaque aiguille commandée en emballage hermétique et stérile sur un site médical spécialisé doit être utilisée une seule fois, puis jetée dans une poubelle jaune dédiée aux déchets d'activités de soins à risques infectieux. Il y a des choses à éviter : *"les yeux, puis en profondeur, les zones proches des organes, enfin celles qui marquent comme les lèvres…"* Le reste dépend de la créativité et des envies des participant·es.


happy_d_eye

UNE SENSATION DIFFUSÉE SUR L'ENSEMBLE DU CORPS

Entrer une ou deux fois avec la même aiguille pour faire des vagues, dessiner des motifs : certain·es s'amusent même à lier les aiguilles avec du tissu pour former un corset, ou bien placent des plumes au bout des aiguilles, comme les ailes d'un ange. Vient ensuite le moment favori de Solenne : l'exploration. *"J'aime jouer et voir les différentes sensations suivant les zones,* confirme-t-elle. *À chaque endroit où tu plantes une aiguille, la sensibilité s'active et se diffuse dans un rayon de plus en plus grand. Moi, j'en utilise dix, maximum vingt. Avec ça, tu actives l'ensemble de ton corps. La sensation de toucher est décuplée partout."*

Si certaines zones comme les cuisses ne font pas mal, selon elle, d'autres peuvent être impressionnantes psychologiquement comme le cou, *"une zone très liée à une forme de soumission – il est déconseillé de bouger et même de parler car tu te retrouves à la merci de l'autre"*. D'autres, comme *"la peau des tétons, très innervée"*, sont carrément douloureuses. Ensuite, reste à enlever les aiguilles, étape tout aussi intéressante, soutient-elle. *"Tu penses être délivrée, mais ton partenaire peut mener un petit jeu sadique, et prendre le temps de retirer l'aiguille. La triturer, la tourner, temporiser, l'enfoncer… Et jouer avec ta douleur."*

Co-organisatrice des soirées sexpositives les *Chatonnades,* Solenne n'en est pas à sa première exploration sexuelle. Comme toutes les personnes interrogées, elle n'est pas entrée dans le BDSM par le *needle play*. *"C'est une marge dans la marge, rien à voir avec des pratiques plus courantes comme le shibari* [bondage japonais], *l'impact* [ou jeu de percussion], *ou les jeux de rôle… Dans le milieu, beaucoup de gens disent 'les aiguilles, moi ? Jamais !' J'imagine qu'ils sont traumatisés par les piqûres chez le médecin, et le sang quand on retire l'aiguille…",* observe-t-elle. Le *needle play* n'est en effet pas un sujet tendance des sites BDSM. Sur le réseau social de référence FetLife.com, le groupe dédié et ses 11 000 membres dans le monde sont bien moins populaires que le groupe "hommes soumis" (150 000 membres) ou "spank you very much" pour les fessées (88 000 membres).

"La pratique du sang a beau être un 'signifiant majeur du sexe SM', elle a été bizarrement assez taboue, et pas forcément valorisée, selon le sociologue Sam Bourcier dans son ouvrage *Queer Zones*. *"La peur du VIH dans les années 1980-1990 a mis de côté cette pratique",* retrace Adrien Czuser, ethnologue à l'université Côte d'Azur, à Nice. Pour sa thèse, le chercheur •••



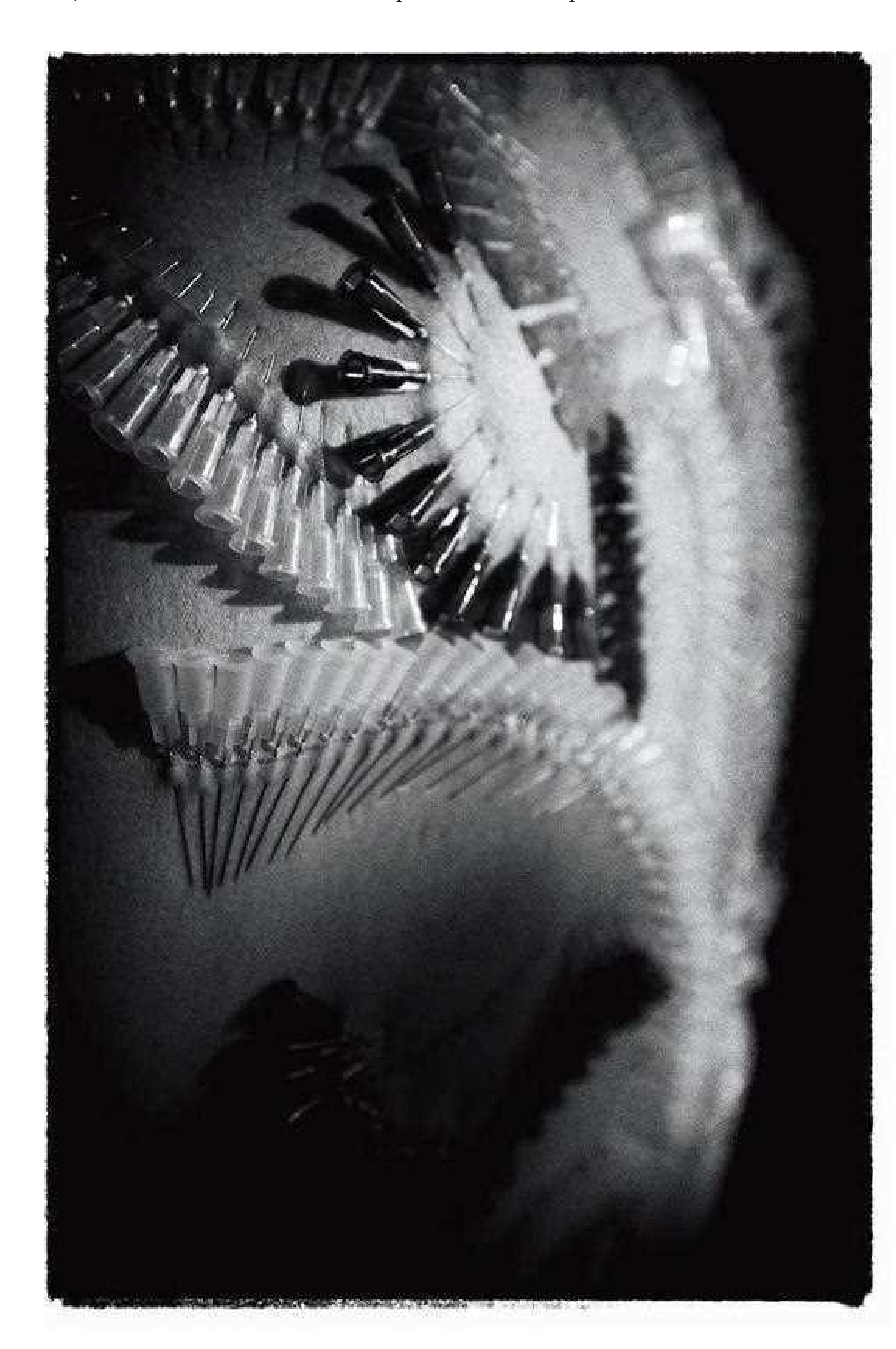
→ a suivi pendant quatre ans un collectif BDSM d'une quarantaine de personnes en Alsace et en Lorraine, où cette pratique est très développée. Parmi elles et eux, cinq ou six pratiquaient le *needle play*. *"Aujourd'hui, le SM est surtout marqué par la popularité du shibari"*, constate-t-il. Tout semble opposer ces pratiques. D'un côté, le shibari, *"un SM politiquement correct, sans sang, esthétique, avec une corde"*. De l'autre, le *needle play*, *"avec des aiguilles, du sang, une pénétration claire de la peau avec un matériau dur, du métal"*, souligne-t-il.

UNE PRATIQUE DE L'INSTANT PRÉSENT

Longtemps dissociée dans sa sexualité, Solenne loue une pratique ancrée dans l'instant présent : *"Via l'intensité, tu ressens très fort ton corps, tu ne peux plus te dissocier. Quand je fais des aiguilles, je suis là, nulle part ailleurs. Il y a comme un goût d'éternité."* Ce moment tranche avec son quotidien très chargé. *"Je travaille beaucoup, je m'expose beaucoup, je suis dans le contrôle, avec une énergie très masculine. Là, avec mon partenaire, changer les rôles est extrêmement excitant. Ne plus avoir le loisir de bouger, de m'agiter, de parler. On ne me demande plus rien, uniquement de recevoir. Pour une fois, j'ai juste le droit… d'être"*, témoigne-t-elle.
Le lien de confiance avec l'autre est la clé de voûte sur laquelle tout repose. Il faut d'ailleurs établir des codes du consentement et s'accorder sur un signal, comme la double tape. *"Contrairement à d'autres pratiques BDSM où tu peux réagir, tu reçois une aiguille dans l'immobilité et le calme, c'est puissant. Ton partenaire t'accompagne avec le regard, le toucher. Il te prend la main, te caresse, te masse en douceur"*, précise Solenne. Jamais de rapport sexuel pendant en revanche. *"J'aime bien ne pas tout mélanger, ce n'est pas trop le moment pour."*
François*, entrepreneur dans le bâtiment de 58 ans dans le sud-est de la France, a une démarche très différente. Là où Solenne explore tout son corps, sauf son sexe, lui se concentre exclusivement sur son pénis. *"On a commencé par 50 aiguilles avec Diane Killer. J'avais une cagoule, je n'ai rien vu avant la fin. Il y a quelques jours, on a remis ça, on est montés à 100. J'ai tout vu, il y en avait partout, sur le gland, sur la verge… Moins sur les testicules."* C'était en pleine journée, François sort d'un chantier. Une bonne heure de voiture, et le voilà dans le donjon de Diane, en Haute-Savoie. Une terre promise, aux dires de cet homme qui se lasse rapidement des choses, y compris des quelques escorts qu'il a fréquentées ces dernières années. Les aiguilles, c'est simple : *"Ça me fait bander, notamment quand elle rentre, ça me procure du plaisir."*
Ou du moins bander mou, à moitié, pour être exact. Le doute l'a bien effleuré d'arrêter à quelques aiguilles de la fin mais, galvanisé par sa domina, il a tenu à aller jusqu'au bout, jusqu'au chiffre rond.

CONNAISSEZ-VOUS LA ROULETTE DE WARTENBERG ?

"J'ai besoin de défis dans ma vie, je suis un compétiteur. Plus jeune, je faisais beaucoup de sport. Chaque année, je prends des chantiers énormes. Ce que je recherche, c'est la découverte et le défi face à la douleur", détaille-t-il. Une demi-heure de pique plus tard, la mare de sang transperce une serviette-éponge pliée en deux ou trois. Cette vision ne le dérange pas. La douleur en revanche est vive. *"Chaque aiguille dans le gland me donne envie de hurler. Je me mords les lèvres quelquefois…"* Vidéo souvenir en poche, François resserre les dents pour enlever les aiguilles cinq par cinq, une opération *"quasiment aussi douloureuse que de les mettre"*. *"On a l'impression que l'aiguille a fait corps avec le pénis"*, détaille-t-il.
Après une tape surprise sur son pénis ensanglanté et le passage d'une roulette de Wartenberg (instrument médical de neurologie ressemblant à une roulette à pizza avec des pics), s'ensuivent deux désinfections, une douche, une troisième désinfection, puis des conseils pour poser une crème cicatrisante à la maison. Sa passion a un coût : plusieurs



“J’aime jouer et voir les différentes sensations suivant les zones. À chaque endroit où tu plantes une aiguille, la sensibilité s’active et se diffuse.”

Solenne, 32 ans

centaines d’euros la séance. Les jours qui suivent, il faut aussi redoubler d’attention pour que la compagne de ce père de famille ne voie pas son sexe, hématome bleu voire noir ambulant pendant une bonne semaine. *“On s’évite depuis un moment”,* évacue-t-il.
Solenne et François recherchent des choses opposées dans les aiguilles : ce constat n’étonne pas Adrien Czuser. *“Ces deux approches illustrent bien les conflits dans les milieux BDSM contemporains. La vieille école va avoir une approche plus sexualisée, faire une fixette sur les organes génitaux, sans être forcément centrée sur l’orgasme, avec une approche plus rigide quant aux rôles top* [dominant] *ou bottom* [dominé]. *La nouvelle génération, avec des personnes plus queer, ni hétéronormative ni homonormative, a une vision moins génitalocentrée du BDSM. Le rôle de* switch *– le fait de passer de* top *à* bottom *– y est plus la norme que l’exception. Ce SM dégénitalisé, plus politique, permet de ne pas utiliser les appareils génitaux et de mener à une autre sensualité.”* Solenne prône d’ailleurs le *switch. “Même si je préfère recevoir les aiguilles, il est important de faire les deux*, soutient la jeune femme. *Dans le BDSM en général, si tu veux savoir recevoir, il faut savoir donner, sinon tu ne peux pas juger.”*
Quand Solenne s’en tient à 10 aiguilles et François peine à atteindre 100, Dumby explose les records : 1 551 aiguilles posées par Diane Killer à la convention Dole Tatoo Chaux, en Bourgogne-Franche-Comté, en juin. Ensemble, il et elle explorent une pratique particulière : le *needle play* monumental. Ces pièces artistiques nécessitent un travail d’équipe de plusieurs heures, avec deux assistants pour décortiquer les aiguilles et assurer l’hygiène. Les quatre à cinq tailles d’aiguille, aux capuchons de couleurs différentes, forment des motifs denses, des courbes, des arabesques, sur le dos ou même sur un flanc ininterrompu du corps, de la cheville jusqu’à l’avant-bras. Le duo espère atteindre 4 500 aiguilles sur le corps *“à 360°”* en septembre, pour inscrire la prouesse au livre des *Guinness World Records*. La performance va toujours jusqu’au retrait des aiguilles.

“90% DE MÉNAGE, 10% DE PLAISIR”

“Il faut que le public voie ça et comprenne que ce n’est pas léger. L’aiguille, c’est 90 % de ménage, 10 % de plaisir”, résume Diane Killer. La technique doit être précise et rapide : *“Quand le corps se refroidit, il se rigidifie. On ne prend donc que 5 minutes de pause toutes les 90 minutes, pas plus.”* L’aiguille ne perce que l’épiderme, la première des trois couches de la peau. *“Je reste en surface, je dépose l’aiguille avec des gants, la fais glisser 1 mm en profondeur et 2 en longueur. Cette technique de main légère et régulière, comme de la dentelle, marque très peu et provoque très peu de sang”,* détaille fièrement Diane, qui tourne à 6 aiguilles la minute. *“Je déshabille l’aiguille de sa violence pour faire du beau, un bijou éphémère. Comme un pinceau, l’aiguille va former d’immenses dessins avec une géométrie sacrée, comme le Cube de Métatron”,* expose celle qui comptabilise plus de 60 000 aiguilles piquées en un an et demi. Diane consacre désormais la moitié de son temps à cette pratique. *“À Londres, on me rémunère cinq fois plus qu’ici pour une performance. Le* needle play *est plus répandu là-bas, comme en Allemagne”,* note-t-elle.
Quand elle parle de la performance de Dumby, Diane n’évoque plus son “soumis” ou son “client”, mais un “partenaire”, un “champion” : *“Il entre en ultra-concentration, et décolle dans un autre état, le* subspace*”,* état de transe lors d’une soumission. De sa voix fluette, Dumby acquiesce : *“Les aiguilles me sortent de mon univers actuel. La douleur demande une sorte de maîtrise de soi. Sur une session de quatre ou cinq heures, je me concentre, je m’évade, les deux à la fois.”* Dumby a ses trucs à lui : si vous le voyez ouvrir les yeux, il lâche prise. S’ils sont fermés, il cherche à se reconcentrer. *“Je pense à un sujet soft pour que mes pensées soient lisses comme la pratique et ne me contractent pas.”* Le retraité hétéro, ex-employé en contrôle de gestion d’un grand groupe français, est dans le *“maso pur, dans la douleur”. “Je suis cérébral, j’ai une pratique assez asexualisée du SM,* résume-t-il. *Peut-être que dans ma vie passée, je n’ai pas assez accepté les choses avec courage. Je me suis limité pour mes enfants, j’ai voulu les protéger et ne pas prendre de risques. Maintenant, je veux exploiter ce que j’ai au fond de moi. Là, c’est comme une troisième vie où j’ai la volonté de faire ce que je n’ai pas pu faire avant. Diane va chercher cette petite lueur de puissance en moi.”*
Les deux complices s’accordent à parler d’une œuvre d’art, où Dumby serait la toile. *“Le* needle play *met en valeur des corps qui ne le sont pas forcément dans une sexualité hétéronormative”,* abonde l’ethnologue Adrien Czuser. *“Un homme bisexuel que j’ai suivi, victime de grossophobie, vivait par exemple cette pratique comme un ‘empouvoirement’. Devenu canevas, il s’est trouvé désirable.”* Le résultat s’apprécie de manière fugace, une minute pas plus, et il faut déjà retirer les aiguilles avant que le corps ne refroidisse. Après désinfection, débute une seconde œuvre, celle de la marque éphémère massive. Les plaies cicatrisent, mais pour Solenne, François et Dumby, l’envie reste. Intacte.

* Son prénom a été modifié.

happy_d_eye

Une backroom

Cha Gonzalez



à soi

Populaires dans la communauté gay depuis les années 1970, les backrooms dédiées aux lesbiennes sont depuis toujours quasi inexistantes. De rares initiatives, à Paris, Grenoble ou Nîmes, tentent aujourd'hui de trouver leurs propres codes et de faire des adeptes. Tour d'horizon.

Texte Miren Garaicoechea


la Machine du Moulin Rouge, à Paris, alors que les corps dansent à demi nus sur de l'electro, un couple monte sur scène et se glisse discrètement derrière le grand rideau du fond. Tout à coup, le tissu tombe en vue d'une projection sur écran, révélant à la salle deux culs nus en train de s'échauffer. *"C'était bien cocasse",* se souvient Rag, DJ et membre du collectif lesbien Barbi(e)turix qui organise les soirées *Wet for Me. "Dans nos soirées, on encourage la liberté des corps. À chaque fois, on retrouve des filles en train de baiser dans des coins… Elles s'autocréent leur backroom."*

Les backrooms, ces arrière-salles de boîte, bar ou sauna où il est possible d'avoir des relations sexuelles à deux ou plusieurs, sont nombreuses dans la communauté gay. Une bonne centaine d'établissements en proposent d'après le Syndicat national des entreprises gaies (Sneg & Co). Mais côté lesbien, bi et trans, c'est le désert, ou presque. Depuis 2022, à Paris, Grenoble et Nîmes, deux collectifs et une association ont créé des backrooms en mixité choisie, sans hommes cisgenres, qu'ils soient hétéros ou homos. Mais au sein d'une communauté souvent intimidée, qui ne connaît rien aux backrooms, tout reste à construire.

"L'ESPACE SE NÉGOCIE"

Oriane, 28 ans, a décidé de lancer son propre modèle avec Ceyla, une copine de fac. L'une est à Grenoble, l'autre, à Paris. Fêtardes, les deux amies butinent mais ne s'y retrouvent pas. Les soirées techno hétéros ou gays, où les backrooms sont testostéronées, ne les convainquent guère. Les soirées lesbiennes sans backroom et les soirées sexe BDSM où le son n'est que secondaire, non plus. Ensemble, elles créent en avril 2022 le collectif de soirées techno lesbiennes et queer Dyketopia (*"dyke"* signifiant "gouine" en anglais), qui rassemble à Paris et à Grenoble un public majoritairement lesbien, mais aussi bisexuel, pansexuel, transgenre…

D'abord un groupe WhatsApp où elles n'étaient qu'une poignée, Dyketopia est vite passé à des événements mensuels regroupant jusqu'à 600 personnes. Cette année, la moitié proposait des "dykerooms", ces backrooms en mixité choisie. Aux murs froids des backrooms, elles préfèrent le *cosy* aménagé : néons violets, tissus aux murs et matelas à même le sol avec draps et coussins. Deux règles pour entrer : pas d'hommes cis, évidemment, et pas de chaussures. Des bénévoles arborant un brassard *"care"* passent pour vérifier que tout se passe bien mais ne filtrent pas l'entrée pour éviter le mégenrage. *"On explique à chaque personne en amont, à la billetterie, qui peut entrer dans la dykeroom",* précise Oriane.

Léa*, photographe de 22 ans du nord de Paris, en avait sa claque : *"À chaque fois que je voulais coucher en backroom, le projet était avorté. Il y a un jeu de regards permanent venant d'hommes cis. Qu'ils soient gays ou non, c'est oppressant. Ils monopolisent l'espace, ça reste très* boysland*",* explique-t-elle. En 2021, elle découvre la mixité queer lors d'une soirée cul *Tapage* aux Caves Saint-Sabin, à Paris : *"Une fille que j'ai chopée sur le dancefloor m'a glissé : 'Je connais un endroit.' Passé la porte, deuxième surprise, une copine à elle nous attendait",* rit-elle.

Rien ne déconcentre alors le trio des caresses, mordillements, doigts et baisers qu'elles échangent, pas même *"l'odeur forte d'humidité"* de la cave ou *"les discussions de défoncés autour, qui prenaient du GHB".* Depuis, Léa et sa copine profitent des dykerooms pour investir leur *"bulle". "La première fois, ma copine pensait que ça serait rapide et bestial, mais on a fait comme à la maison. Les respirations et les cris de jouissance des gens qui nous entourent en plus. Je peux enfin expérimenter",* se réjouit-elle.

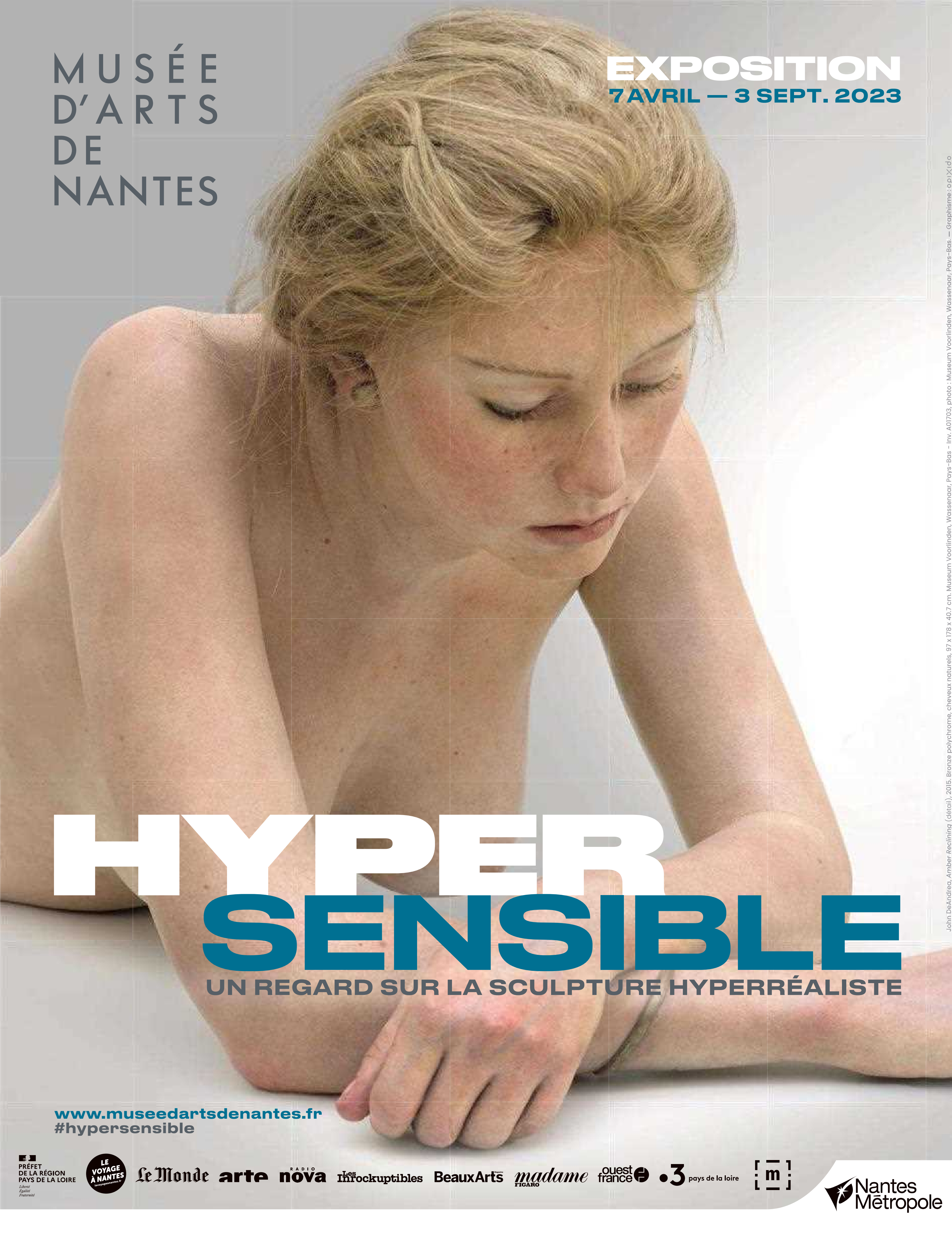
"Il faut parfois jouer des coudes pour créer cet espace", explique Luc*, homme trans de 29 ans. Depuis l'automne 2022, l'association nîmoise L'Arène des Fiertés, dont il fait partie, organise au Dancin', un bar associatif LGBTQI+, la *L-party*. La backroom, d'ordinaire réservée aux hommes, leur était inaccessible. *"Au début, malgré le soutien des gérants, on avait l'impression de s'intégrer dans un territoire qui était acquis aux gays, qu'ils avaient un peu de mal à céder, même momentanément. Les regards étaient curieux et déplacés. Maintenant, une personne fait le piquet devant la porte de la backroom",* détaille Luc. Dans cette petite pièce de huit mètres carrés avec une lumière rouge et un simple banc, Luc peut enfin coucher avec sa compagne, quand il·elles ont plusieurs fois été "jeté·es" de backrooms en mixité.

À deux pas des ébats, des préservatifs internes et externes et des digues dentaires sont proposés par Aides, l'association de lutte notamment contre le sida. Aussi, de nombreuses participantes à la *L-party* ont souhaité se tester sur place en effectuant un Trod *[Test rapide d'orientation diagnostique]*, réalisé en quarante minutes par l'équipe d'Aides pour repérer VIH ou hépatites. *"Contrairement aux HSH* [hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes], *plus informés et moins réceptifs à notre offre, le public FSF* [femmes ayant des relations sexuelles avec des femmes] *paraît moins informé mais plus réceptif",* note Élodie Attia, animatrice réduction des risques chez Aides. À côté de pailles pour sniffer et de kits d'injection, une machine infrarouge permet aussi d'analyser tout produit psychoactif parmi les drogues les plus communes dans un cadre festif.

"L'espace se négocie, confirme la sociologue Sarah Jean-Jacques, autrice d'une thèse sur l'expérience des lesbiennes dans les espaces publics à Paris et cofondatrice de l'Observatoire de la lesbophobie. *Contrairement aux gays qui s'inscrivent de manière durable dans l'espace urbain, les lesbiennes s'ajustent aux contraintes spatiales et négocient constamment leurs accès à la ville. Le temps d'une soirée, elles s'approprient et "lesbianisent" des espaces d'habitude hétérosexuels."* L'héritage est lourd et silencieux : elles ont historiquement été invisibilisées. *"Il y a un impensé social. Encore aujourd'hui, une sexualité indépendante des hommes est difficile à envisager. Le lesbianisme a d'ailleurs été très peu réprimé, les lesbiennes n'ont pas été concernées par la pénalisation de l'homosexualité dans le Code pénal jusqu'en 1982",* rappelle la sociologue.

BIEN LOIN DES ANNÉES FOLLES

Pourquoi les backrooms sont-elles si nombreuses chez les gays et si rares chez les lesbiennes ? Depuis les années 1970 et 1980, elles font partie intégrante du *gay cruising,* comme certains parcs, jardins, aires d'autoroute, quais de Seine, pissotières ou backrooms privées. Les lesbiennes, de leur côté, n'ont pas eu de lieux de drague et quasiment pas de lieux dédiés pour sortir. *"On rasait les murs, j'ai été frappée plein de fois dans la rue",* se remémore la photographe Nicole Miquel, 68 ans. Cette *"lesbienne dure",* comme elle aime se définir, a tenu trois bars lesbiens iconiques à Paris, entre 1991 et 2004 – en 2022, les éditions Corridor Éléphant publiaient d'ailleurs dans •••


MUSÉE
D'ARTS
DE
NANTES
EXPOSITION
7 AVRIL — 3 SEPT. 2023
HYPER
SENSIBLE
UN REGARD SUR LA SCULPTURE HYPERRÉALISTE
www.museedartsdenantes.fr
#hypersensible
John DeAndrea, Amber Reclining (détail), 2015. Bronze polychrome, cheveux naturels, 97 x 178 x 40,7 cm. Museum Voorlinden, Wassenaar, Pays-Bas – Inv. A01703, photo : Museum Voorlinden, Wassenaar, Pays-Bas. — Graphisme : opixido
PRÉFET DE LA RÉGION PAYS DE LA LOIRE
LE VOYAGE À NANTES
Le Monde
arte
RADIO nova
Les Inrockuptibles
BeauxArts
madame FIGARO
ouest france
3 pays de la loire
Nantes Métropole

"Plus cosy, avec plus de lumière… On invente des décors qui font davantage appel à l'érotisme lesbien."

Lou Liesse, du collectif Monts et Merveilles

→ *Affichées* ses portraits des femmes qu'elle y a connues. À Perpignan, ce *no lesbian's land* où elle a grandi, les soirées entre femmes se résumaient à la confidentialité d'un appartement, à six ou sept maximum. Nicole débarque à Paris en 1986, *"comme beaucoup de filles aujourd'hui, pour échapper à ce qui se passe en province"*. Avec son allure punk, ses cheveux rasés, son blouson en cuir et ses bas résille, elle détonne et ne se voit pas fréquenter les deux rarissimes lieux lesbiens de l'époque : le Katmandou, boîte de nuit mythique des années 1970, *"fréquenté par les bourgeoises"* et La Champmeslé, ouvert depuis 1979 et qui a résisté depuis à la fermeture.
On est loin, très loin du faste des Années folles et de la figure de la garçonne, quand cabarets, cafés et bars fréquentés par des lesbiennes à Paris ou Berlin étaient légion. Le Berlin des années 1920 n'en dénombrait d'ailleurs pas moins d'une cinquantaine, rapporte le documentaire *Lesbiennes, quelle histoire ?* de Marie Labory. Aujourd'hui, il n'y a qu'une demi-douzaine de bars lesbiens, tous à Paris, contre plus de trois cents établissements gays en France, rappelle le Sneg & Co.
Dans les années 1990, avec sa partenaire, Nicole Miquel ouvre El Scandalo à Bastille, où la DJ Sextoy a fait ses débuts et qui a vu Virginie Despentes mener des lectures trash sur ses sets. En 1996, ce sera Les Scandaleuses, dans le Marais, dont la cave, une ex-backroom de club gay, est alors réhabilitée en salle d'expo. *"Pourquoi on irait en backroom ? Comme si on ne pouvait pas avoir de sexualité sans ?,* s'agace Nikki (son nom de nuit). *Les rares initiatives de backrooms que j'ai vues chez les filles n'ont pas du tout marché. Baiser dans le noir, l'inconnu… Nous, ça nous fout la trouille, les gays, ça les excite. Notre sexualité n'est pas aussi immédiate. On n'a pas peur de baiser, mais on a besoin de temps, ce n'est pas 'je te vois-je bande',* soutient celle qui voulait surtout à l'époque *"une visibilité, une sécurité"*. La sociologue Sarah Jean-Jacques complète : *"Les nombreuses précautions qu'elles doivent prendre quand elles se déplacent seules et le harcèlement public qu'elles expérimentent en ville structurent leurs pratiques et leurs usages des espaces publics de manière bien différente."*
Sacha*, psychologue lesbienne de 24 ans, observe : *"Les lesbiennes n'ont pas les codes de la backroom, ce n'est pas dans notre culture."* Selon elle, en soirée, deux espaces s'opposent : *"Sur la piste de danse, les meufs savent comment draguer. Jeudi, par exemple, une meuf m'a fait un sourire, un regard, un compliment. On s'est rapprochées et chopées. Mais dès que tu passes les portes de la dykeroom, les filles sont gênées, comme si elles ne savaient plus comment proposer ou demander, contrairement aux gays."* Les ébats qu'elle a vus étaient timides, quasi inaudibles, souvent à deux : *"Elles se doigtent, discrètement, mais il y a très peu de cunnis, parce que ça implique d'enlever son bas et d'exposer son sexe",* note celle qui n'a pourtant *"jamais autant joui qu'en backroom"*.

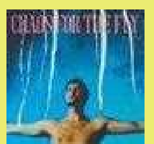
DES MODÈLES À INVENTER

Certain·es plaident pour créer leurs propres espaces. *"Des caractéristiques des backrooms gays comme l'aménagement de l'espace en labyrinthe, le noir peuvent être un facteur d'excitation pour les gays mais synonymes de peur de la rue et de peur d'être violée pour des personnes AFAB [assignées femmes à la naissance],* note Lou Liesse, qui a cofondé le collectif Monts et Merveilles en 2021, *pour remettre de la sexualité dans les soirées gouines et trans"*. Pour Dyketopia, Monts et Merveilles a aménagé un soir une dykeroom en conséquence. *"Plus cosy, avec plus de lumière… On invente des décors qui font davantage appel à l'érotisme lesbien qu'à l'érotisme gay",* analyse Lou Liesse.
Mais une fois l'espace créé, encore faut-il que les lesbiennes l'investissent. *"Si on dit seulement 'allez-y, faites du sexe', ça ne marche pas. Il faut prendre par la main, amener vers la sexualité",* poursuit la lesbienne non binaire de 37 ans. Aux soirées de Dyketopia comme à d'autres, cela passe par des ateliers : un cercle de parole autour du consentement, des exercices pratiques pour s'exprimer de manière non verbale, des jeux de rôle… Quitte à se réapproprier les codes gays. *"Un jour, après la lecture d'un témoignage d'un homme trans sur sa première expérience en backroom, on a proposé un atelier drag king pour se travestir en personnages gays en backroom : voyeur, novice, hyper-habitué… On a fait un* packing *autour du sexe, un bandage autour des seins, et tenu le personnage pendant une ou deux heures, sans parler. Avec ce jeu de rôle, les femmes et personnes trans ont pu rentrer dans la peau d'un homme gay. On essaie aussi de réhabiliter le côté voyeur. Comme lesbienne, on est sans cesse l'objet du voyeurisme des hommes cis. On installe toujours des chaises pour inviter à prendre cette position."*
Dany*, 30 ans, considère qu'il est temps de briser la glace et de préparer une introduction. À une soirée de Dyketopia, elle a mené un atelier "action ou vérité", puis un atelier "tableau vivant", où plusieurs personnes devaient créer une pose érotique ensemble. *"Il faudrait s'inspirer des soirées sexe en non-mixité* PlayNight [organisées entre 2009 et 2019] *et des actuelles soirées de Monts et Merveilles. Les ateliers deviennent facilement des orgies, tout le monde est à l'aise, c'est génial à voir,* s'émerveille-t-elle. *"Les backrooms de Dyketopia font envie,* reconnaît Rag de Barbi(e)turix. *Pour l'instant, on n'a pas tenté parce que nos soirées rassemblent entre 1 500 et 2 000 personnes. Il faudrait des soirées de plus petit format pour que les filles se sentent toujours en sécurité. Mais avec la nouvelle génération, plus queer, il y a clairement une demande."* Le collectif iconique, qui vient de fêter ses 15 ans, y réfléchit. *"On espère qu'on va pouvoir collaborer avec Dyketopia, les inviter à installer une backroom."* Bientôt la fin des culs nuls derrière les rideaux ?

* Ces prénoms ont été modifiés.

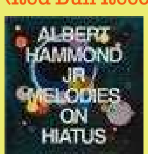
Les Inrock

01 Grian Chatten *Fairlies*
Extrait de l'album *Chaos for the Fly*
(Partisan Records/PIAS)



→ Grian Chatten s'autorise une escapade en dehors de Fontaines D.C., dévoilant une facette romantique et mélancolique qui le rend encore plus sexy.

02 Albert Hammond Jr. *Old Man*
Extrait de l'album *Melodies on Hiatus*
(Red Bull Records/The Orchard)



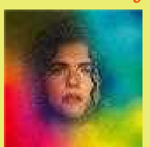
→ Nouvelle sortie en solitaire pour le guitariste des Strokes. Une réussite ludique et généreuse.

03 Geese *I See Myself*
Extrait de l'album *3D Country*
(Partisan Records/PIAS)



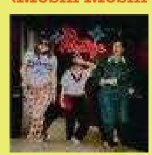
→ Les gamins de Brooklyn sèment le trouble avec un nouveau disque postpunk complètement débridé.

04 Georgia *It's Euphoric*
Extrait de l'album *Euphoric*
(Domino/Sony Music)



→ Coproduit par Rostam, l'album de l'Anglaise est à l'image de son titre : enjoué et pensé pour être écouté aux plus belles heures de la nuit.

05 Girl Ray *Up*
Extrait de l'album *Prestige*
(Moshi Moshi Records/Modulor)



→ Explorant le disco queer des années 1980, le trio londonien a trouvé la recette magique pour offrir le disque le plus exaltant de la saison.

06 Little Dragon *Slugs of Love*
Extrait de l'album *Slugs of Love*
(Ninja Tune/PIAS)



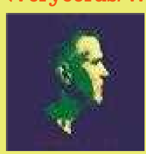
→ Le groupe suédois, concentré sur la matière sonore et la production, poursuit sa route en toute quiétude.

07 Readymade FC *The Light at the End of the Tunnel* (feat. Queen Kaltoum)
Extrait de l'album *I Can Change*
(Grönland Records/PIAS)



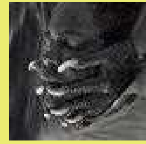
→ Jean-Philippe Verdin, alias Readymade FC, est toujours à mi-chemin entre synthétique et organique.

08 Lloyd Cole *Warm by the Fire*
Extrait de l'album *On Pain*
(Verycords/Warner Music France)



→ L'infatigable chanteur nous régale avec huit nouvelles chansons qui perpétuent son songwriting racé et sa voix d'or.

09 Gabriels *Glory*
Extrait de l'album *Angels & Queens*
(Parlophone/WEA)



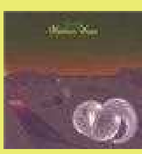
→ Avec des chœurs gospel majestueux et le frisson des cordes, le trio de Los Angeles signe un recueil soul qui a déjà tout d'un classique.

10 Charif Megarbane *Pas de dialogue*
Extrait de l'album *Marzipan*
(Habibi Funk/Jakarta Records)



→ Le musicien libanais signe un album instrumental en forme de cartographie d'une Méditerranée idéale.

11 Cory Hanson *Twins*
Extrait de *Western Cum* (Drag City/Modulor)



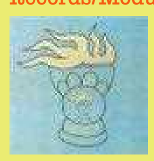
→ Le troisième album d'un enfant de Neil Young, alternant électrique et acoustique, dans un écrin psychédélique du plus bel effet.

12 Th Da Freak *Young Bro*
Extrait de l'album *Indie Rock*
(Les Disques Du Paradis, Howlin' Banana & Flippin' Freaks Records/Modulor)



→ Le Bordelais délivre sa vision de l'indie rock sans enjeu ni arrière-pensée, juste pour le fun.

13 Special Friend *Selkie*
Extrait de l'album *Wait Until the Flames Come Rushing In* (Howlin' Banana Records/Modulor)



→ Le duo franco-américain ravive une mélancolie régénératrice avec leur noise-pop nourrie à l'essence lo-fi.

14 Julie Byrne *Summer Glass*
Extrait de l'album *The Greater Wings*
(Ghostly International/Modulor)



→ Julie Byrne touche une corde sensible et joue les contrastes en mariant présence et absence, légèreté et profondeur.

TAROSCOPE ÉROTIQUE

Pour aborder la saison la plus chaude de la façon la plus fluide qui soit, découvrez ce que vous réservent les cartes ! Tirage et texte Romie 2000 Illustration Alice Wietzel pour Les Inrockuptibles



BÉLIER

VI LES AMANTS,
XIV LA TEMPÉRANCE,
IV L'EMPEREUR

Les astres te rendraient-ils fidèle le temps d'un été, Bélier ? Tu sembles complètement focus sur une relation pleine de désirs et de complémentarité. Tu es absorbé·e par l'autre, tout en te redécouvrant à travers vos différences. Ta générosité te donne envie de prendre soin de cette personne, de lui donner beaucoup de plaisir et qu'il dure le plus longtemps possible. Quelle intensité ! Ça te donne un charme et un sex-appeal irrésistibles, à vous en faire réviser le *Kama Sutra* tous les jours. Attention à ne pas tomber dans la performance, apprends plutôt à recevoir !

TAUREAU

III L'IMPÉRATRICE,
I LE MAGICIEN,
LE FOU

Des envies de nature, de découvertes et de nouveaux départs, Taureau. Tu as un peu chaud, et plusieurs enjeux te préoccupent, du type : comment upgrader mon *sex game* ? comment m'amuser davantage avec ce que j'aime ? qu'est-ce que je peux découvrir de nouveau pour m'évader encore plus au lit ? Un petit stage de sexe tantrique en Ardèche ne te ferait pas de mal, puisque ton rapport au corps et aux éléments va compter plus que tout. Le signe des plaisirs terrestres, le tien donc, sera aussi celui qui se régalera de ceux de la chair. Attention à ne pas rester prisonnier·ère de liens étouffants !

GÉMEAUX

LE FOU,
III L'IMPÉRATRICE,
XX LE JUGEMENT

Cet été, tu sembles porté·e par le vent, mais pas très porté·e sur la chose. Ce qui ne t'empêchera pas de vivre quelque chose de très épanouissant, Gémeaux. Léger·ère, tu papillonnes vers de nouvelles aventures et expériences, sans avoir d'objectif précis. Une possible relation triangulaire pour explorer tes différents fantasmes et ne rien se refuser ? Mais pas plus d'enjeu que ça. Ce qui ressort, c'est quand même un truc très *peace and love* qui te servira à féconder une nouvelle version de toi-même, plus éveillée. Tu préfères te nourrir d'amour universel qu'aller te fourrer dans le schéma d'une relation.



CANCER

XV LE DIABLE,
XX LE JUGEMENT,
XVI LA TOUR

Tu es *on fire,* Cancer ! Que se passe-t-il ? C'est un été rythmé par des pulsions qui ne te ressemblent pas. Mais justement, garde ton sang-froid, ton discernement, tout en vivant à fond ces nouvelles expériences qui t'appellent. Demande-toi régulièrement ce qui est vraiment bon pour toi et conserve ce qui te procure du plaisir et t'éveille, plutôt que de te faire dévorer par des préoccupations superficielles qui t'aveuglent. Sois honnête envers toi-même, car la carte *"Le Jugement"* peut parler d'un délicieux coming out, qui serait comme une grande bouffée d'air frais.

LION

IV L'EMPEREUR, **XVI** LA TOUR, **XVII** L'ÉTOILE

De vrais pachas ! Calées là, en pleine confiance, toutes les planètes du love jouent en ta faveur. Tu rayonnes, touché·e par la grâce des dieux du sexe qui t'évitent l'ennui. Un éclair de passion s'abat sur toi ou ton couple. Un duo est célébré, peut-être avec un·e Verseau, nous dit *"L'Étoile"*. Ta générosité et ton aplomb te rendent magnétique. Attention cependant à ne pas user de ce pouvoir, et à rester humble. Sans ça, tu pourrais passer à côté des moments hors du temps qui te sont réservés : du genre, emboîté·es l'un·e dans l'autre, les pieds dans l'eau et la tête dans les étoiles.



VIERGE

XVI LA TOUR, **XX** LE JUGEMENT, **VII** LE CHARIOT

Un été qui sent bon le sable chaud et le sexe dans le van ! Un coup de foudre, des voyages, des révélations personnelles… Que dire de plus, Vierge ! Tu vas vivre ta *best life* si tu parviens à lâcher prise. Pour ça, profite vraiment d'une pause ou d'une escapade. Rencontre de nouvelles personnes et teste ces nouveaux *kinks* que tu n'as pas réussi à caler jusqu'ici dans ton planning minuté. Aussi, si tu parviens à esquiver les vieux schémas cycliques qui sentent le réchauffé, tu devrais être fortement récompensé·e par la vie. De quoi passer une étape et être super-fier·ère de toi avant ton anniversaire !

BALANCE

XVI LA TOUR,
XVII L'ÉTOILE,
XXI LE MONDE

Balance, tu es chouchouté·e cet été ! Hot et romantique, comme on aime. On ressent une grande puissance dans un duo, dans des échanges. Il semblerait que le regard de l'autre te fasse décoller jusqu'au septième ciel. Tu es complètement dans ton monde, au centre d'une bulle dont tu es la Queen, et le reste n'a plus vraiment d'importance. Ce duo te permet de te découvrir à travers l'autre, de t'épanouir et de t'empouvoirer de ouf. D'autant que tu aimes ton *body* plus que jamais. N'hésite pas à t'aventurer dans du *water sex* : la douche, la mer, la piscine, les rivières… Ça devrait beaucoup te plaire !

SCORPION

IX L'ERMITE,
XVI LA TOUR,
XV LE DIABLE

Il faut avouer que l'été n'est pas vraiment ta saison, Scorpion… Trop de vibes ensoleillées en même temps : tu as besoin de t'isoler régulièrement pour kiffer en solo. Parce que, de toute façon, pour toi, les gens, ils couchent mal. Tu as raison : tout ce temps passé à t'explorer toi-même te permettra de te sentir au top lorsqu'une partie de sexe se présentera au cours de l'été. D'après les cartes, il y en aura même plusieurs ! Surtout des coups d'un soir imprévus visiblement, mais qui t'enflammeront comme il faut, comme tu aimes.



SAGITTAIRE

XI LA FORCE,
VIII LA JUSTICE,
IX L'ERMITE

Sagittaire, il semblerait que ton été soit au parfait équilibre entre tes *vibes* masculines et féminines. Ou que cela devienne ta quête. Des envies de dominer fortement ton ou ta partenaire ? Des situations qui mènent au conflit et qui se règlent au lit ? Pourquoi pas ! L'harmonie que tu cherches se cacherait dans les secrets de tes échanges sexuels. L'arcane *"L'Ermite"* te conseille toutefois de t'autoriser des moments de retrait, dédiés aux plaisirs solitaires, sûrement pour pouvoir mieux exprimer tes envies à l'autre !

CAPRICORNE

X LA ROUE DE LA FORTUNE,
XI LA FORCE,
III L'IMPÉRATRICE

Préfères-tu répéter un schéma ou prendre un nouveau départ, Capricorne ? C'est le moment de faire tourner la roue en ta faveur ! Il se peut qu'une rencontre inattendue te déstabilise, en partie parce qu'il s'agirait d'une personne de ton entourage. Mais ton challenge est de permettre à ton intuition et à tes ressentis de prendre le dessus, pour une fois ! Lâche-toi, accepte de te transformer quand c'est l'heure des obscénités. Si tu laisses ta part animale s'exprimer un peu, cela pourrait te libérer complètement sur le plan sensuel et personnel, et t'ouvrir à quelque chose de très prometteur.

VERSEAU

XVII L'ÉTOILE,
XX LE JUGEMENT,
XVI LA TOUR

Verseau, il va falloir croire en sa bonne étoile ! Pourquoi n'aurais-tu pas le droit d'être heureux·se et épanoui·e ? Il se peut que tu sois frappé·e par la foudre lors d'une rencontre plus que *hot*. Un truc qui te transcende et te fasse comprendre beaucoup sur toi. Mais à condition de t'offrir la liberté de le vivre ! Fais-le, sinon tu risques de rester complètement bloqué·e dans une situation ou dans des croyances limitantes, comme entre deux murs. Avec frustration à la clé. Saute plutôt dans le bassin de l'extase, non ? Crie l'Amour sur tous les toits ! Toi qui es censé·e représenter la liberté, incarne-la…

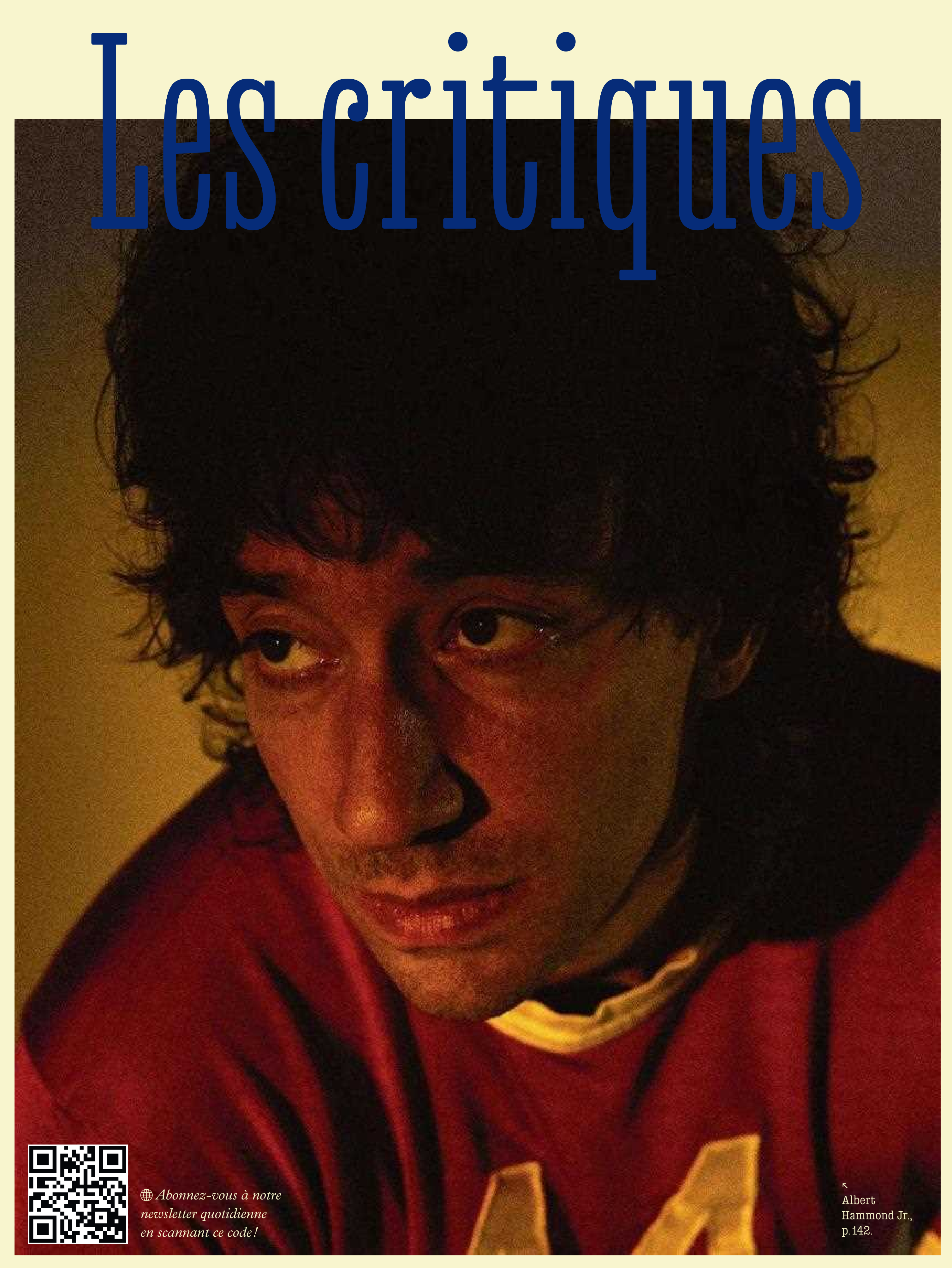
POISSONS

IV L'EMPEREUR, **XIV** LA TEMPÉRANCE, **I** LE MAGICIEN

Petit rythme de croisière pour toi, Poissons ! Tu es bercé·e par des flots stables et confortables ; la cadence de tes rapports sexuels semble calée sur le rythme des marées. Effectivement, ton petit secret pour faire durer la tension sexuelle sera la régularité, la générosité et l'écoute de l'autre. En plus, l'arcane *"Le Magicien"* précise qu'il n'y aura rien de *boring* en perspective : tu auras régulièrement envie de pêcher de nouvelles idées audacieuses et bienveillantes… on adore !

Musiques, Cinémas, Livres, Arts, Scènes, Séries, Jeux vidéo, Podcasts

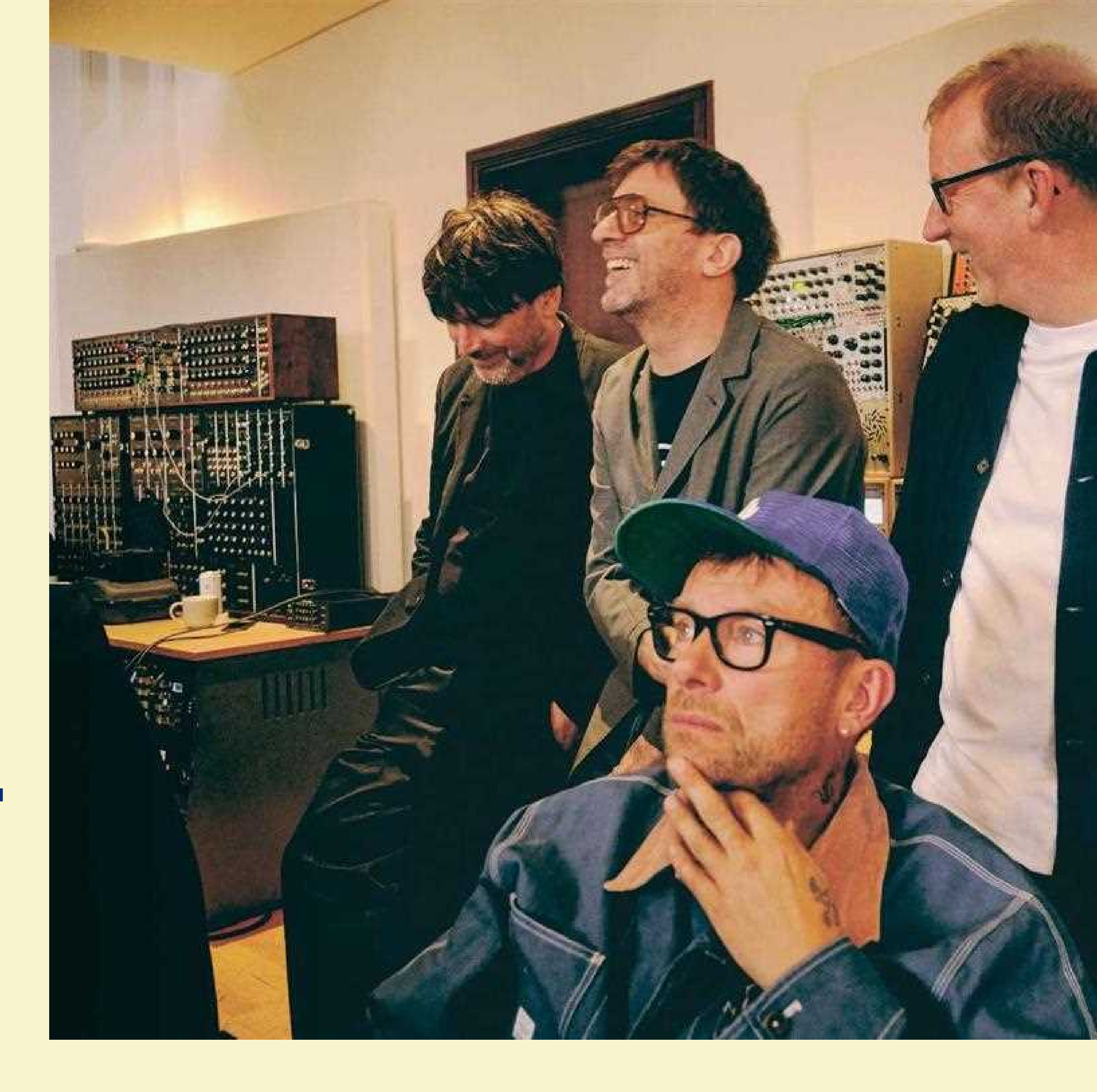
Les critiques



Scottie Cameron/Red Bull Records

Abonnez-vous à notre newsletter quotidienne en scannant ce code !

↖ Albert Hammond Jr., p. 142.



THE BALLAD OF DARREN
de Blur

Huit ans après *The Magic Whip*, le quatuor légendaire a mis en boîte un grand disque dont le cœur se nourrit de l'errance et de la réflexion sur le temps qui passe.

Reuben Bastienne-Lewis/Parlophone



"We have lost the feeling that we thought we'd never lose", chante Damon Albarn sur *Barbaric,* la très jangle pop troisième chanson de *The Ballad of Darren,* neuvième album de Blur. Et tiens, c'est drôle, parce qu'on se disait récemment, au creux d'une nuit éveillée et tandis que tournait ce disque inattendu dans nos oreilles privilégiées, que la voix de Damon Albarn nous faisait l'effet d'une marée qui descend et qui monte, charriant avec elle quelques reliques et vestiges de la mémoire que l'on croyait engloutis. Elle n'est pas rare cette voix. Pourtant, ici, elle sonne comme un vieux souvenir qui remonte à la surface. Aurait-on pu oublier ce sentiment étrange autrefois si intense ?

Trêve de sensiblerie. Blur est de retour, huit ans après *The Magic Whip,* vers lequel on n'est pas beaucoup retourné. Et, à en croire les principaux intéressés, ce retour est autant une surprise pour eux que pour nous. Ou, plutôt, une soudaineté, ayant émergé comme ça, au milieu d'un planning surchargé pour tout le monde. L'histoire telle qu'elle est racontée est trop cliché, trop simple pour être vraie : en pleine tournée avec Gorillaz l'année dernière, Damon Albarn, en transit, aurait mis en boîte une poignée de demos avant de rentrer au pays et de filer en studio avec Graham Coxon, Alex James et Dave Rowntree pour enregistrer cette nouvelle épopée discographique, finalisée fin avril, seulement quelques jours avant l'annonce de sa sortie par l'entremise du single *The Narcissist.*

Lors de la conférence de presse tenue juste avant la première date de reformation du groupe à Colchester en mai dernier, Damon s'est rappelé un instant Kodak à Montréal : *"En face de ma chambre d'hôtel se trouvait cette fantastique fresque murale de Leonard Cohen. Je n'y ai pas pensé, j'ai juste écrit avec le cœur."* Et d'ajouter : *"Le plus étonnant, c'est que nous ayons réussi à écrire un disque, à le répéter et à sortir un premier morceau seulement deux semaines après l'avoir terminé. Et puis un album, dans un temps aussi resserré. Je rêverais que les choses se déroulent toujours comme ça. Alors que parfois je dois patienter des années."*

Sur le papier, nous aurions donc affaire à un disque d'urgence, résumé en dix titres enregistrés sous la houlette de James Ford, l'homme derrière les albums d'Arctic Monkeys (croisé aussi chez Gorillaz ou encore The Waeve, la récente collaboration entre Graham Coxon et Rose Elinor Dougall). Néanmoins, une fois écouté de bout en bout, *The Ballad of Darren* évoque davantage le temps long, la profondeur des choses (plutôt que les hauteurs de *The Heights,* morceau de clôture aux allures de *Champagne Supernova* en moins emphatique, malgré les violons). En cela, il témoigne d'une certaine forme d'humilité face au temps qui passe, prenant acte à travers l'écriture mélancolique de Damon de l'impermanence de ce qui semblait acquis et qu'on ne questionnait donc pas. *The Narcissist,* premier single dévoilé, est ouvert à l'interprétation, mais le miroir mentionné dès les premières mesures du morceau fonctionne comme un rétroviseur, une machine bourdonnante à remonter le temps, mettant un coup de projecteur sur une époque où l'urgence, justement, était de mise. Mais l'était-elle tant que cela ?

Hormis *St. Charles Square,* où la guitare de Graham résonne comme dans les 90's, et *Barbaric,* le neuvième album de Blur n'est pas très enlevé. On est dans l'errance ouvragée et l'exaltation du détail, la beauté de l'arrangement, la quête mélodique, nue, au milieu des chœurs et de quelques effets d'apparat qui jamais ne plombent. C'est ainsi la balade de Darren que l'on suit dans un travelling, comme le suggère la photographie signée Martin Parr ornant la pochette, sans trop savoir de qui il s'agit. Un vieux compagnon de route du groupe, apparemment. Mais c'est surtout chacun de nous qui suivons le quatuor depuis toujours. C'est par l'entremise de cette figure prégnante mais extérieure que Blur se réinvente, ou, disons, se retrouve, se recentre et se défait de la pression populaire que l'annonce trop prématurée d'un retour aurait accentuée, au point de briser la sérénité de cette réunion au sommet.

Outre l'incroyable beauté du disque, la force de *The Ballad of Darren* réside dans sa capacité à remettre en lumière l'œuvre du groupe et ses moments les plus signifiants en termes de prise de conscience de la finitude des choses *(Tender, No Distance Left to Run, Battery in Your Leg).* Tout compte fait, tout laisse penser que Damon, Graham, Alex et Dave ont voulu réparer le vide qui sépare *13* (1999), dernier album avec Graham Coxon avant son retour en 2015, et *Think Tank* (2003), album-laboratoire qui emboîtait le pas à la révolution Gorillaz dans un geste qui ressemblait à un dernier coup de poker. Blur vient peut-être de livrer le requiem des années pré-Brexit.



François Moreau

The Ballad of Darren (Parlophone/Warner Music). Sortie le 21 juillet.
En concert au Festival Beauregard, Hérouville Saint-Clair, le 6 juillet ; aux Vieilles Charrues, Carhaix, le 14.

MY BACK WAS A BRIDGE FOR YOU TO CROSS d'Anohni and the Johnsons

Un franc virage soul au pouvoir de séduction intense. Son plus bel album depuis *The Crying Light*.

Accompagner le changement et dire le changement : voilà l'un des rôles (multiples et heureusement jamais figés) qu'a pu s'attribuer la musique, notamment populaire, au fil de son histoire. Une dimension qui résonne tout particulièrement à l'écoute d'une artiste comme Anohni, qui elle-même revendique la transformation (changement de genre, de nom, de couleur musicale) et ouvre son nouvel album avec le single *It Must Change*. Elle qui, au début d'Antony and the Johnsons, creusait un sillon ténu de disque en disque, s'est mise à traverser les identités, à la fois sociales et musicales.

Ce n'est sûrement pas un hasard si elle a participé de fort belle façon (sa superbe reprise de *Knockin' on Heaven's Door*) à la BO de *I'm Not There* (Todd Haynes, 2007), biopic métamorphe autour de l'insaisissable Bob Dylan. *The Times They Are A-Changin',* disait le sphinx mercurien ; *A Change Is Gonna Come,* avait prédit Sam Cooke. Et c'est du côté de Motown désormais qu'Anohni trouve sa boussole, plutôt chez Marvin Gaye explique-t-elle, ce qui s'entend clairement dans la suavité du premier morceau aux contrepoints parlés.

Irréductible à l'exercice de style, ce virage soul qui colore l'ensemble de *My Back Was a Bridge for You to Cross* dépasse de loin la note d'intention. Revenant à la structure de groupe (les Johnsons dans une nouvelle incarnation, le retour de Rob Moose aux arrangements de cordes) et plus fidèle que jamais à la spontanéité qu'elle associe à sa pratique musicale (les pistes vocales sont ici souvent des premières prises, sans le filet d'une répétition), Anohni enchaîne des splendeurs comme l'époustouflante montée de *Sliver of Ice*. Et le résultat – son plus bel accomplissement toutes périodes confondues depuis *The Crying Light* (2009) – pourrait même convaincre les moins sensibles aux complaintes hegartyennes.

Les lézardes de *Go Ahead,* les vibratos de *Scapegoat,* les mélopées de *There Wasn't Enough* : tout frémit, quelque part entre les imprécations orageuses de Nick Cave et les incantations languides du dernier Lana Del Rey, dans un tremblement que vient tempérer la douceur du clavier au long du parfait *Why Am I Alive Now?* Ou le temps d'un pas de deux avec le R&B, renvoyant sur *It's My Fault* aux meilleurs Dirty Projectors, jusqu'au dépouillement final de *You Be Free,* où ne reste que la guitare de Jimmy Hogarth (par ailleurs en charge de la production, après avoir œuvré aux côtés de Tina Turner ou Amy Winehouse), un titre dont le mot d'ordre s'entend au présent.

Car si *My Back Was a Bridge for You to Cross* est un disque qui s'élève hors du temps et en appelle aux figures du passé (sa pochette rend un nouvel hommage à la militante trans Marsha P. Johnson, grande inspiratrice d'Anohni depuis ses débuts), il n'en est pas moins une œuvre farouchement contemporaine. Le genre de disque qu'on écoutera à faible volume ou à s'en vriller les oreilles, selon l'humeur et le type de réconfort recherché. C'est peut-être là le miracle de la soul, sinon son mystère. Anohni a admirablement saisi combien le lieu du changement se trouve au creux de l'âme.

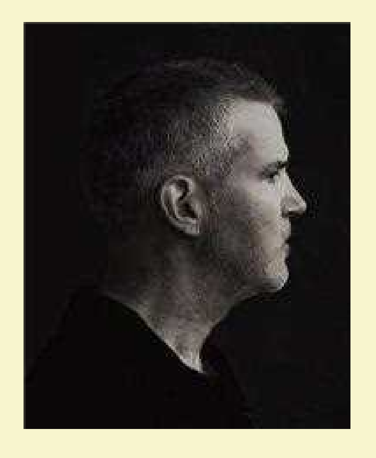


Rémi Boiteux

My Back Was a Bridge for You to Cross (Rough Trade Records/Wagram). Sortie le 7 juillet.



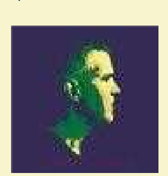
Rebis Music/Rough Trade Records · Mark Dellan/Verycords



ON PAIN
de Lloyd Cole

Huit nouvelles chansons où songwriting racé et voix d'or explorent de nouvelles pistes sonores.

Les décennies passent, mais Lloyd Cole demeure fidèle au poste. Près de quarante ans après *Rattlesnakes* (1984), le chef-d'œuvre inaugural de Lloyd Cole and the Commotions, son leader historique n'a rien perdu de sa superbe. Depuis sa carrière solitaire entamée au tournant des années 1990, il a livré une dizaine de disques inspirés à un rythme régulier – de *Don't Get Weird on Me Babe* (1991) à *Music in a Foreign Language* (2003), en passant par l'inusable *Love Story* (1995). Lloyd Cole fait partie de ces artistes qui, comme Françoise Hardy, Sade, Ian McCulloch ou Cat Power, pourraient sans coup férir nous réciter le Bottin.
"Je n'avais certainement pas pensé faire quelque chose qui allait être aussi intense, confesse l'intéressé dans le communiqué d'*On Pain,* cherchant à partir dans les directions les plus minimalistes, pop ou abstraites possibles. *Le défi était de faire de la musique que j'aurais envie d'écouter."* Retenant l'expérience électronique de *Dunst* (2020), où il avait utilisé un générateur de son numérique aléatoire, Lloyd Cole a décidé d'appliquer cette approche de la musique concrète à ses huit nouvelles chansons.
Si l'ouverture d'*On Pain* perpétue le songwriting et la voix reconnaissable entre mille de Lloyd Cole (du single *Warm by the Fire* à la ballade autotunée *I Can Hear Everything*), la seconde moitié du disque voit le Britannique continuer à expérimenter le terrain électronique qu'il affectionne depuis sa collaboration avec le pionnier Hans-Joachim Roedelius (*Selected Studies Vol. 1,* 2013), remodelant son douzième album solo dans le studio de sa maison du Massachusetts, The Establishment. Car Lloyd Cole décide précisément de ne pas choisir entre renouer avec son passé (Neil Clark et Blair Cowan, les guitariste et claviériste historiques des Commotions sont crédités à tour de rôle sur quatre titres) et entrevoir l'avenir. *"You can't believe it",* chante-t-il comme un mantra sur *This Can't Be Happening.*



Franck Vergeade

On Pain (Verycords/Warner Music France).
Sorti depuis le 23 juin. En concert au Trianon, Paris, le 4 novembre.



ÁTTA de Sigur Rós

Dix années d'absence n'ont pas terni l'éclat des Islandais, toujours aussi à l'aise pour concentrer optimisme et tristesse.

C'est sans doute un stéréotype, mais on n'attend pas de Sigur Rós qu'il puisse infléchir une situation politique ou qu'il témoigne des affres de la société. Depuis le mitan des années 1990, les Islandais excellent dans l'introspection, se situant volontiers à contretemps de l'actualité. Leurs albums sont des instants suspendus, des odes à la lenteur, une recherche d'accalmie, même si tous semblent trouver leur centre de gravité autour de deux mêmes notions, essentielles, presque obsédantes : la vie et la mort. Écouter les grands classiques que sont *Ágætis byrjun, Svefn-g-englar* ou *Gobbledigook,* sur un plan purement sensoriel, c'est se confronter à des questions existentielles, c'est imaginer les prémices d'un nouveau monde tout en songeant à son irrémédiable finalité. Avec, en filigrane, la voix inimitable de Jónsi, dont la faculté à occuper les hauts registres émerveille toujours autant.

Sans chercher à surprendre, sinon via l'apport de cuivres et du London Contemporary Orchestra, Sigur Rós poursuit la même ambition sur *Átta,* un huitième album dont la beauté tient dans cette manière de mettre entre parenthèses l'agitation quotidienne, de préférer la contemplation à la précipitation. En cela, *Átta* se veut fidèle aux conditions dans lesquelles il a été écrit et enregistré : au long cours, le temps d'une décennie qui aura vu partir puis revenir le claviériste Kjartan Sveinsson, mais qui aura aussi permis à la bande d'effectuer des sessions aux quatre coins du monde, de leur studio islandais aux États-Unis en passant par Abbey Road.
Le plus beau, c'est que *Átta* n'est ni une collection de morceaux hétéroclites hâtivement regroupés après dix années de recherches sonores ni un patchwork de chansons complexes ou surchargées d'idées. Ce huitième album sonne plutôt comme une œuvre cohérente, intime, apte à enrichir l'univers de Sigur Rós. *"Nous passons notre existence à la recherche d'une chose qui nous console, nous apporte le bonheur et éloigne de nous tous les maux"*, écrit Jón Kalman Stefánsson dans *Entre ciel et terre*. Et c'est exactement ça : un disque qui réconforte, où chaque mélodie est dotée d'un pouvoir enchanteur, où chaque mot, chaque note, chaque refrain s'écoute autant le sourire aux lèvres que le regard mouillé.



Maxime Delcourt

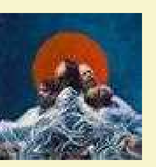
Átta (BMG). Sorti depuis le 16 juin. En concert au festival Days Off, Paris, le 3 juillet.

SLUGS OF LOVE de Little Dragon

En se concentrant sur la matière sonore et la production, le groupe suédois en oublierait presque de composer des chansons.



Les groupes de lycée survivent rarement à l'épreuve du bac, périclitant bien souvent dès le début de l'été. Le quatuor suédois, lui, tient bon depuis plus de vingt-cinq ans. Durant toutes ces années, Little Dragon a eu le temps et l'espace d'expérimenter, de parfaire un mélange de trip-hop, de R&B et de pop tout court, qui lui valut une nomination aux Grammy Awards en 2015. Un parcours fructueux artistiquement, malgré quelques fautes de goût (comme le rasoir *Season High* en 2017), qui trouve en ce septième album une suite limpide : aucun élément sonore ne doit retentir de façon évidente.
La production de *Slugs of Love* est ainsi nourrie par une volonté de sortir des cadres, de composer une rythmique, de broder autour, puis de revenir la malaxer, la malmener, la tordre pour en extraire des textures inédites, des bizarreries. C'est bigrement bien vu.
Au milieu de ces ambitions, ce sont peut-être les compositions qui sont délaissées. *Slugs of Love* est un album dont on peine à faire émerger des instants. Si ce n'est la présence de Damon Albarn, rayonnant sur *Glow,* ou *Lily's Call,* rengaine électronique puissante qui vient casser l'ambiance *feel good* un poil British et dominante. Bourré d'idées, joliment foutraque, ce disque est un terrain d'expression sécurisant pour la voix veloutée de Yukimi Nagano.



Brice Miclet

Slugs of Love (Ninja Tune/PIAS). Sortie le 7 juillet.

BMG · Delali Ayivi/Ninja Tune · Asal Shahindoust /Drag City

WESTERN CUM de Cory Hanson

Le troisième album de cet enfant de Neil Young alterne électrique et acoustique, dans un écrin psychédélique du plus bel effet.



L'humanité aura l'air bien conne dans cent ans, au moment de découvrir qu'elle n'a pas accordé à Cory Hanson la place qu'il méritait du vivant de ses contemporains. Dieu merci, nous n'en sommes pas là, tout est encore rattrapable. Pourquoi ne pas commencer tout de suite avec ce *Western Cum*, troisième album solo de l'Américain ? Deux ans après le merveilleux *Pale Horse Rider* (2021), le compagnon de route de Ty Segall et membre fondateur de Wand livre en huit titres un condensé de fureur électrique (hérité de Wand) et de moments d'apaisement à la lisière de l'alt-country, le tout emballé dans un écrin psychédélique aux reflets surréalistes, propre à toute une scène dont il n'est pas le chef de file, mais plutôt l'un des électrons les plus libres et dissipés.

Ce passage en courant alternatif de l'électrique à l'acoustique n'est pas inédit outre-Atlantique, mais rares sont celles et ceux qui, sur disque, nous ont autant rappelé ce bon vieux Neil Young, qui avait fait de cette dichotomie l'une de ses marques de fabrique, en solo ou accompagné de son *backing band*, Crazy Horse. On croirait même entendre le Loner chanter sur *Ghost Ship* et *Motion Sickness* (deux des titres les plus calmes). Et que dire de *Driving Through Heaven*, morceau de bravoure de dix minutes au titre dylanien, tout en progression flirtant avec le heavy metal ? Non, vraiment, si vous cherchez le témoignage d'un enfant du siècle made in USA, en prise avec l'immensité de son territoire et les fantômes qui y habitent encore, c'est du côté de Cory Hanson qu'il vous faut aller voir.



François Moreau

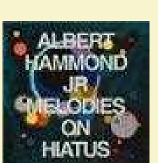
Western Cum (Drag City/Modulor). Sorti depuis le 23 juin.

MELODIES ON HIATUS d'Albert Hammond Jr.

Nouvelle escapade solitaire pour le guitariste des Strokes. Une réussite ludique et généreuse.



Le tarmac de Palma de Majorque défile sous l'objectif d'un caméscope branlant du début du siècle. S'ensuivent un atterrissage couronné d'applaudissements, un réveil sous le soleil des Baléares et un défilé de deux-roues de location chorégraphié par une bande de minets aux blousons de cuir débarqués de New York City quelques jours auparavant. Aussi anecdotique qu'elle puisse paraître, la séquence ne cesse de ravir par sa nostalgie, alimentée en grande partie par une bande-son inédite et faite maison par Albert Hammond Jr., jusqu'à rester gravée dans la mémoire des fans inconditionnel·les de l'un des plus grands groupes de rock du nouveau millénaire.
Si ces images tirées du faux documentaire *In Transit,* dévoilé en 2004, retraçaient la première tournée européenne des Strokes programmée peu de temps avant la sortie de l'éminent *Is This It* (2001), elles offraient aussi la première aventure en solitaire à l'un des guitaristes du groupe, lui permettant de s'ouvrir à la composition et de faire entendre sa propre voix. Presque vingt ans plus tard, Albert Hammond Jr. demeure le membre le plus prolifique des Strokes en solo. Et ce *Melodies on Hiatus,* son cinquième album, en est de nouveau la preuve. Dix-neuf morceaux et plus d'une heure de chansons, soit autant de temps pour permettre à son auteur d'assouvir ses pulsions créatives manifestes.
Qu'il s'accompagne d'éléments électroniques et de quelques mesures assurées par le rappeur Goldlink dès l'ouverture, s'acoquine avec Matt Helders et Steve Stevens, respectivement batteur d'Arctic Monkeys et guitariste de Billy Idol, le temps d'une session de studio entre potes, ou qu'il cède sa place au micro à la chanteuse Rainsford sur le morceau final où se déploie une atmosphère discoïde inhabituelle, Albert Hammond Jr. s'efforce surtout de libérer son esprit de la musique qui s'y joue en continu.
À l'aune de ses entrelacs de guitares typiques, soli ravageurs et autres mélodies mélancoliques à l'ADN strokesien (*Caught by Night, Dead Air* ou l'outro de *Libertude*), il couche sur bande ses fantasmes musicaux les plus variés et enchaîne les ambiances. Tout se fond alors dans un vaste jukebox récréatif où se mêlent pop synthétique, surf music, rock FM et new wave new-yorkaise. *"I'm always in motion",* chante même l'intéressé sur le savoureux *Never Stop* et son riff à la Keith Richards joué par The Cars. Toujours en transit donc. Et ça n'est pas près de s'arrêter.



Valentin Gény

Melodies on Hiatus (Red Bull Records/The Orchard). Sorti depuis le 23 juin.

THE GREATER WINGS de Julie Byrne

L'Américaine se joue des contrastes en mariant présence et absence, légèreté et profondeur.



Étonnamment familière. Sans trop qu'on sache pourquoi ni comment, la musique de Julie Byrne touche une corde sensible et surtout nous parle la langue de l'intuition. Est-ce l'écho vibrant de Judee Sill, celui plus lointain de Nick Drake ? Sitôt que s'envole la mélodie de l'ouverture *The Greater Wings* qui donne son titre à ce troisième LP, l'Américaine nous installe en terrain à la fois fantasmagorique et jalonné. Autodidacte, elle a un temps travaillé à l'entretien du Central Park de New York, et ses compositions comme ses arrangements semblent eux aussi se situer à la frontière ténue entre abstraction des lignes urbaines et foisonnement naturel maîtrisé.
Ainsi ses morceaux se parent-ils ici et là de subtiles touches synthétiques et de tout aussi délicates notes de harpe. Et, comme la ville par l'étendue verte, l'album est troué en son cœur par la respiration rêveuse de *Summer's End,* plage instrumentale qui vient offrir sa longue conclusion à un single cristallin, semblant promettre une envolée qui restera en suspens : le verre de *Summer Glass* diffracte une lueur surnaturelle, quand, plus loin, le beau *Flare* file la métaphore lumineuse.
Mais le disque est aussi marqué par le deuil, notamment celui du producteur et habituel collaborateur Eric Littmann, qu'Alex Somers (Sigur Rós, Julianna Barwick) est ici venu remplacer, avec sa singulière qualité d'évanescence.
À l'exacte image de sa voix soyeuse, Julie Byrne allie à merveille légèreté et profondeur.

Rémi Boiteux

The Greater Wings (Ghostly International/Modulor). Sortie le 7 juillet.

Scottie Cameron/Red Bull Records · Tonje Thilesen/Ghostly International · Stéphane Gallois/Grönland Records

I CAN CHANGE
de Readymade FC

Après dix-huit ans d'absence, Jean-Philippe Verdin rallume enfin les machines, toujours à mi-chemin entre synthétique et organique.

L'histoire raconte que c'est à la fin des années 1980 que Jean-Philippe Verdin a pris la tangente face au classicisme inscrit dans ses racines familiales, en découvrant Berlin et ses sonorités industrielles, avant d'être pris à la gorge par une rave à Jussieu. Illuminé par les musiques électroniques, signé à 30 ans sur le vénérable label F Communications, Readymade FC séduit avec *Bold* (2001), album d'electronica pointilliste unanimement salué. Pourtant, malgré le succès d'estime et l'excellent *Babilonia* (2006), avec notamment Feist au générique, le projet s'enfonce peu à peu dans l'oubli, Jean-Philippe Verdin préférant traîner de la mode, avec Hedi Slimane, à la production pour la chanson française (Hubert Mounier, Barbara Carlotti, La Grande Sophie).
Plus de vingt-cinq ans après ses débuts, Readymade FC rallume enfin ses machines et opère un retour discret sur un label… berlinois brillant, avec une collection de vignettes pop empruntant autant au trip-hop qu'à la soul, au jazz qu'à l'electronica, tout en invitant une brochette d'artistes de renom, de la chanteuse réunionnaise Ann O'Aro à Jeff Hallam, le bassiste préféré de Dominique A. Revisitant son passé sans céder à la nostalgie, *I Can Change* alterne tubes pop *(Dolphins)* et hip-hop torturé *(Lenny Bruce)*, variations jazz *(Cliff)* et touches exotiques *(In Landrwa)* avec toujours en tête cette écriture ciselée comme de la dentelle et ce mix subtil entre synthétique et organique.



Patrick Thévenin

I Can Change (Grönland Records/PIAS). Sorti depuis le 16 juin.





ANGELS & QUEENS – PART II de Gabriels

Avec des chœurs gospel majestueux et le frisson des cordes, le trio signe un recueil soul qui a déjà tout d'un classique.

On ne remerciera jamais assez le jury d'*American Idol,* formé alors par l'ex-bassiste Randy Jackson, Jennifer Lopez et Steven Tyler d'Aerosmith, d'avoir retardé l'avènement de Jacob Lusk, candidat en 2011. Après avoir livré des prestations soufflantes, notamment en reprenant *God Bless the Child* de Billie Holiday, le natif de Compton avait échoué à la cinquième position. Pas grave : son destin n'était pas de devenir célèbre en reprenant des classiques mais de conquérir le cœur des mélomanes en traçant son chemin avec, en tête, ses glorieux·ses aîné·es – dont, en premier lieu, Luther Vandross.
Pendant la décennie qui a suivi cette expérience télévisuelle, Jacob Lusk a continué d'apprendre, donnant de la voix pour Diana Ross ou dirigeant un chœur gospel. C'est dans une église de Los Angeles que les deux autres membres de Gabriels, le réalisateur Ryan Hope et le compositeur Ari Balouzian, l'ont trouvé et enregistré pour la première fois sa voix fantastique. Depuis, ils s'ingénient tous les trois à redonner de la flamboyance et du cœur à la soul, regardant juste un peu en arrière pour mieux aller de l'avant.
En 2020, le court métrage autour du vibrant single *Love and Hate in a Different Time* symbolisait bien cette philosophie. Ryan Hope y mixait images d'archives de dancefloor et clips TikTok avant de le clore par une captation live montrant Lusk armé d'un mégaphone, livrant une version poignante de *Strange Fruit* lors d'une manifestation de Black Lives Matter. Depuis, Gabriels a enchaîné les concerts et sorties avec la même fièvre et l'envie de proposer une musique spirituelle pour notre millénaire connecté.
Le trio a ainsi dévoilé l'an passé la moitié de ce premier album, conçu avec une autre personnalité de Compton, le producteur Sounwave, fidèle collaborateur de Kendrick Lamar. Pour qui le découvre aujourd'hui, le choc risque d'être démultiplié, tant les treize titres enfin réunis apportent le frisson, à l'image de la reprise de *Stand By Me* lors de la cérémonie d'ouverture du récent Festival de Cannes. Respectant un équilibre entre l'émotion pure et la sophistication d'arrangements de cordes classieux, Gabriels met de la dramaturgie dans le groove et fournit avec *Taboo, Glory, Great Wind* ou une nouvelle version de *Love and Hate in a Different Time* des hymnes pour aujourd'hui. **Vincent Brunner**

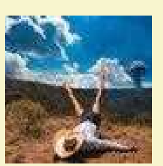


Angels & Queens – Part II (Parlophone/WEA). Sortie le 7 juillet.

3D COUNTRY de Geese

Les gamins de Brooklyn sèment le trouble avec un nouveau disque postpunk complètement débridé.

Deux ans après leur premier album, *Projector,* ces cinq gamins qu'on imagine volontiers écouter les Strokes à leurs heures perdues s'affranchissent des manifestes de la scène new-yorkaise des années 2000 et poursuivent leur propre quête. Teigneux, le groupe de Brooklyn relâche les muscles, cesse un peu de se prendre au sérieux et s'offre une entrée en matière fracassante avec *2122,* qui inaugure un second disque effréné et cousu dans tous les sens. Quand ils ont débarqué en 2021 avec le single *Disco,* ces cinq gars affirmaient déjà un goût certain pour le patchwork et les orchestrations étoffées, dont ils font le mantra de *3D Country*.
Désormais, Geese s'autorise à tout cramer et à brailler sur des titres expéditifs *(Mysterious Love),* file sous le soleil brûlant de l'indie rock des nineties *(Cowboy Nudes),* injecte des chœurs façon gospel *(I See Myself),* travaille ses épopées *(Undoer)* et s'élance même, sans trop s'embourber, sur une ballade kitsch secouée par la gouaille *(Gravity Blues)*.
Dans une Amérique post-Trump, la bande de Cameron Winter livre une lecture compulsive de notre époque et casse les arcs narratifs comme on émiette le grand récit des États-Unis. En témoigne *St. Elmo,* qui clôt l'album en fanfare postpunk allumée, d'où surgit une voix distordue sur fond de verre brisé.
Quelque part entre les iconiques Talking Heads et les confrères perchés de Squid, Geese se révèle sous son meilleur jour. **Juliette Poulain**



3D Country (Partisan Records/PIAS). Sorti depuis le 23 juin. En concert à La Maroquinerie, Paris, le 16 septembre.



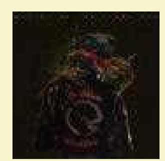
Jamie Parkhurst/Parlophone · Kyle Berger/Partisan Records

IN TIMES NEW ROMAN… de Queens of the Stone Age

À la fois primitif et félin, le gang de Josh Homme éclate les frontières entre morceaux abrasifs et mélodies pop.

En plus de vingt-cinq ans de carrière, Queens of the Stone Age a largement prouvé que son champ d'action ne se limitait pas au stoner sous testostérone et que le groupe savait chanter des choses plus subtiles que la liste de drogues qui constituait son premier tube, l'irrésistible *Feel Good Hit of the Summer* (2000).
Sur *In Times New Roman…*, huitième album sans compter les *Desert Sessions* (fabuleuses récréations au casting mouvant, dont la dernière date de 2019), on mesure une fois de plus à quel point leur leader, Josh Homme, est l'une des figures les plus fascinantes du rock contemporain – PJ Harvey, Iggy Pop, Arctic Monkeys ou encore Dave Grohl avec lesquel·les il a collaboré ne s'y sont pas trompé·es.
Toujours l'homme de la situation malgré ses récents tourments (dont un divorce envenimé et la mort de son ami et collègue Mark Lanegan), le désormais quinquagénaire nous propose ici des bacchanales à couper le souffle, entre éclairs abrasifs et mélodies pop. Car, comme toujours chez ces fines lames du rock, la sauvagerie laisse souvent place à des moments incroyablement sophistiqués, comme ces violons empoisonnés sur *Obscenery* et *Sicily*, ces riffs glam rutilants sur *Made to Parade*, ce groove contagieux d'un bout à l'autre, ou la renversante coda acoustique qui conclut le disque. *"Le vieux monde fond comme une bougie vacillante/Encore tant de choses à perdre et j'ai déjà tant perdu"*, remarque Josh Homme d'un ton lourd de regrets sur cette ultime chanson-fleuve.
Intitulée *Straight Jacket Fitting*, elle cite plusieurs fois dans ses paroles l'énigmatique titre de ce nouvel album, le nom d'une banale police de caractères suivie de points de suspension.
Enregistrés en Californie, entre le studio personnel de Josh Homme à Burbank et celui de Rick Rubin à Malibu, ces dix morceaux viennent s'ajouter à l'arsenal live du gang, véritable machine de guerre sur scène qui dévaste tout sur son passage. Mention spéciale à la voix de Josh Homme, impressionnante et toujours plus appliquée, qui croone dans les graves, voltige dans les aigus, se change en murmures lascifs dans les chœurs et s'entrelace à la mélodie principale, le tout en finesse, sans forcer. **Noémie Lecoq**



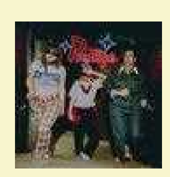


In Times New Roman… (Matador/Wagram). Sorti depuis le 16 juin.
En concert au festival Pause Guitare, Albi, le 5 juillet.

PRESTIGE de Girl Ray

Explorant le disco queer des années 1980, le trio londonien signe un album hédoniste.

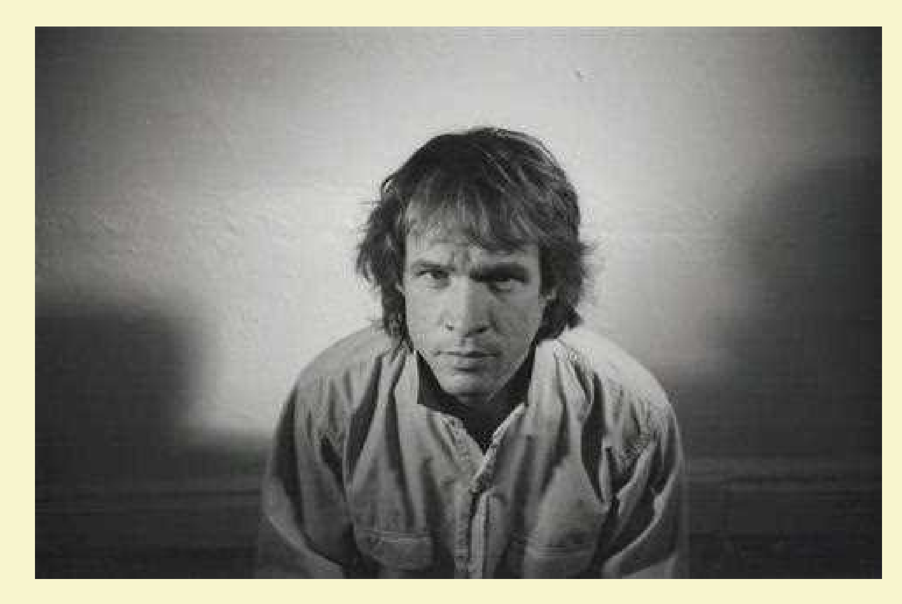
Après *Girl* (2019), deuxième album très accrocheur produit par Ash Workman, ces trois musiciennes londoniennes reviennent avec un euphorisant catalyseur de leur pop. L'inspiration ? Le regretté temple queer de Manhattan Downtown, le Paradise Garage, dominé par les platines de Larry Levan, fréquenté par Keith Haring, Madonna, Basquiat ou Diana Ross. Dès *Intro*, Poppy Hankin (chant et guitare), Iris McConnell (batterie) et Sophie Moss (basse) passent sous le nez du videur avant de nous lâcher – sans sembler vouloir nous récupérer – sur le dancefloor.
Au programme, donc, le disco dans ce qu'il avait de plus enthousiasmant durant les années 1980, tant du point de vue orchestral (les lignes de basse pourraient damner bien des saints) que sémantique : l'amour heureux, perdu, fantasmé est exploré sous toutes ses coutures pailletées. À la réalisation, Hankin et Ben H. Allen, qui a assuré des grands écarts entre Deerhunter et Christina Aguilera. Bonus : Al Doyle et Joe Goddard de Hot Chip s'invitent sur la conclusion cathartique de *Give Me Your Love* – on devine que le titre n'est pas choisi au hasard….
Prestige n'échappe pas à des morceaux de pop plus attendus comme *Begging You Now* ou *Easy*. Mais cette micro-baisse de régime est vite balayée par un *Tell Me* confirmant l'hédonisme frais et sensuel d'un disque qui, dès la première écoute, nous met en joie. **Sophie Rosemont**



Prestige (Moshi Moshi Records/Modulor). Sortie le 4 août.



Andreas Neumann/Matador · Chiara Gambuto/Moshi Moshi Records



PICTURE OF BUNNY RABBIT d'Arthur Russell

Les archives du musicien nous offrent un nouveau témoignage posthume à la beauté fragile et fascinante.

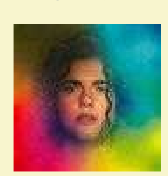
Mort et toujours inclassable. Pionnier disco et electro, compositeur d'indie rock, de country, de new wave et de musique contemporaine, Arthur Russell, infatigable expérimentateur, a su réussir tous les mélanges avec élégance au cours de sa trop courte vie. Point d'orgue de sa carrière, la sortie de *World of Echo* en 1986, son second album solo, salué par la critique autant qu'échec commercial. Peu importe, le jeune homme a déjà appris à cacher les blessures de l'insuccès et de l'incompréhension derrière les traits durs de son visage grêlé, mais le destin lui réserve un dernier tour tragique.
En cette même année 1986, Russell est diagnostiqué porteur du VIH. Il décédera six ans plus tard, à 40 ans, en laissant derrière lui plus d'un millier de bandes d'enregistrement. Et une légende qui ne cesse de s'écrire.
Picture of Bunny Rabbit (titre dédié à l'animal de compagnie d'un ami d'Arthur Russell) en dévoile une infime partie, aussi courte que somptueuse.
Au centre de ces neuf performances inédites compilées à partir d'archives musicales de la période *World of Echo* : le violoncelle. L'instrument fétiche.
On y retrouve le son typique du musicien à l'époque : la voix errante entre les fondations de morceaux en perpétuelle construction, le violoncelle poussé jusqu'à la dissonance dans un ensemble minimaliste et poétique qui doit autant à Terry Riley, à l'electro d'avant-garde qu'aux chants primitifs. La pop comme terrain d'expérimentations au même titre que la musique dite savante, comme il l'a toujours défendu.
Cordes saturées, jeux de basses et d'aigus, claviers minimalistes à deux doigts de l'essoufflement et chant élégiaque issu du fond des âges s'articulent au gré des envies du musicien. Sur cette poignée de morceaux à la beauté fragile, les six minutes célestes d'*In the Light of a Miracle* nous rappellent le génie discret de l'Américain. Alternance de silences et de tensions, cette musique, à la fois très ancienne et moderne, reste belle comme un secret d'initié·es.
Elle fait étonnamment le lien avec la jeunesse du musicien et l'année de ses 22 ans où, sans le sou, il quitte San Francisco pour rejoindre New York et l'avant-garde créative de l'East Village – cette même année où il deviendra voisin de palier d'Allen Ginsberg, accompagnant les textes du poète au violoncelle. Acte de naissance d'une musique primordiale et unique, branchée droit sur le cœur et les tripes. **Arnaud Ducome**

Picture of Bunny Rabbit (Rough Trade Records/Wagram). Sorti depuis le 23 juin.

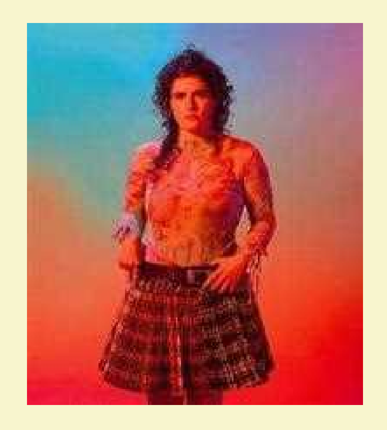
EUPHORIC de Georgia

Le troisième album de l'Anglaise est à l'image de son titre : enjoué et pensé pour être écouté aux plus belles heures de la nuit.

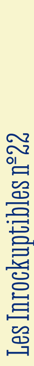
De Craig David à Romy, d'AlunaGeorge à Years and Years ou Shygirl, l'histoire de la pop anglaise regorge d'artistes ayant réduit les distances entre la chambre à coucher et les clubs. *Euphoric* s'inscrit dans la même tradition et en prolonge le plaisir en dix titres espiègles, imaginés avec Rostam, ex-Vampire Weekend devenu producteur à succès pour Haim, Carly Rae Jepsen ou Clairo.
Pour la première fois, Georgia est donc sortie de sa petite chambre londonienne : une ouverture sur le monde nécessaire et salvatrice, tant elle fait le plus grand bien à cette pop extatique, trop instable et joueuse pour rester en place.
Seule constante : cette bonne humeur qui, du single *It's Euphoric* à *So What,* fait tomber les inhibitions et trouve son climax le temps d'un *Some Things You'll Never Know* survitaminé, puisant dans les années 1990 un surplus d'énergie nécessaire à ce genre de tubes dont on se goinfre quand le corps s'essouffle.
Rappelons, à toutes fins utiles, que le père de Georgia n'est autre que Neil Barnes, membre de Leftfield : à croire qu'ici, les soirées en boîte se vivent en famille, en quête d'une symbiose entre la pop et la dance music. C'est parfois pour le pire (*All Night* et sa grandiloquence indigeste), mais ce flirt assumé avec l'emphase d'un refrain FM est aussi ce qui permet à Georgia d'atteindre ce qu'elle recherche : l'hédonisme. **Maxime Delcourt**



Euphoric (Domino/Sony Music). Sortie le 28 juillet.



Tom Lee/Rough Trade Records · Will Spooner/Domino · Sela Shiloni/Stones Throw Records



BLOWOUT
de John Carroll Kirby

Le prolifique compositeur et pianiste californien s'aventure sur les terres costariciennes, entre ambient, postjazz et funk.



Si on l'a vu assurer les claviers chez Solange Knowles, Frank Ocean ou encore Sébastien Tellier, John Carroll Kirby ne se contente pas d'aligner un tableau de chasse pop de haut vol, respectant un rythme linéaire d'un album par an depuis 2017 (et même deux en 2020). En témoigne l'un de ses précédents albums, le choral *Septet* (2021), confectionné dans sa ville natale de Los Angeles. Enregistré avec le Kawe Calypso Band au Costa Rica, *Blowout* est imprégné d'une saudade revisitée par Kirby. Comme l'affirme d'emblée l'ouverture *Oropendola* : si on se prête au jeu, la vie peut être funky, jazzy et ensoleillée.

Avec ses percussions malignes et une collection de synthés qui ne se fait pas prier, cette explosion sonore est plus hédoniste que destructrice, convoque l'ambient de Laraaji, la pop de Steely Dan *(Mates)*, la fausse nonchalance de Martin Denny *(Vertigo)* et quelques échos house *(So So So)*. *Hotel Jonny Chingas* rend hommage au musicien homonyme d'origine mexicaine, confidentiel mais culte, *The Takedown* verse dans une démonstration groovy d'humeur variable…

En dépit de l'immédiateté de cet écrin instrumental, rien n'est aussi simple que cela en a l'air. John Carroll Kirby fait ce qui lui plaît tout en s'acquittant d'une noble mission : redonner le sourire à son auditoire, voire le faire claquer des doigts, ignorant avec chic le brouhaha d'un monde en crise.



Sophie Rosemont

Blowout (Stones Throw Records/ PIAS). Sorti depuis le 30 juin.

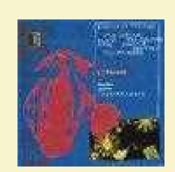
CROWD CAN TALK/ DRESSED IN TRENCHES de Lifeguard

La jeunesse sonique de Chicago est de retour. Et le trio surprend par sa force de frappe autant que par sa sensibilité.

Volume poussé à fond, les enceintes ronronnent sous la caresse électrique, impatientes de déverser un déluge de décibels au-delà de la scène. Face au public, trois adolescents fluets que l'on pourrait croire sortis tout droit de la prochaine saison de *Stranger Things*. Trois gremlins chevelus, de ceux qui une fois mouillés à la bière s'apprêtent à réaliser ce que les jeunes font de mieux : se fracasser ensemble contre le mur du son. Dès les premières notes, Lifeguard surprend. Leur musique est crue et jubilatoire, puissante mais maîtrisée. Difficile de ne pas être frappé·e par l'écart entre leur air juvénile et cette radicalité sonore.

Rapide présentation de ces (presque) nouveaux venus : Lifeguard se forme en 2019 à Chicago autour d'Asher Case (basse, chant) et d'Isaac Lowenstein (batterie). Ils seront rejoints quelques mois plus tard par le chanteur et guitariste Kai Slater, à l'occasion d'un concert avec Horsegirl (signé également chez Matador). En 2020, ils livrent un premier album inspiré et remarqué, *Dive*. Ils reviennent avec *Crowd Can Talk/ Dressed in Trenches,* assemblage de deux EP enregistrés dans des sessions séparées, mais au sein du même studio et en moins d'un an.
Crowd Can Talk a été initialement publié à l'été 2022 par le label de Chicago Born Yesterday, tandis que *Dressed in Trenches* propose cinq chansons inédites. Sur ces neuf titres, les kids affichent explicitement leur goût pour Unwound, At the Drive-In, Bauhaus et certaines signatures du mythique label indépendant SST (Bad Brains, Sonic Youth, Dinosaur Jr.). À l'image de leur musique qui ose frapper fort, sans se départir d'une vraie personnalité, le trio mélange noise, posthardcore et punk avec une sensibilité mélodique surprenante.

Ici, le spleen fait part égale avec la rage. C'est juste et percutant. *"You'll wish you were sixteen again",* chantaient autrefois les Buzzcocks. Si, en effet, la nature ne peut souffrir que l'on vive sans vieillir, Lifeguard nous offre au moins un véritable bain de jouvence. En eaux troubles, évidemment.



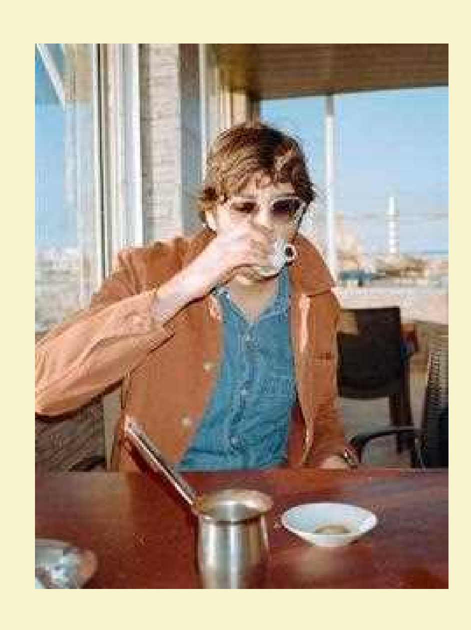
Arnaud Ducome

Crowd Can Talk/Dressed in Trenches (Matador/Wagram). Sortie le 14 juillet.



MARZIPAN de Charif Megarbane

Connu sous différents sobriquets, ce musicien libanais sort sous son propre nom un album instrumental en forme de cartographie d'une Méditerranée idéale.



Les musicien·nes parlent souvent de sonorités, de fréquences, de couleurs. Mais rarement les musicien·nes évoquent la lumière pour décrire leur musique ou, du moins, l'ambiance qui règne sur leur disque et dans leurs compositions. Charif Megarbane, lui, le fait. Et *Marzipan,* l'album qu'il sort chez Habibi Funk – dont le Libanais est le premier artiste contemporain, le label étant spécialisé dans la réédition de trésors cachés venus du Maghreb et du Moyen-Orient –, en est baigné, de lumière. À différentes heures de la journée, dans différents pays, à travers les persiennes de différentes pièces.
Le natif de Beyrouth, installé aujourd'hui à Lisbonne, semble même suivre la course du soleil comme s'il était chaussé de bottes de sept lieues, sillonnant le bassin méditerranéen en s'imprégnant des spécificités musicales locales, du Liban à l'Italie, avec l'ambition folle de mesurer le temps long.
Le multi-instrumentiste de moins de 40 ans, connu sous différents sobriquets (Cosmic Analog Ensemble, entre autres), a déjà sorti des centaines d'albums, tous enregistrés en solitaire (il joue de tout, produit et mixe), selon une technique bien rodée d'improvisation, comme on trace des esquisses à main levée.
Album maritime, *Marzipan* convoque Farfisa, sitar électrique, Mellotron, guitare et ne déroge pas à la règle.
Et comme l'ensemble de la discographie de Charif, il est un condensé instrumental de références à la musique de librairie et aux bandes originales de film seventies, avec une Méditerranée utopique comme terrain de jeu.

François Moreau

Marzipan (Habibi Funk/Jakarta Records). Sortie le 7 juillet.

Mariana Belaval/Matador · Mohamad "Rifo" Al-Rifai/Habibi Funk

BRIAN ENO

présente

SHIPS

Avec L'ORCHESTRE BALTIC SEA PHILHARMONIC

Direction et orchestration KRISTJAN JÄRVI

Commande de LA BIENNALE DI VENEZIA



26 OCTOBRE 2023 | PARIS



Billets sur aegpresents.fr



← Jean-Louis Murat en février 1995, saisi par Renaud Monfourny.

JEAN-LOUIS MURAT (1952-2023)

Mort brutalement le 25 mai, à l'âge de 71 ans, l'auteur-compositeur-interprète auvergnat, chantre de la mélancolie amoureuse, laisse une œuvre considérable et un vide immense.

Pour l'avoir interviewé et côtoyé depuis un quart de siècle, Jean-Louis Murat était un homme d'une intelligence rare, à la langue bien pendue, qui faisait partie de sa réputation. Pour nombre de journalistes, il était le client idéal, ne ratant jamais un bon mot sur ses cibles préférées, de Johnny Hallyday à l'industrie musicale – *"La France reste le pays de la revanche des médiocres, j'ai toujours été un outsider."* Ses modèles se trouvaient principalement de l'autre côté de l'Atlantique, de John Lee Hooker à Bob Dylan, de Neil Young à Robert Johnson.
Artisan de la chanson française, il n'envisageait son œuvre qu'imposante, passant à une cadence effrénée à partir des années 2000. Guitariste redoutable, songwriter insatiable, il passait du Murat des champs au Murat des villes, de l'acoustique à l'électrique. Il fallait être expert·e pour s'y retrouver parmi ses 21 albums studio et sa quinzaine de disques parallèles (lives, adaptations littéraires, musiques de films, DVD) depuis le 45t mythique *Suicidez-vous le peuple est mort* (1981). Lors de notre dernière interview, à l'automne 2021 pour la sortie de *La Vraie Vie de Buck John,* son ultime album, Murat nous faisait l'une de ses confidences coutumières, oubliant souvent le dictaphone : *"J'enregistre des disques posthumes. J'ai donc prévenu les enfants : quand papa ne sera plus là, ils auront plein de disques inédits à sortir."*
Ce 25 mai, Jean-Louis Murat est parti depuis son Auvergne natale, son *Haut Arverne* qu'il chantait dans *Grand Lièvre* en 2011. Et les mots éplorés nous manquent pour dire à quel point le jeune septuagénaire était doué, franc, sincère, lettré, fidèle, instinctif, provocateur, curieux, mélomane, rieur, paradoxal, bref, entier.
Avec le Berger de Chamablanc, on parlait musique, littérature, histoire, amour, descendance, politique, sports, lui qui raffolait de vélo *(Le Champion espagnol)* et de ballon rond *(Achille à Mexico).* Comme sa voix, familière et caressante, ses chansons nous ont transporté·es depuis le séminal *Cheyenne Autumn* (1989). Car dans la chanson française, il y a un avant et un après-Murat, et son influence est considérable, de Dominique A à Benjamin Biolay, deux de ses plus brillants descendants.
La musique lui était vitale : il écrivait et composait tous les jours dans sa maison de Douharesse, entre Tuilière et Sanadoire. *"Rien n'est important, j'écris des chansons comme on purgerait des vipères",* lâchait-il dans *Perce-Neige* sur *Dolorès* (1996), monument d'une modernité ahurissante écrit en pleine rupture amoureuse *(Fort Alamo)* et élaboré pendant douze longs mois, ce qui va définitivement le vacciner et l'inciter à accélérer son rythme discographique dans une formule en trio qui lui sied à merveille (*Le Moujik et sa femme,* 2002, *Lilith,* 2003, son premier triple vinyle). Chanteur rimbaldien et poète paysager, Jean-Louis Murat pouvait duettiser avec Mylène Farmer *(Regrets),* enregistrer dans une chapelle romane (*Murat en plein air,* 1993) ou adapter Leonard Cohen en français *(Avalanche IV).*
Entre deux maquettes, Murat peignait inlassablement *(Le dragon a cent visages,* 2003), refusant un temps de se faire photographier et livrant des autoportraits parfois pas piqués des hannetons. *"J'ai toujours cultivé la démultiplication des images de moi-même en miroir brisé,* nous confiait-il à la sortie de *Baby Love* (2020). *Je me dédouble très facilement, je ne sais jamais quand je suis Bergheaud ou Murat. Étant fan de Proust, j'ai fait le choix de me démultiplier à l'infini. La vie est trop courte pour être un seul. Quand je me couche le soir, je suis tellement crevé que je ne sais même plus qui je suis."* En réécoutant sa discographie (triste ironie, le premier *Best of* de sa carrière est paru au lendemain de sa disparition), et particulièrement *Si je devais manquer de toi,* Murat nous manque cruellement. **Franck Vergeade**

Renaud Monfourny

LES 10 ALBUMS DU MOIS
Sélectionnés par les disquaires de la Fnac



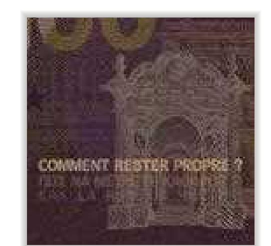
QUEENS OF THE STONE AGE IN TIMES NEW ROMAN...

" Un nouvel album de QOTSA c'est toujours un cadeau ! Josh Homme distribue les riffs incisifs, comme dans Paper Machete qui sonne très première époque, Time & Place qui groove comme rarement, tandis que Sicily s'insinue sournoisement entre nos oreilles un peu plus à chaque écoute... Un très bon cru !

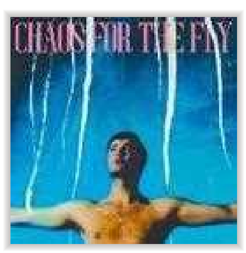
Gaël, disquaire Fnac.com
Retrouvez son blog sur fnac.com



ANOHNI AND THE JOHNSONS
MY BACK WAS A BRIDGE FOR YOU TO CROSS



LA RUMEUR
COMMENT RESTER PROPRE ?



GRIAN CHATTEN
CHAOS FOR THE FLY



OLIVIA DEAN
MESSY



PJ HARVEY
I INSIDE THE OLD YEAR DYING



BLUR
THE BALLAD OF DARREN



GABRIELS
ANGELS & QUEENS



RYUICHI SAKAMOTO
12



YG PABLO, SOFIANE PAMART
DIAMOND TEARS

2 CD OU VINYLES ACHETÉS

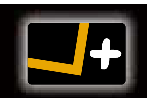


3 CD OU VINYLES ACHETÉS



*Offre réservée aux adhérents du 03 juillet au 03 septembre 2023 sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5€ en euros fidélité pour 2 CD ou vinyles achetés et de 10€ en euros fidélité pour 3 CD ou vinyles achetés. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponible.



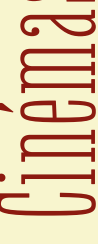


ADHÉREZ À LA CARTE fnac+ VOUS ALLEZ ADORER

FERMER LES YEUX
de Victor Erice

Un réalisateur part sur les traces de son acteur disparu. Derrière l'enquête vagabonde, un hommage majestueux au cinéma par le grand cinéaste le plus rare du monde.

Présenté sur la Croisette dans la section honorifique Cannes Première, *Fermer les yeux* a produit un tel effet que son absence de la compétition a interloqué. Le Festival de Cannes a invoqué les délais dans lesquels le film avait été soumis au comité de sélection, tandis que le réalisateur espagnol, Victor Erice, répondait via une lettre ouverte publiée par le quotidien *El País* : non seulement le film avait été présenté à temps, mais de plus la Quinzaine des cinéastes lui avait proposé sa séance d'ouverture. Le délégué général du festival, Thierry Frémaux, aurait négligé de répondre à Erice sur le sort de son œuvre, bloquée en salle d'attente pour finalement intégrer cette section non compétitive. Un méli-mélo un peu triste, tant le quatrième long de Victor Erice



Manolo Pavon

– en cinquante ans ! – a figuré dans le peloton de tête des plus belles comètes cannoises.
L'homme de 83 ans qui a mis en scène cette splendeur est un des mythes du cinéma contemporain. S'il n'avait pas réalisé de long métrage de fiction depuis *Le Songe de la lumière* en 1992, le Basque a façonné sa légende avec *Le Sud* (1983) et surtout *L'Esprit de la ruche* (1973), l'odyssée intérieure d'une enfant de 6 ans fascinée par *Frankenstein,* considéré comme l'un des plus grands films espagnols.

Cette fois, Erice s'intéresse à l'autre versant de la vie, quand le corps et l'esprit menacent de lâcher. D'un calme majestueux et d'une simplicité radicale, *Fermer les yeux* s'ancre dans la tradition de l'art testamentaire et dans celle des hommages au cinéma, sans pour autant dérouler un programme joué d'avance. Comme son héros lancé dans une quête qui s'impose à lui, le film divague, trouve sa forme à mesure qu'il se déploie. Après une introduction comme une habile fausse piste – une longue scène tirée d'un film en costumes –, la fiction s'enclenche quand Miguel Garay (Manolo Solo) est contacté par une émission de téléréalité dédiée aux personnes disparues. Le film dont nous avons vu des images n'a en effet jamais été terminé, son acteur principal Julio Arenas (José Coronado) s'étant évaporé en plein tournage. Miguel en était le réalisateur.
Il commence à parler de son vieil ami, se rend compte qu'il a refoulé ce moment crucial de sa jeunesse créative. Au fil des plans, Erice signale, en sismographe des images, le temps qu'il faut à ces dernières pour s'imprimer, la trace concrète qu'elles laissent dans un corps et une mémoire dont il faudra peut-être accepter un jour la ruine.
Il nous propose d'éprouver devant son film cette fragilité et cette beauté : ici, chaque geste et chaque instant comptent, et en même temps ne comptent pour rien. Le cinéma fonctionne en dehors de toute comptabilité.
Fermer les yeux aborde ces sujets potentiellement théoriques avec une légèreté imparable, donnant à ses 2 h 50 le parfum d'un voyage suspendu. Miguel recherche les signes de son ami et acteur dont la police n'a jamais retrouvé le corps, comme s'il fallait achever par d'autres moyens le geste de cinéma et d'amitié (et si c'était la même chose ?) qu'il n'avait pu mener à terme. Il revoit la fille de Julio Arenas, jouée par la merveilleuse Ana Torrent, qui interprétait la gamine de *L'Esprit de la ruche*. Miguel finira par retrouver la trace de Julio, non sans avoir zoné en bord de mer et pris le temps de chanter *My Rifle, My Pony and Me* que Dean Martin et Ricky Nelson entonnaient dans *Rio Bravo* en 1959, avec des jeunes gens rencontrés sur place. Le moment est si délié, si loin de tout hommage engoncé qu'il en devient sublime. Le cinéma est parfois une simple affaire de retrouvailles.
Fermer les yeux se révèle à la fois parfaitement tenu et comme en vacance de lui-même, une symbiose entre le cinéma classique et la modernité vagabonde que revendique le réalisateur. Dans la dernière scène, tournée dans un cinéma abandonné, la mémoire des images accomplit enfin son œuvre, qui tient du miracle. On comprend qu'Erice a façonné son film comme une preuve : la preuve que si le cinéma existe, envers et contre tout, c'est d'abord comme un secret dont il faudra inlassablement révéler l'existence. **Olivier Joyard**


↙ José Coronado.

Fermer les yeux de **Victor Erice**, avec **Manolo Solo, José Coronado, Ana Torrent** (Esp., Ar., 2023, 2 h 49). En salle le 16 août.



LA BÊTE DANS LA JUNGLE de Patric Chiha

Henry James transposé avec une grande liberté dans le présent perpétuel d'une boîte de nuit, où la vie se rêve en dansant.

Quelle différence entre une salle de cinéma et une boîte de nuit ? Chez Patric Chiha, les deux espaces se regardent comme de parfaits alter ego, zones de projections où défilent des fantasmes infinis. Depuis *Domaine* (2009), son premier long, la nuit et les clubs occupent une place privilégiée dans son cinéma jusqu'à en habiter le centre (*Brothers of the Night,* 2016, *Si c'était de l'amour,* 2019). Ils sont ici, dans cette adaptation libre d'Henry James, le cœur de toutes les actions, le lieu d'une parole profuse (le texte) et d'un mouvement constant de corps et de visages éclairés sur le dancefloor. Quand May (Anaïs Demoustier) pénètre dans l'antre nocturne pour la première fois, on sait déjà qu'elle n'en reviendra pas, que le voyage n'a pas de retour car l'hôtesse spectrale du Domaine qui l'accueille (Béatrice Dalle, narratrice omnisciente du film) a des airs de Faucheuse. May se retrouve ainsi à jamais piégée quand elle scelle un pacte avec John (Tom Mercier), qui lui promet l'arrivée d'un événement plus grand que tout, plus grand même que l'amour. Comme les amant·es platoniques d'*India Song* de Duras, voilà May et John séquestré·es entre les murs de la boîte, attendant que quelque chose vienne, soumis·es à un cycle fait d'éternels recommencements, de beats changeants pour un film en mue constante. Autour des amant·es sacrifié·es, le monde ne cesse de bouger, de s'éteindre et de revivre, de passer de la fougue de la fin des années 1970 à l'état d'hébétude mortifère des années sida, de la chaleur du disco au métal froid de la techno, de l'euphorie à la gueule de bois, d'un certain état de pleine conscience et de pure présence à une forme fantomatique, amaigrie, rigidifiée par l'endurance de la fête et du temps qui passe.

Comme un cristal aux mille reflets d'une vie, la boîte d'échos ou chambre noire se fait ici caverne où l'on préfère épier les autres et son ombre plutôt qu'affronter le dehors désenchanté et le jour qui brûle. Attendre que quelque chose jaillisse, comme un·e cinéphile devant son écran, avec cette passivité active de voyeur·se et ce rapport mélancolique aux images qui finiront par se faner dans l'obscurité du club ou dans la coupe d'un plan. L'endroit d'émancipation, d'anonymat et de liberté (la danse chez Chiha est sa seule façon de marcher) que représente le dancing devient alors le tombeau de ces deux vampires, lieu de fatigue des idéalistes. *"J'aime quand la vie ressemble à un roman",* dit May, et peut-être est-ce son malheur que d'avoir trop rêvé à d'autres vies que la sienne. **Marilou Duponchel**

La Bête dans la jungle de **Patric Chiha**, avec **Anaïs Demoustier**, **Tom Mercier**, **Béatrice Dalle** (Fr., Bel., Aut., 2023, 1 h 43) En salle le 16 août.

Frakas Productions/Les Films du Losange · Iglesias Mas

STRANGE WAY OF LIFE de Pedro Almodóvar

Ce western queer est à la fois sérieux, insolent et réjouissant.

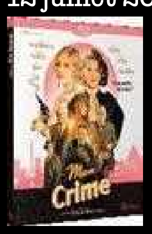
Un western de 31 minutes réalisé par Pedro Almodóvar : quoi de plus excitant sur le papier ? Mais le maître espagnol sait-il s'adapter aux contraintes narratives d'un court métrage ? Promesse tenue : les fans ne seront pas déçu·es. Almodóvar, nourri de cinéma classique hollywoodien, joue ici avec les codes du genre et principalement celui de la vengeance, avec un grand respect et une forme d'allégresse. Tout commence normalement, ou presque, comme dans un bon vieux western : un-cowboy-entre-à-cheval-dans-une-petite-ville-de-l'Ouest. En fond sonore, une romance latino chantée par une femme. Erreur : le plan suivant nous montre qu'il s'agit en réalité d'un homme (même si ce n'est pas Caetano Veloso qui chante, comme dans *Parle avec elle*, 2002)… Premier grain de sable dans les rouages machistes traditionnels du western, et ce ne sera pas le seul. Ce cavalier sorti du désert (Pedro Pascal) vient retrouver celui qui fut son amant (Ethan Hawke) à l'époque où ils étaient tous deux tueurs à gages. Ce dernier est devenu shérif. Nous n'en dirons pas plus. Le film, tenu, tendu par une mise en scène rigoureuse, réserve des surprises. La loi du désir devient la loi de l'Ouest. Et le finale, réjouissant et délicieusement pervers (on pense un peu aux *Proies* de Don Siegel), propose un spectacle déroutant : même les vieux hors-la-loi fougueux doivent un jour s'assagir – du moins en apparence, semble nous dire le cinéaste de 73 ans avec un sourire en coin. C'est un concentré d'Almodóvar, accompagné par une partition d'Alberto Iglesias comme toujours savante, riche et cultivée. De la substantifique moelle. **Jean-Baptiste Morain**

Strange Way of Life de **Pedro Almodóvar**, avec **Pedro Pascal**, **Ethan Hawke** (Esp., 2023, 31 min). En salle le 16 août.



Fnac × Les Inrockuptibles : quels films voir ce mois-ci ?

MON CRIME de François Ozon
12 juillet 2023 • ESC/Gaumont



Avec *Mon crime*, François Ozon retourne à ses amours de boulevard façon *8 Femmes* ou *Potiche*. Il y transpose la pièce éponyme de Georges Berr et Louis Verneuil, une mystérieuse affaire de meurtre dans un Paris années 1930, figuré ici en un décor de carton-pâte avec sa fausse coupable idéale (Nadia Tereszkiewicz) et son alliée avocate (Rebecca Marder). L'occasion surtout pour Ozon de déclarer son amour aux actrices, en pleine conscience de leur pouvoir de persuasion sur la scène méta d'une cour d'assise. Résolument jouissif et féministe.

L'ÉTABLI de Mathias Gokalp
2 août 2023 • Warner/Le Pacte



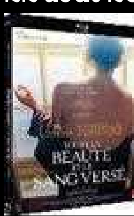
Quelques mois après le printemps 68, Robert (Swann Arlaud), normalien et militant d'extrême gauche, infiltre l'usine Citroën et son travail à la chaîne, planqué sous l'apparence d'un ouvrier comme les autres. Adapté de l'œuvre autobiographique et éponyme du sociologue et philosophe Robert Linhart, le premier long métrage de Mathias Gokalp ressuscite les combats d'une époque en même temps qu'il réfléchit à ceux de la nôtre, aux filets aliénants du travail mais aussi à l'importance déterminante du rang (ici la bourgeoisie de Robert) de celui ou celle qui s'engage.

ABOUT KIM SOHEE de July Jung
9 août 2023 • ESC/Arizona



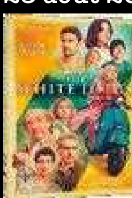
Pour son deuxième long métrage, July Jung *(A Girl at My Door)* retrouve la star coréenne Doona Bae, ici dans la peau d'une flic mutique et solide, dont la pudeur inflexible cacherait, sans doute, une brisure enfouie. En déboulant dans la deuxième partie du film pour enquêter sur la mort d'une lycéenne broyée par le système capitaliste d'une méritocratie cruelle, l'enquêtrice vient recoller les morceaux d'une affaire et d'un film divisé en deux parties, mais surtout, par un jeu de métaphore, ceux d'une kyrielle de destins féminins effacés.

TOUTE LA BEAUTÉ ET LE SANG VERSÉ de Laura Poitras
22 août 2023 • Arcadès/Pyramide



C'est une petite phrase qui vient synthétiser l'ensemble du film : *"Toute la beauté et le sang versé."* Le sang, c'est aussi bien l'encre que la maladie, l'encre d'un journal (intime), celui de l'artiste Nan Goldin, et le sang de millions de corps meurtris par la crise des opiacés aux États-Unis. Le film de Laura Poitras, Lion d'or à la Mostra de Venise 2022, mène le combat sur les deux fronts, privé et public, intime et politique. La petite phrase, elle, vient d'un être cher et disparu, et le film devient ce mausolée-manifeste, cette preuve d'une résistance politique indissociable d'une lutte artistique.

THE WHITE LOTUS - saison 2* de Mike White
23 août 2023 • Warner/HBO



Pour le second volet de sa série génialement satirique, Mike White grossit à nouveau le trait, à outrance, d'une humanité avide d'ego trips, de faste clinquant et d'overdose d'argent et de sexe. Les nouveaux personnages qui en sont ici les porte-étendards, dont la géniale gardienne du temple Jennifer Coolidge, seule rescapée de la première saison, y sont tous observés avec la sidérante ambiguïté d'un regard qui parvient à extraire de la laideur crasse et rance de tout ce décorum de bêtise et d'absurdité les sédiments d'une humanité bouleversante.

*visuel non définitif

DE NOS JOURS
de Hong Sang-soo

Au fil de deux conversations alternées, le Coréen chronique les plaisirs simples mais irrésistiblement dangereux. Aussi drôle que bouleversant.

Il y a vraiment de quoi se perdre dans le calendrier de sortie des films de Hong Sang-soo. Ainsi *La Romancière, le film et le heureux hasard* arrivait en salle mi-février, quasiment au moment où *In Water* était projeté en compétition à la Berlinale. Mais ce nouveau film n'a pas encore de date de sortie et apparaîtra donc sur nos écrans après *De nos jours,* son trentième long métrage, qui a fait la clôture de la Quinzaine des cinéastes en mai et sort le 19 juillet… Soit avant *À chaque étage,* sélectionné l'an dernier à Toronto et à San Sebastián, prévu, lui, pour le 13 décembre.
Ce n'est sûrement pas un hasard si survisibilité et suractivité s'accompagnent dans ses films, depuis longtemps déjà, des motifs de la disparition et de la retraite. Dans le dernier en date, *In Water,* œuvre aquarelliste totalement floue, cette tentation de l'absence allait jusqu'à la disparition même du cinéma au profit de la peinture.
Avec *De nos jours,* on retrouve un HSS plus classiquement lui-même, au fil d'un récit structuré par un montage alterné entre deux situations jumelles. D'un côté une actrice (Kim Min-hee), reconvertie en architecte et hébergée par une amie possédant un chat gourmand, répond aux interrogations d'une jeune admiratrice qui voudrait l'imiter.
De l'autre, un vieux cinéaste râblé, en sevrage d'alcool et de cigarettes, discute avec une jeune étudiante en train de faire un documentaire sur lui, lorsqu'un admirateur vient l'assaillir de questions sur son art.
L'impossibilité de la transmission est depuis le début le sujet de discussion privilégié des personnages du Sud-Coréen. Il est l'anti-maître par excellence, et si sa filmographie nous enseigne quelque chose, cela n'a rien à voir avec le cinéma mais plutôt avec la vie elle-même. Peu de réalisateur·rices se confrontent comme lui à la trivialité de l'existence, à la façon dont cette trivialité vole parfois en éclats grâce à une complicité fugace, qu'elle soit amoureuse, admirative, amicale ou éméchée. Les films de HSS sont à la fois d'une épure absolue et d'une sophistication totale, de plus en plus maîtrisés, puisque le cinéaste fait aujourd'hui quasiment tout sur ses projets – de la musique aux décors, en passant par le scénario, l'image, le son et le montage.
Leur production quasi à la chaîne cache évidemment un art ultime de la variation. Drôle, l'un des plus drôles de sa carrière, *De nos jours* recèle aussi un secret : l'impératif d'arrêter alcool et tabac est tout autant celui du protagoniste que de son créateur de 62 ans, qui doit s'en priver à la suite d'un problème de santé en train de lui coûter la vue. Mais à l'image du chat qui se goinfre de friandises, la tentation des plaisirs simples est trop forte et la reddition (représentée dans une extraordinaire scène finale), inéluctable.
Jouer à chifoumi, observer une plante grandir, savourer seul une cigarette en buvant un verre de whisky… *De nos jours* est plus que jamais attentif aux infinitésimaux ravissements de la vie.
Depuis deux films donc, HSS nous dit qu'il ne voit plus rien (le flou d'*In Water*), et pourquoi il ne voit plus rien (l'impossibilité à arrêter ce qui l'empoisonne). Bouleversant, et sublime.
Bruno Deruisseau

De nos jours de **Hong Sang-soo**, avec **Ki Joo-bong**, **Kim Min-hee**, **Song Sunmi** (Cor., 2023, 1 h 24). En salle le 19 juillet.



Capriccini · Tanit Films



LES FILLES D'OLFA de Kaouther Ben Hania

Comment la société patriarcale sacrifie ses jeunes filles, dans une œuvre cathartique d'une grande richesse.

Ça ressemble d'abord aux coulisses d'une téléréalité. Olfa Hamrouni et ses filles Eya et Tayssir se tiennent devant nous, le visage tourné vers un miroir qui est aussi l'angle de vue épousé par la caméra de Kaouther Ben Hania. *Les Filles d'Olfa*, cinquième long de son autrice, nous regarde pour mieux épier son reflet. À l'image, c'est celui d'une famille meurtrie par la disparition de ses deux aînées (on ne saura pas tout de suite comment, et c'est moins l'issue que le processus qui importe), que le film va tenter de ressusciter le temps d'une projection. Kaouther Ben Hania convie ainsi trois comédiennes à rejoindre le trio et le tournage en cours : deux jeunes femmes pour incarner les sœurs disparues et l'actrice tunisienne Hend Sabri comme doublure de fiction d'Olfa. Le dispositif a évidemment valeur de catharsis et fait un peu de méta sur le pouvoir du jeu. Tout a lieu dans un rapport d'hybridité permanente entre le film et son tournage, le réel et la fiction.

Les sœurs et la mère pleurent de revivre la douleur des souvenirs, pour mieux s'en extraire, sans doute, mais aussi pour en avoir le contrôle. On pense à Almodóvar, à la *Copie conforme* de Kiarostami, aux films carcéraux de jeunes filles (*Virgin Suicides* ou *Mustang*) devant ce huis clos d'artifices sororal où rien n'est laissé à son état naturel, labo d'expérimentations ou théâtre de marionnettes recouvert de couleurs, sons et effets de coupes sèches. De cette accumulation répétée qui prête parfois au rire (nerveux), la cinéaste parvient à saisir toute la violence qu'Olfa fait subir à ses filles et, avec elle, celle d'une éducation, d'une société patriarcale et misogyne en héritage. Le film donne alors la sensation d'un exorcisme, d'un chaos qui, tout à coup, deviendrait net, d'une carte brouillée dont on parviendrait, à la fin, à percevoir les contours pour raconter le déclin d'un pays, la Tunisie, et de ses sœurs sacrifiées. **Marilou Duponchel**

Les Filles d'Olfa de **Kaouther Ben Hania**, avec **Hend Sabri**, **Olfa Hamrouni** (Fr., Tun., All., Ar. Sa., 2023, 1 h 50). En salle le 5 juillet.



QUAND LES VAGUES SE RETIRENT de Lav Diaz

Sous forme de face-à-face à distance dans un pays malade du crime, ce polar philippin exsude une magie noire obsédante.

Auteur d'une filmographie faite de gros blocs, Lav Diaz signe, avec *Quand les vagues se retirent,* un de ses films les plus courts. Trois heures au cours desquelles deux anciens amis, flics corrompus, vont tout faire pour se retrouver après une sombre et inachevée histoire vieille de trente ans. L'un, Hermes, s'est retranché sur une île, tandis que l'autre, Primo, emprisonné depuis, est aujourd'hui fraîchement libéré. S'engage alors une traque vengeresse entre deux types qui vont s'enfoncer peu à peu dans leur propre folie.
Lav Diaz fait se métamorphoser le thriller en une longue errance anxiogène, où l'on se pourchasse à distance entre les villes, les champs et les plages.
Cette promenade dangereuse est baignée de sources vives de lumière, souvent de raies franches qui cisaillent une nuit poussiéreuse et immobile. C'est une hypnose sous tension, une sorte d'hyper-nuit avec laquelle les êtres se débattent.

Au cours de la longue alternance de scènes qui constitue le film, nous suivons les deux antagonistes jusqu'à une séquence d'affrontement ultime, une variation shamanique, maritime et absurde de *Heat.* Une bien vaine comédie où les douleurs se libèrent.
Ce regard désespéré, Lav Diaz le construit pierre après pierre. Ce n'est pas un cinéma du désespoir absolu mais celui d'une tristesse élaborée, amassée, solidifiée. Comme le cinéaste se refuse à découper les scènes et filme en lumière naturelle, il restitue le temps, les lieux, les êtres, les peaux et les folies dans leur plus pure nudité. C'est par-dessus qu'émerge alors une absurdité corporelle : les corps déambulent, luttent, agonisent, dans une théâtralité saisissante.
Le territoire de l'île y est fascinant parce qu'il semble se rétrécir à mesure que le film progresse : les vagues s'en retirent peut-être véritablement, laissant une terre en friche (une île pour dire toutes celles des Philippines). De dos, l'ancien détenu la contemple, planté dans la nature du paysage. Sa peau malade lui dessine un trou béant dans le crâne, comme un vampire brûlé au soleil.
En écho à cela, son adversaire se meut péniblement dans la pénombre moite d'une chambre d'hôtel, entouré de prostituées alanguies. Cette quête de vengeance, si elle est librement inspirée du *Comte de Monte-Cristo* et rappelle les errances dostoïevskiennes, pourrait tout aussi bien se passer au fin fond de la Transylvanie, là où l'on cherche le sang dans la nuit. Entre les vagues et les potagers, les cris des coqs et les soleils fébriles, la magie noire qui se dégage du film en devient obsédante. Lav Diaz s'éloigne ici des catastrophes climatiques ou des révolutions avortées dont les Philippines sont le terrain pour en saisir une détresse plus intime. Derrière le crime qui gangrène le pays, c'est tout une mélancolie qui s'abat sur son peuple. Lancé sur le littoral, *"J'emmerde les Philippines"* devient un transcendant cri d'amour pour une patrie malade.
Arnaud Hallet

Quand les vagues se retirent de **Lav Diaz**, avec **John Lloyd Cruz**, **Ronnie Lazaro**, **Don Melvin Boongaling** (Phil., Fr., Dan., Por., 2022, 3 h 07). En salle le 16 août.

Epicentre Films · Bonnie Marquette

MASTER GARDENER
de Paul Schrader

Le nouveau jalon déréalisé mais sensuel d'une filmographie habilement monomaniaque.

Il y a quelque chose de gaguesque dans l'effet d'annonce qui ferait de ce film le dernier volet d'un "triptyque sur la rédemption" entamé par Paul Schrader avec *Sur le chemin de la rédemption* (2017) et poursuivi par *The Card Counter* (2021). Gaguesque, oui, car si ces films ont bien en partage des motifs et des obsessions, ce ne sont jamais que ceux qui travaillent depuis quarante ans l'œuvre peut-être la plus monomaniaque du cinéma américain contemporain : une infinie variation sur une figure d'homme seul et torturé, quelque part entre le Travis Bickle de *Taxi Driver* (qu'il a scénarisé) et les figures de Robert Bresson (son modèle absolu) dans *Pickpocket* ou *Journal d'un curé de campagne*. Narvel est le dernier avatar en date de cette lignée de héros schradériens : un homme au passé violent qui a trouvé le salut dans une existence monacale et ritualisée (prendre soin d'un jardin à la française pour le compte d'une improbable aristocrate très *The Gilded Age,* jouée par Sigourney Weaver), que va venir bousculer l'arrivée d'une jeune personne tempétueuse (la petite-nièce toxicomane de la châtelaine).
Schrader récite ses gammes, en les poussant jusqu'à une certaine forme de déréalisation théorique. *Master Gardener* met moins en scène des personnages pleinement incarnés que des archétypes de son cinéma, fantômes de leurs homologues passés. Le film n'est pourtant pas froid : le Schrader dernière manière est habile à faire circuler dans ses plans (déjà dans *The Card Counter*) une sensualité suprêmement féline et languide. Mais l'hypermaîtrise de la forme (découpage au scalpel, harmonie lenôtresque du cadre) et la distanciation du récit aboutissent à quelque chose qui n'est plus tout à fait un film : l'empreinte fossile ou le songe d'une filmographie.
Théo Ribeton

Master Gardener de **Paul Schrader**, avec **Joel Edgerton, Quintessa Swindell, Sigourney Weaver** (É.-U., 2022, 1 h 50). En salle le 5 juillet.



LES HERBES SÈCHES de Nuri Bilge Ceylan

Au-delà de son dispositif éprouvé, le charme du nouveau film-fleuve du cinéaste turc opère dans ses contradictions et sa fragilité.



L'une des observations retenues de la cuvée 2023 de la compétition cannoise aura été la propension des cinéastes à mettre, ou pas, leur cinéma en crise. Le cas Nuri Bilge Ceylan est particulièrement ambivalent, tant *Les Herbes sèches* opère sa mue sans même que l'on ne le perçoive lors de son visionnage. Si l'on sait en effet parfaitement où l'on est projeté·e lorsque l'on entre dans un film du cinéaste turc, depuis qu'il semble avoir trouvé la sève rêvée de son dispositif avec *Winter Sleep* (Palme d'or 2014), chaque nouvelle œuvre s'envisage comme une variation subtile complexifiant le paysage jadis dépeint par son auteur. Une nouvelle couche, peut-être légère mais différente, qui a de quoi nous donner le désir d'y retourner – même si les obstinations de certains motifs et dispositifs formels pourraient sembler programmatiques (les lents panoramiques qui photographient les spécificités de la Turquie rurale via de grandes discussions philosophiques).

Les Herbes sèches a beau s'avancer de fait comme un redoutable bloc temporel, narrant patiemment le retour puis le départ de son protagoniste dans un village reculé et enneigé de Turquie, le cœur du film emprunte une autre voie pour briser l'orfèvrerie de sa façade et dévoiler son noyau fragile et les contours d'un cinéma beaucoup plus nébuleux qu'il pourrait ne le laisser présager. *"L'important, ce n'est pas les événements, mais les choses invisibles qui se passent en nous",* déclare l'un des personnages : pendant 3 h 17, le cinéaste turc va ainsi analyser et décrypter avec une grande rigueur leurs états internes. Et ce au détriment d'une certaine lisibilité de l'intrigue qui, bien qu'extrêmement concrète durant les deux tiers du récit, devient de plus en plus opaque, se retrouvant teintée d'angles morts que Ceylan n'éclairera jamais.

Derrière son homogénéité stylistique, le film révèle avec force le caractère polymorphe de ses protagonistes (un intellectuel progressiste mais désabusé happé par un besoin de domination rencontre une femme meurtrie mais toujours guidée par un désir d'utopie) aussi bien que de sa forme. Ce sera notamment le cas le temps d'une conversation de salon, dont la durée prolongée et la finesse des dialogues produisent un effet de réel extrêmement fort, bientôt balayé par une soudaine distanciation venant briser le quatrième mur et relever le négatif qui se cache derrière toute fiction. C'est dans ces contradictions que *Les Herbes sèches* trouve sa fragilité et son charme mystérieux. **Ludovic Béot**

Les Herbes sèches de **Nuri Bilge Ceylan**, avec **Deniz Celiloğlu**, **Merve Dizdar** (Tur., Fr., Al., Suè., 2023, 3 h 17). En salle le 12 juillet.

LES DAMNÉS NE PLEURENT PAS de Fyzal Boulifa

Le double portrait d'une mère et son fils dans un Maroc dur et dangereux. Puissant.

Le Maroc. Fatima-Zahra (Aïcha Tebbae), la cinquantaine, et Selim (Abdellah El Hajjouji, extraordinaire jeune acteur), 17 ans, forment un duo fusionnel : mère et fils dorment dans le même lit, collé·es l'un à l'autre. Fauchée, la paire erre de garni en garni, de ville en ville, sans jamais pleurer ni se plaindre. Sans que rien ne soit dit ni vraiment montré, nous comprenons que Fatima-Zahra se fait entretenir par des hommes, doit parfois se prostituer et quitter une ville dès que tout dégénère. Selim, lui, va découvrir l'amour à Tanger, avec un Français (Antoine Reinartz), un "chrétien" qui restaure des riads. Tandis que sa mère semble avoir trouvé un homme "fiable", bon croyant, travailleur, qui cherche une femme pour "suppléer" la sienne qui a sombré dans une dépression…

Ce qui est beau, dans ce premier long réalisé par un Britannique d'origine marocaine (Fyzal Boulifa, court-métragiste plusieurs fois récompensé), c'est qu'il ne juge pas ses personnages. Il ne les caricature jamais, les éclaire sous des jours différents, au sens figuré comme au sens propre, tant la photo et les cadres parfaits embellissent ses protagonistes et les rendent multiples. Sans haine, avec une étonnante douceur, Boulifa décrit un Maroc très dur pour les femmes qui rêvaient de liberté. Et où les Occidentaux jouent impunément avec les sentiments et le corps des damné·es. Un très beau premier film. **Jean-Baptiste Morain**

Les damnés ne pleurent pas de **Fyzal Boulifa**, avec **Aïcha Tebbae**, **Abdellah El Hajjouji**, **Antoine Reinartz** (Fr., Bel., Mar., 2022, 1 h 51). En salle le 12 juillet.

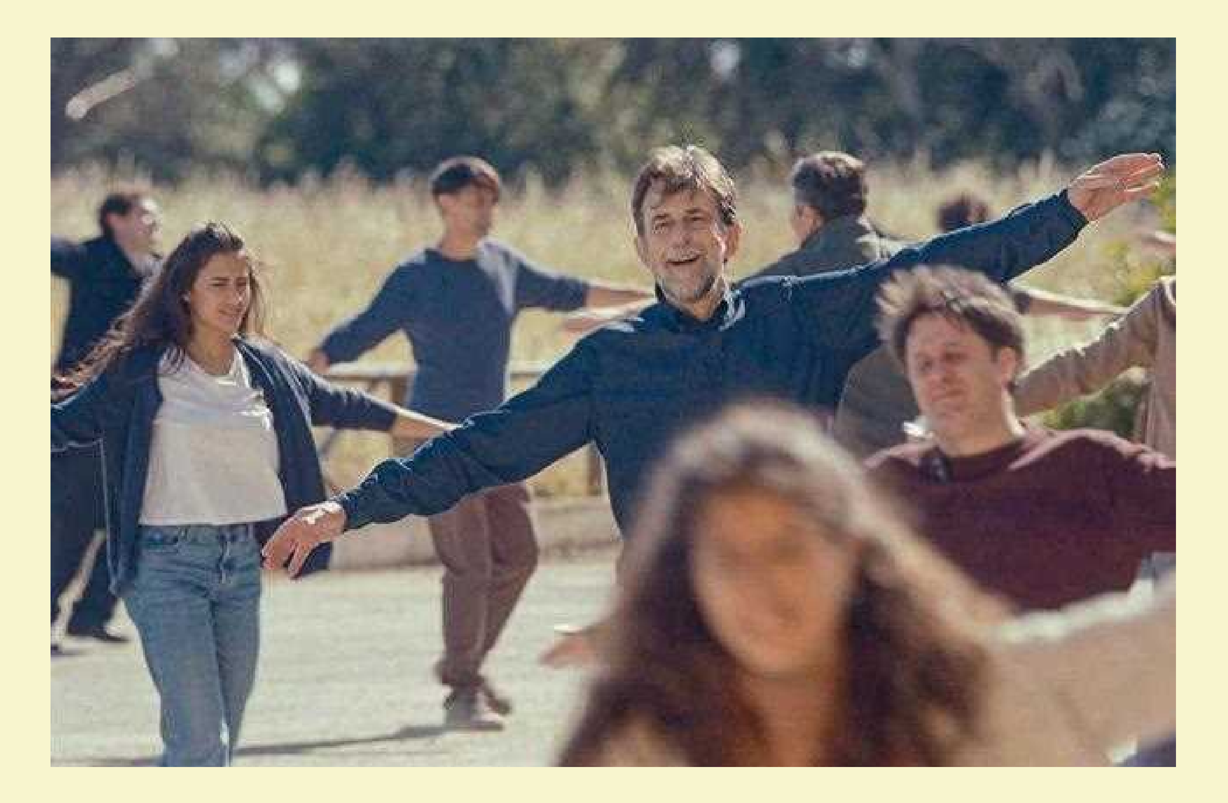
Nuri Bilge Ceylan · New Story · Épicentre Films

FRANCISCA de Manoel de Oliveira

Reprise d'une tragédie en costumes où les dandys s'abîment dans l'amour. Un sommet de lyrisme froid présenté à Cannes en 1981.

Au premier plan de *Francisca,* un *flashforward* sublime, une aristocrate lit une lettre de condoléances.
Une fois. Deux fois. La même, filmée différemment, comme pour prévenir que nous entrons à la fois dans une tragédie et dans une expérience.
Une tragédie, car la femme dont il est question est l'héroïne d'un triangle amoureux ravagé, scruté avec malice et dureté par l'un des plus grands cinéastes de la fin du XXe siècle, le Portugais Manoel de Oliveira, décédé en 2015 à l'âge de 106 ans. Une expérience, car dans cette adaptation du roman *Fanny Owen* de sa compatriote Agustina Bessa-Luís, qui clôt une tétralogie sur les amours frustrées, Oliveira atteint un sommet dans le lyrisme froid, d'une beauté renversante.
Capable de tutoyer le théâtre, la peinture, la littérature et la musique, à la fois plein d'ironie et parfaitement frontal, ce film sorti en 1981 a fait claquer des fauteuils. Ce sera probablement le cas lors de cette ressortie en copie neuve. Trop de fixité, de costumes serrés, pas assez de naturel. Et pourtant. L'austérité de *Francisca* fait sa grandeur, mais aussi sa folie.
Alors que les personnages, des dandys du XIXe siècle fans de Byron, échangent leurs vues sur l'amour et des questions aussi essentielles que la définition de l'âme, ils ne parviennent ni à se toucher ni à se regarder. Ils partagent l'espace des plans sans se croiser vraiment, prenant à témoin la caméra. Les mots semblent leur échapper et provoquer le chaos. Des vibrations étranges résonnent dans chaque recoin de l'image, comme des montées d'acide esthétique d'une modernité absolue. *"Nous vivons déchirés, à la recherche de nos corps dispersés sur la terre",* déclare un personnage dans un moment saisissant. Et puis, il y a Fanny, dite Francisca, une romantique qui s'entend dire des horreurs par ceux prétendant l'aimer. Elle tentera de mettre le monde et les sentiments en ordre, en vain. *"Sans les hommes et leur caractère, tout irait beaucoup mieux",* lui avait confié une amie. **Olivier Joyard**

Francisca de **Manoel de Oliveira**, avec **Teresa Menezes**, **Diogo Dória**, **Mário Barroso** (Port., 1981, 2 h 47, **reprise**). En salle le 12 juillet.



VERS UN AVENIR RADIEUX de Nanni Moretti

De l'air du temps au temps qui passe, (auto)portrait d'un cinéaste névrosé tantôt fantaisiste, tantôt émouvant, porté par une bande-son pop.

On avait laissé le grand Nanni Moretti en 2021 dans un état quelque peu neurasthénique avec *Tre Piani,* un mélodrame aussi troublant que puissant où sa dépression se manifestait à tous les étages, l'amenant à poser un jugement très dur sur ses contemporain·es et sur l'idée même de filiation. On le retrouve deux ans plus tard avec ce bien plus lumineux *Vers un avenir radieux,* qui n'est toutefois pas, comme son titre (sarcastique) pourrait le laisser croire, un *canto allegro*.

Moretti s'y figure, comme il l'a souvent fait, en cinéaste névrosé qui tente en l'occurrence de réaliser un film historique sur le Parti communiste italien des années 1950, tiraillé entre sa fidélité à la ligne post-stalinienne et sa solidarité avec le peuple hongrois, violemment réprimé par Moscou en 1956. Égal à lui-même, le bientôt septuagénaire se moque de ses idiosyncrasies – comme cette habitude de revoir en famille *Lola* de Jacques Demy en mangeant de la glace avant de tourner un film – avec une verve qu'il avait délaissée depuis *Aprile* en 1998, au profit d'un ton plus mélancolique (*La Chambre du fils,* 2001, *Mia madre,* 2015).

Sans renier une certaine matité formelle qui définit l'automne de son œuvre, il s'autorise ici la fantaisie et sertit ce court film (à peine plus de 1 h 30) de quelques éclats pop, proprement "en-chantés" : Luigi Tenco, Fabrizio De André et Franco Battiato sont ainsi convoqués dans une superbe BO où ne manque que Lucio Battisti, qui semble ne pas trouver grâce aux oreilles du cinéaste romain.

Derrière la badinerie, Moretti ne cesse cependant de prendre des nouvelles de sa vieille dépression qui ne le lâche pas – l'a-t-elle déjà lâché, en réalité ? – en sus d'ausculter l'inéluctable avancée d'une forme de barbarie culturelle qui l'accable. Cela donne lieu tantôt à une scène un peu ringarde, lorsque le maestro se met à faire la leçon à un jeune cinéaste fictif ayant goût pour la violence (le trait est trop gros, même pour de la caricature) ; tantôt à une scène hilarante, lorsqu'il se rend chez Netflix où d'obtus *executives* lui demandent de remettre son scénario aux normes rigides de la plateforme (on se croirait chez le Larry David de la dernière saison de *Curb Your Enthusiasm*). Quoi qu'il en soit, l'avenir peut-il être radieux lorsque le destin se ligue ainsi contre soi ? Ce qui éblouit ici, c'est la résilience que prône le cinéaste italien. Faisant face à l'adversité, intime ou professionnelle, il se bat pour une haute idée du cinéma : non pas comme photocopie du réel dans sa banale abjection, mais comme possibilité de faire advenir un autre monde. Sa vision de l'Histoire comme pâte à modeler uchronique rejoint d'une certaine façon celle de Quentin Tarantino, même si l'on peut difficilement imaginer deux cinéastes plus éloignés formellement. Et dans un finale particulièrement émouvant, le temps d'une chanson, plutôt que de se lamenter de l'impossibilité d'avancer collectivement, il donne à voir ce que serait, ou ce qu'aurait été, ce monde meilleur. Pour contredire Godard, même si c'est juste une image, c'est l'image la plus juste qui soit. **Jacky Goldberg**

Vers un avenir radieux de **Nanni Moretti**, avec **lui-même**, **Margherita Buy**, **Silvio Orlando** (It., 2023, 1 h 36). En salle depuis le 28 juin.

Sacher Film/Fandango/Le Pacte · Hippocampe Productions

MARINALEDA
de Louis Séguin

Dans ce moyen métrage inventif, même les vampires ont droit à leur place au soleil.

Deux vampires font de l'auto-stop pour se rendre à Marinaleda, une enclave communiste andalouse : tel est le point de départ farfelu de cet excellent moyen métrage de Louis Séguin. Critique aux *Cahiers du cinéma,* il fait preuve d'un art de la langueur poétique et comique qui le place parmi les grands espoirs du jeune cinéma français. En ôtant à la figure du vampire ses oripeaux aristocratiques, le film lui invente une nouvelle mythologie – plus troubadour désargenté que dandy baigné de soie, plus philosophe qu'épicurien, plus frêle que tout-puissant. Il les expose aussi à la lumière d'un vif soleil d'été, bien que l'essentiel de *Marinaleda* se déploie dans la nuit, avec une très belle scène de trouple où le duo (Luc Chessel et François Rivière, le fils de Marie Rivière, qui fait une hilarante apparition dans ce récit à la tonalité de langue toute rohmérienne) fait la rencontre déterminante d'une mortelle (Pauline Belle).
"Même quand ça marche pas, c'est pas assez radicalement raté", entend-on d'une des deux bouches caninées. Le film est traversé par une forme d'angoisse à vivre, une fragile candeur vacillant face à l'apathie générale. On a aussi le sentiment que, malgré leur siècle de vécu, ces vampires sont des incarnations de la jeunesse contemporaine, désabusée mais avide d'idéal. Sensuel et existentialiste, *Marinaleda,* toujours inventif tout en étant épuré, manie l'incongruité avec un infini talent. **Bruno Deruisseau**

Marinaleda de **Louis Séguin**, avec **François Rivière**, **Luc Chessel**, **Pauline Belle** (Fr., 2022, 51 min). En salle le 5 juillet.





HIJACK
de George Kay et Jim Field Smith

Sept épisodes racontent, en temps réel, un détournement d'avion. À coups de cliffhangers et de rebondissements ingénieux, la série captive grâce à une mécanique bien huilée.

Étant donné la masse de productions qui arrivent sur nos écrans, il n'existe plus vraiment de saisons – cet ordonnancement historique qui rythmait l'année de septembre à mai – pour les séries. Les diffuseurs semblent parfois balancer leurs créations au hasard, parfois sans les promouvoir avec conviction : la masse gagnera toujours. La vie de fan de séries consiste désormais à guetter ce qui pourrait nous plaire, à rattraper ce qu'on n'a pas pu voir, à rater quelques bonnes trouvailles. Dans ce bordel un peu épuisant, *Hijack* arrive à point nommé, juste au début de l'été. Sept épisodes, et puis c'est tout. Ce serait dommage de regarder ailleurs, tant elle correspond à l'image que l'on peut se faire de la série estivale. Non par ses décors – on ne quitte pas beaucoup l'intérieur d'un avion de ligne –, mais à cause de son sens presque didactique de la tension dramatique. Une sorte d'étalon de la série mainstream contemporaine se déploie sous nos yeux.

Apple TV+



Que l'on s'entende bien : il n'est pas question ici de légèreté et d'amours d'été, puisque *Hijack,* comme son nom l'indique, raconte le détournement d'un avion qui relie Dubaï à Londres. Plus de 200 passager·ères y risquent leur vie. L'action se déroule en temps réel, nous ramenant à cette époque où *24 Heures chrono* jouait avec le format sériel en acceptant quelques invraisemblances par épisode pour garder son principe de départ. *Hijack* est plus sage.
Le n'importe quoi ne la régit pas – quoique –, mais il y a dans le travail de George Kay, cocréateur avec Jim Field Smith et scénariste principal, une façon intéressante d'avancer dans les intrigues sans trop se poser de questions.
Si cela empêche la série d'être excellente, elle n'en reste pas moins captivante.
Au fil des heures, elle nous enroule dans sa toile à force d'habiles rebondissements, de cliffhangers modèles. La métaphore la plus juste serait celle de l'avion en pilote automatique (il est d'ailleurs question de cela) qui avance coûte que coûte, sans que l'on sache vraiment qui se trouve aux commandes.
George Kay (connu pour avoir créé *Lupin,* plus faible) travaille moins la profondeur que la mécanique, avec une application de tous les instants. Un certain art du suspense à partir de presque rien le caractérise. Il parvient à rendre intéressantes des séquences entre personnages qui n'ont parfois pas le droit de se lever – sur ordre des pirates de l'air – ni de parler. Un exercice en soi. Sam, joué par Idris Elba (en photo), est un homme rompu aux négociations dans son domaine professionnel, le business. Notre héros se retrouve assez vite en position de discuter avec les preneur·ses d'otages, et *Hijack* pose la seule question qui vaille : celle de sa séduction, de sa capacité de persuasion. Il est celui qui attire l'attention sans tirer la couverture à lui, bouillonne intérieurement mais reste calculateur, fixé sur son objectif. Idris Elba, révélé il y a deux décennies par *The Wire,* est assez parfait dans le rôle. L'ex-Stringer Bell personnifie un mélange de charisme et de réserve, presque de retenue.
Son avancée en âge – il vient d'avoir 50 ans – ne fait que renforcer ses qualités remarquées aussi dans *Luther*. On peut regarder *Hijack* pour lui, pour suivre son rythme singulier, scruter son regard inquiet.
Plus les épisodes avancent, plus il devient évident que la touche british de la série, écrite et jouée quasi exclusivement par des Anglais·es et des Gallois·es, fait son intérêt. On n'insistera jamais assez sur le vivier de talents que possède encore le royaume, où les écoles d'écriture et de jeu continuent à pulluler. On retrouve ici l'excellente Archie Panjabi (révélée par *The Good Wife*) dans un rôle malheureusement sous-exploité, mais aussi des figures moins connues internationalement comme Christine Adams, Eve Myles ou Max Beesley, qui prennent chacun·e à leur tour la lumière. Leur solidité aide la série, jusqu'au moment – heureusement proche de la fin – où *Hijack* dévie de son axe fun mais rigoureux pour se terminer dans une sorte d'apothéose un peu prévisible et familialiste. Dans un paysage sériel souvent peu inspiré, tenir la route aussi longtemps suffit largement à notre plaisir. **Olivier Joyard**

Hijack de **George Kay** et **Jim Field Smith**, avec **Idris Elba**, **Archie Panjabi**, **Christine Adams**.
Sur Apple TV+ et MyCanal depuis le 28 juin.



I'M A VIRGO
de Boots Riley

L'auteur de *Sorry to Bother You* revient avec une création déjantée dont le postulat prometteur s'abîme dans une surcharge narrative et formelle.

Connu à l'origine comme chanteur et beatmaker dans les groupes The Coup et Street Sweeper Social Club, Boots Riley avait fait une entrée fracassante dans le monde du cinéma avec *Sorry to Bother You* (2018). Suivant l'ascension sociale d'un jeune homme noir fauché dans l'univers du télémarketing, cette farce cinglante étrillait, à grand renfort de trouvailles narratives et visuelles, la façon dont le système capitaliste génère de l'injustice sociale en exploitant les plus faibles.
On retrouve immédiatement sa patte d'artiste engagé dans *I'm a Virgo* ("Je suis Vierge"), série déjantée dont il réalise l'intégralité des épisodes.
Doté dès la naissance d'une taille hors normes, Cootie a grandi à l'abri des regards jusqu'à atteindre quatre mètres de haut. Maintenu enfermé par des parents convaincus que le monde n'est pas prêt à l'accepter, il s'en est construit une image distordue par la lecture de comics et les images télévisées. Jusqu'au jour où, n'y tenant plus, il sort de sa caverne pour appréhender le réel par lui-même.
Fixée à cet improbable postulat biologique, *I'm a Virgo* s'offre comme l'éveil au monde d'un candide.
Ce procédé à haute teneur philosophique noue le récit d'apprentissage et ses étapes incontournables à la critique de mécanismes sociaux saisis par le regard "vierge" du personnage. Comme un croisement entre le film *Jack* de Francis Ford Coppola et la série *Atlanta* de Donald Glover, la singularité de Cootie questionne le rapport à la norme et cristallise par l'absurde le vécu de la communauté afro-américaine, dessinant une expérience minoritaire au carré.
Comme on peut s'y attendre, la taille du personnage structure la mise en scène en des jeux d'échelles périlleux et de décalages savoureux, et arme la charge politique du projet d'une métaphore extrêmement concrète. Incapable de se tenir droit dans des pièces trop exiguës pour lui, Cootie doit vivre en courbant l'échine – posture qui résonnera avec les multiples tentatives de ses employeur·ses ou des institutions de l'utiliser en lui déniant une part d'humanité.
Cette figure de *freak* est hélas prise dans une narration en surrégime qui sature les espaces visuel et sonore – on pense parfois à Jeunet ou aux mauvais Gondry – sans la laisser pleinement exister. Multipliant les pas de côté (un super-héros facho, l'embryon d'une révolte communiste ou l'obsession des personnages pour un dessin animé grinçant), elle dilue le potentiel de fascination de sa figure centrale. Plongée dans un monde semi-dystopique à la bizarrerie trop fabriquée, cette dernière voit son potentiel amoindri : il lui aurait fallu un référentiel plus terre à terre pour déployer pleinement sa puissance dialectique. **Alexandre Büyükodabas**

I'm a Virgo de **Boots Riley**, avec **Jharrel Jerome, Carmen Ejogo, Walton Goggins**.Sur Prime Video depuis le 23 juin.

THE RESORT
d'Andy Siara

La série, sur la même ligne scénaristique que *The White Lotus*, paraît bien pâlichonne à côté de son aînée.

C'est ce qu'on appelle un problème de timing. *The Resort* arrive alors que, depuis deux ans, l'une des meilleures séries a pour cadre un hôtel de luxe avec à la clé un mystère s'emparant de vacancier·ères qui n'en demandaient pas tant. On parle de *The White Lotus*, évidemment, à laquelle la création d'Andy Siara fait irrémédiablement penser, même si c'est injuste. Ici, un couple d'Américain·es trentenaires passe ses vacances au sud de Cancún, sur la Riviera Maya, au Mexique. Emma et Noah fêtent leur première décennie ensemble, mais le séjour de rêve promis est dès le début perturbé quand Emma trouve par hasard un téléphone contenant des informations cruciales sur une affaire vieille de plus de quinze ans…
Alors que son aînée a su faire preuve à la fois d'ironie et d'ampleur, scrutant avec minutie les passions humaines et la question du privilège, *The Resort* paraît toute petite, très premier degré. Il arrive que de jolies scènes surgissent, notamment quand nous suivons en flashback ce qu'il s'est passé en 2007. Mais dans sa partie contemporaine, et sans devenir pour autant désagréable, la série enfile les clichés. Peut-être parce que, au-delà de ses faiblesses d'écriture, elle repose sur un duo d'acteur·rices – Cristin Milioti et William Jackson Harper – sans grand charisme.
Olivier Joyard

The Resort d'**Andy Siara**, avec **Cristin Milioti, William Jackson Harper**. Sur Canal+ à partir du 12 juillet.



Pete Lee/Prime Video · Abey Charron/Peacock/Universal Content Productions

PAULO BRANCO PRÉSENTE

QUINZAINE DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES 1981

“L'ÂME EST UN VICE”

76
MOSTRA INTERNAZIONALE D'ARTE CINEMATOGRAFICA
LA BIENNALE DI VENEZIA 2019

Francisca

UN FILM DE **MANOEL DE OLIVEIRA**

— *COPIE RESTAURÉE 40ÈME ANNIVERSAIRE* —

Télérama · Les Inrockuptibles · La Septième Obsession

EPICENTREFILMS.COM

AU CINÉMA LE 12 JUILLET

FILMS BOUTIQUE EPICMEDIA PRODUCTIONS INC ROSA FILMES
PRÉSENTENT





QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

UN FILM DE LAV DIAZ



HISTOIRES À CONSTRUIRE

Le premier traite du réchauffement climatique, le second adapte Boris Vian : deux jeux narratifs français marquants malgré des partis pris bien différents, pour vivre des expériences inédites.

"Ça fait longtemps que je n'ai pas été enfant." Il suffit parfois d'une phrase qui n'a l'air de rien pour ouvrir un gouffre et nous emporter très loin. Dans *End of Lines,* le dernier jeu d'aventure de l'épatant studio bordelais Nova-box *(Across the Grooves, Along the Edge, Seers Isle),* cette phrase figure dans l'un des flashbacks. Ou, plus exactement, dans l'un de ces moments un peu flottants où le passé semble se superposer au présent pour une tentative de dialogue à travers le temps – entre supplique, reproches et expression de regrets ardents. Dans le jeu vidéo actuel, les mondes postapocalyptiques sont omniprésents mais, loin de l'épidémie zombie, *End of Lines* nous parle d'une catastrophe bien réelle : le réchauffement climatique, qui a fait des personnages (Nora, Camille, le petit Sam, Rafik…) des nomades en quête d'un lieu habitable. Le ciel est rouge, la nourriture se raréfie, le découragement menace.
Relevant comme les précédents titres de Nova-box du *visual novel, End of Lines* est d'abord un assemblage de dessins (réalisés à la main) et de textes dont le défilement s'interrompt régulièrement pour nous proposer des choix. Vaut-il mieux partir en expédition ou se reposer à l'abri ? Retenir ce jeune couple ou renoncer à sa compagnie ? Faire confiance au leader d'une communauté apparemment paisible ou garder ses distances avec lui ? De nos décisions dépendra l'avenir de notre troupe, mais la puissance du jeu tient précisément à la manière dont son récit nous résiste : ses embranchements sont rarement évidents et, une fois parvenu·e au terme de l'aventure, l'envie sera forte de tout recommencer pour essayer de faire mieux.
Il ne s'agit pas juste d'un puzzle cérébral mais, plus profondément, d'un nouvel épisode magistral de la lutte éternelle entre le cours de l'histoire (globale, semblant écrite d'avance et, ici, tragique) et l'espoir, individuel ou collectif, de la faire sortir de ses rails. Qu'*End of Lines,* émouvant jeu d'impressions, sublime par son sens du détail.
L'autre beau récit interactif made in France du moment, *To Hell with the Ugly,* se révèle plus facétieux mais pas moins marquant, adapté d'*Et on tuera tous les affreux* de Vernon Sullivan (alias Boris Vian). Créée par le studio La Poule Noire, basé à Angoulême, cette aventure en pointer-cliquer (pensez à *Monkey Island*) avec des morceaux d'autres genres dedans (enquête, infiltration, combat au tour par tour…) nous plonge dans une sombre affaire de disparitions dans le Los Angeles jazzy des années 1950, mais n'en parvient pas moins à rendre son propos remarquablement actuel (féminisme, culte des apparences…).
Ici, raconter, c'est d'abord interagir avec les éléments de cet univers illuminé par une remarquable direction artistique. Et nous voilà bientôt occupé·es à scruter, saisir, classer (des coupures de presse, des photos), trouver, donner… Jeu d'activités, *To Hell with the Ugly* doit sa force au fait que son récit passe par les gestes autant que par les dialogues et les pensées. Avec *End of Lines,* il constitue un autre excellent conseil "lecture" pour l'été. **Erwan Higuinen**

End of Lines (Nova-box), sur Switch, Mac, Linux et Windows, de 14 à 17 €.
To Hell with the Ugly (La Poule Noire/Arte), sur Switch, PS4/PS5, Xbox, Mac, Linux et Windows, environ 20 €.

↓ *End of Lines.*



Nova-box

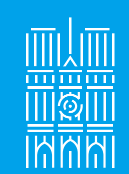
CITÉ
ARCHITECTURE & PATRIMOINE

NOTRE-DAME DE PARIS

DES BÂTISSEURS AUX RESTAURATEURS

Exposition en coproduction avec

ACTUELLEMENT



Établissement public
chargé de la conservation et de la restauration
de la cathédrale Notre-Dame de Paris

#NotreDameCitedelarchi

CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE
PALAIS DE CHAILLOT. TROCADÉRO



LA CROIX

connaissance des arts













Projet pour la restauration de la façade occidentale de Notre-Dame de Paris. Eugène Viollet-le-Duc et Jean-Baptiste Lassus, 1843. Dessins à l'aquarelle sur papier, fac-similé © Médiathèque du patrimoine et de la photographie / Dist. RMN – Grand Palais

Livres

MONDES INVISIBLES
dirigé par Sylvain Ledda

Comment l'invisible et l'occulte ont-ils imprégné notre histoire littéraire ? Du XVIIIe siècle à l'émergence d'une contre-culture à la fin des années 1950, ce passionnant volume des "Cahiers de L'Herne" nous garantit un été gothique.



Library of Congress

L'histoire qui illustre le plus justement le processus en jeu dans l'acte d'écrire est une histoire de fantômes. Dans *The Ghost and Mrs. Muir* de Joseph L. Mankiewicz (1947), une veuve, Lucy Muir (Gene Tierney), vit seule dans une maison ayant appartenu à un vieux capitaine (Rex Harrison). Il revient la hanter, il et elle tombent peu à peu amoureux·ses et il va l'aider à écrire un livre sur la vie d'un vieux capitaine alors qu'elle n'y connaît rien. Il y a ces scènes sublimes où l'on voit Mrs. Muir écrire sous la dictée d'un être mort, à demi-transparent, invisible et inaudible aux autres. Le film de Mankiewicz raconte au fond l'histoire de ce geste : une femme qui écrit, sous l'emprise d'une voix qui ne parle que dans sa tête, qui émane de son seul esprit quand celui-ci échappe à son contrôle. Souvent, on a entendu les écrivain·es parler de l'écriture comme d'une transe, se dire possédé·es, comme si le livre s'écrivait tout seul, les personnages s'imposant comme s'ils existaient déjà.

L'un des plus beaux films de cette année, dans lequel une femme écrit, est encore une histoire de fantômes : *Eternal Daughter* de Joanna Hogg met en scène Julie (Tilda Swinton) dans un hôtel hanté, sur les traces de sa mère qui y a passé son enfance, voulant écrire sur elle. Dès que Julie se met au travail, elle est perturbée par des sons étranges, des frôlements que personne d'autre ne perçoit. Écrire relève de l'acte de convoquer une voix, une vie en nous, qui semble venir d'un au-delà de soi.

Si le cinéma a longtemps été décrit comme un art des fantômes – l'art d'enregistrer les morts mais surtout de les retenir (il faut notamment relire, à ce sujet, les très beaux livres de Didier Blonde, lui-même hanté par *Les Fantômes du muet*) –, la littérature n'est elle-même pas étrangère à l'invisible. C'est le pari d'un nouveau numéro des "Cahiers de L'Herne" consacré aux *Mondes invisibles*.

Si chaque opus, mêlant textes d'universitaires et d'écrivain·es, est habituellement dédié à l'œuvre d'un·e auteur·rice (pléthore de classiques et, parmi les contemporain·es, Annie Ernaux, Emmanuel Carrère et Michel Houellebecq), ce *Mondes invisibles,* coordonné par l'universitaire Sylvain Ledda, montre comment ces invisibles (l'occulte, le spiritisme, l'alchimie ou l'ordre de la Rose-Croix) se sont faits modes mais aussi courants d'idées dès le XIXe siècle, au croisement de la science, de la religion et de la philosophie, au point d'influencer la littérature et de questionner le champ intellectuel jusqu'aux années 1960. Arthur Conan Doyle, qui avait perdu un frère et un fils, croyait dur comme fer au spiritisme, et écrivit même un texte (présent dans ce Cahier) encourageant la police à faire appel à des médiums pour résoudre des crimes. Victor Hugo, qui avait perdu sa fille, convoqua les esprits chaque soir lors de son exil à Guernesey, et tira même un livre fascinant de la retranscription de ses séances, où même Jésus vient lui parler.

Si l'occulte fut en vogue à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, spécialement en Angleterre et en France, c'est peut-être parce que chacun·e, alors, avait été confronté·e à la perte de plusieurs êtres aimés : enfants mort-né·es ou mort·es en bas âge chez les familles victoriennes ; fils, frère, père, fiancé, mari assassinés pendant la grande boucherie de 14-18. Du XIXe à la Belle Époque, de Wilkie Collins à Gaston Leroux, en passant par Edgar Allan Poe, mais aussi d'autres auteurs remarqués de cette nouvelle bible du néogothique – Villiers de l'Isle-Adam, Gérard de Nerval, Bram Stoker, Barbey d'Aurevilly, Balzac, Dostoïevski, André Pieyre de Mandiargues, René Char, Louis Pauwels avec Jacques Bergier pour *Le Matin des magiciens* en 1960… –, la littérature est hantée.

"Si les sciences occultes existent depuis longtemps, si la réflexion ésotérique n'est pas née au siècle de Hugo, c'est dans un contexte de redéfinition du religieux et du sacré que les termes formalisent un rapport à la culture", écrit Ledda dans sa préface. Les termes "ésotérisme" et "occultisme" apparaissent en 1828 et 1842, et *"la scène fondatrice se déroule dans la nuit du 31 mars 1848 à Hydesville, aux États-Unis. Trois sœurs, Margaret, Leah et Kate Fox, filles d'un pasteur, entrent en communication avec une entité au moyen de coups frappés et répétés. Un esprit leur a parlé, répondant à leurs questions avec une précision surprenante. L'affaire fait grand bruit. Cette technique de communication se répand comme une traînée de poudre en Amérique du Nord, puis déferle en Europe et en France au début des années 1850. En quelques années, le spiritisme fait des millions d'adeptes, à tel point qu'on l'assimile à une nouvelle religion."* En 1857, cette nouvelle "religion" a même sa bible : *Le Livre des Esprits* d'Allan Kardec. De nouvelles formes de langage se créent donc entre vivant·es et mort·es, à un moment – la deuxième moitié du XIXe siècle – où la littérature se remet justement en question.

On trouvera ici également des textes qui apportent la contradiction à ces croyances en l'invisible. La fin du XIXe et le début du XXe sont aussi le temps de la naissance de la psychanalyse. Il faut lire le chapitre consacré à *"Freud et l'occulte",* de Nicole Edelman. Freud contribua ainsi à la Society for Psychical Research, créée à Londres en 1882 – Henri Bergson ou encore William James l'ont présidée, Jung et Conan Doyle en ont été membres –, mais il n'adhère jamais aux explications irrationnelles. *"Ses conclusions sont originales, puisque loin de pathologiser l'état de médiumnité, il affirme au contraire la puissance créatrice de cet état lié à l'existence de ce qu'il nomme un 'inconscient subliminal'."* Le fantôme de madame Muir quand celle-ci écrit ?

Nelly Kaprièlian

L'Herne
Mondes
invisibles

Mondes invisibles (L'Herne/"Cahiers de L'Herne"), dirigé par **Sylvain Ledda**, 280 p., 33 €. En librairie.

←
Photographie spirite de Sylvanus W. Fallis datée 1901, prétendument prise lors d'une séance.

SIRÈNE, DEBOUT – OVIDE RECHANTÉ
de Nina MacLaughlin

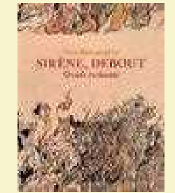
Quand *Les Métamorphoses* d'Ovide sont réécrites du point de vue des victimes, longtemps condamnées au silence : un exercice stimulant, plein de fougue et de vie.

"C'est donc avec un certain sentiment d'urgence que je cherche la nature, le sujet, les mots de l'autre histoire, celle qui jamais ne fut dite, l'histoire vivante." En 1986, c'est par ces mots que l'autrice de science-fiction Ursula K. Le Guin théorise dans un article sa *"Fiction-Panier"*. Elle fait l'éloge des récits qui ne se concentrent pas sur les héro·ïnes mais sur les gens. Pas sur ceux et celles qui tuent mais sur les survivant·es. Qui se tiennent à la marge et vivent une vie parfois très ordinaire. C'est pour faire entendre ces voix si souvent condamnées au silence que Nina MacLaughlin a écrit *Sirène, debout*. À force de lire et de relire *Les Métamorphoses* d'Ovide, elle a commencé à se poser des questions : que pensent toutes les victimes du récit ? Celles qui sont transformées en arbre, celles qui doivent prendre une forme animale pour survivre aux agressions ? Celles dont le destin se limite parfois à une phrase ? Pour y répondre, elle s'est lancée dans une entreprise périlleuse : réécrire Ovide. Et faire muter *Les Métamorphoses*.

Dans *Sirène, debout,* elle imagine et retranscrit les voix et les points de vue de Callisto, de Syrinx, de Thétis, de Procné. Là où Ovide écrit sobrement qu'Apollon veut *"s'unir à* [Daphné]*"*, MacLaughlin raconte sans détour une tentative de viol. Daphné, devenue proie, décrit *"le souffle* [d'Apollon] *sur le duvet de* [sa] *nuque"*. Et quand son dieu de père la transforme en laurier, elle est soulagée, *"victorieuse"*. Sous la plume acérée de l'autrice, les rapports de domination qui se jouent entre les dieux et les hommes, mais surtout entre les hommes et les femmes, éclatent au grand jour. Cela ne veut pas pour autant dire que ces *Métamorphoses* 2.0 réduisent les femmes au statut de victime.

Au contraire : l'autrice leur rend aussi leur complexité, leur rage et leur brutalité. Procné raconte ainsi à la première personne, dans le détail, comment elle a rôti son propre bébé pour venger sa sœur que son mari a violée. *"Je vais lui scier cette chose qui t'a humiliée"*, siffle-t-elle. Et les désirs féminins, tabous ou non, ne sont jamais tus.

L'entreprise de MacLaughlin n'est pas plombée par le sérieux, et c'est ce qui fait sa réussite. Ses fragments sont infusés d'humour et d'une liberté totale. Elle mélange les époques, joue avec l'anachronisme et avec la forme de ses récits. Ses personnages chantent, parlent, communiquent par mail… Il y a parfois des fausses notes dans ce joyeux brouhaha, mais l'exercice ne cesse jamais d'être stimulant. Il ne s'agit pas ici de faire la morale à Ovide, ce qui serait plutôt mal venu plus de deux mille ans après, mais de dialoguer avec ces matières vivantes que sont les mythes et les récits. *"Même si mes mots ne peuvent pas non plus se rendre à cet endroit-là,* confie Méduse en parlant de son viol, *ils sont plus près. Ils sont plus près, je vous assure."* On touche du doigt cette *"histoire vivante"* chère à Le Guin, celle que l'on peut se réapproprier, avec laquelle on peut jouer, dont on peut sans relâche explorer les zones d'ombre.



Pauline Le Gall

Sirène, debout – Ovide rechanté de **Nina MacLaughlin** (La Volte), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Iuvan**, 320 p., 22 €. En librairie.



Kelly Davidson · Keystone-FranceGamma-Rapho/Getty Images



← Colette Andris devant la piscine du Lido, à Paris, en 1930.

LA FEMME QUI BOIT
de Colette Andris

Étonnamment moderne, ce texte de 1929 réédité aujourd'hui s'attaque à ce qui était alors un tabou : l'alcoolisme féminin.

Si l'héroïne de ce texte est inoubliable, c'est sans doute parce qu'elle adopte *"une attitude, une façon de rire à la face du monde pour le tenir en joue"*, écrit dans sa préface Nathalie Kuperman qui, dans *Les Raisons de mon crime* (2012), a dressé le portrait d'une alcoolique. Sorti en 1929, le premier roman de Colette Andris aborde ce même sujet. Son héroïne, Guita, est une jeune femme chic qui boit.
L'autrice décrit très bien l'ambivalence de l'addiction, la boisson qui procure un *"précieux enchantement"* et la détresse du petit matin.
Elle évoque, avec une modernité frappante, combien une femme alcoolique devient une proie pour les hommes qui l'entourent – *"Un brusque enlacement, une bouche brutale, des mains de pirate, et, sur le divan où elle souriait gracieusement, la voici aux prises avec un être primitif qui ne songe plus qu'à la violer."* Guita – qui peut être un double de l'écrivaine – doit aussi se battre pour exister contre les injonctions d'une société qui la condamne.
La liberté de Colette Andris se révèle en outre dans son écriture. Ni roman ni témoignage, son texte est une succession de fragments, courts instantanés sans chronologie, chapitres qui parfois ne dépassent pas un paragraphe et peuvent prendre la forme d'une lettre ou d'un monologue. Au-delà de son sujet, par sa construction même, son livre est encore aujourd'hui un étonnant objet littéraire. **Sylvie Tanette**



La Femme qui boit de **Colette Andris** (Gallimard/"L'Imaginaire"), préfaces de **Nathalie Kuperman** et **Léonie Pernet**, 168 p., 9 €. En librairie.

RAI-DE-CŒUR
d'Emmanuelle Bayamack-Tam

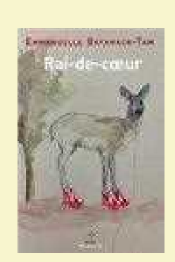
Sorti en 1996 et épuisé depuis longtemps, le tout premier roman de l'autrice d'*Arcadie* est enfin publié en poche. Et c'est le livre idéal pour l'été.

Un certain nombre de lecteur·rices l'ont découverte avec *Arcadie,* prix du Livre Inter 2018, puis grâce au Médicis décerné à *La Treizième Heure* en 2022. Mais ces deux excellents livres ne sont pas sortis de nulle part. Emmanuelle Bayamack-Tam écrit depuis les années 1990, en autrice emblématique de la maison P.O.L, sous son nom ou sous le pseudo de Rebecca Lighieri, une œuvre qui ne ressemble à aucune autre. *Une fille du feu* (2008), *La Princesse de*. (2010), *Je viens* (2015) avaient peu à peu agrégé autour d'elle une troupe d'inconditionnel·les et, aujourd'hui, les éditions P.O.L ont la belle idée de publier en poche son tout premier texte, *Rai-de-cœur,* daté de 1996.

C'est un pur bonheur, et pas seulement parce qu'il s'agit d'un très beau roman. Il est fascinant de découvrir la genèse d'un univers si particulier. Ainsi, l'enfance heureuse de Daniel, le narrateur, se déroule dans un pays imaginaire d'Afrique australe, au sein d'un *rest camp* où travaillent ses parents. Daniel passe ses journées avec son copain Kéziah et, en grandissant, leur relation se transforme voluptueusement. Les adultes horrifié·es somment Daniel et Kéziah de quitter le désert du N'mab. Ils vont rejoindre la grande ville, contraints de devenir adultes.

Les thématiques chères à Bayamack-Tam sont déjà là : la sexualité, le paradis perdu de l'enfance, les amours contrariées, le pays imaginaire, les adultes maltraitant·es. Et le père de Daniel a fondé une secte, tout comme celui de la narratrice de *La Treizième Heure,* dernier roman de l'autrice. Mais *Rai-de-cœur* est d'abord une voix, celle de Daniel, à la tonalité nostalgique poignante. Pour toujours c'est un être malheureux, mal aimé, mal à l'aise dans son corps d'homme. Daniel est par excellence le personnage fétiche de Bayamack-Tam, qui l'a développé de livre en livre.

Dès ce premier roman, l'incertitude sur le genre est posée comme une revendication car, chez elle, nombre de personnages refusent de choisir entre être fille ou garçon. Ainsi Daniel confie : *"Kéziah, je sais que tu aimes les filles, mais je peux en être une si tu veux. De toutes façons, je ne ressemble à rien. Kes, crois-moi, je suis le chaînon manquant entre l'homme et la femme : aime-moi, tu ne le regretteras pas."* D'autres motifs, présents dans ce premier roman, tels le pays d'origine qu'il faut quitter et qui finit par être rayé de la carte, les parents maltraitant·es, la violence qu'on découvre très jeune, habitent encore aujourd'hui l'univers si particulier de l'écrivaine. Surtout, la phrase est déjà reconnaissable dans sa singularité, à la fois très littéraire et furieusement libre. Grande érudite, la romancière a toujours revendiqué sa formation classique et son amour pour la poésie, sans pour autant être dans l'imitation. Dès 1996, son objectif est clair : s'inscrire dans une tradition pour mieux la renouveler.



Sylvie Tanette

Rai-de-cœur d'**Emmanuelle Bayamack-Tam**
(P.O.L/"#formatpoche"), 144 p., 10 €.
En librairie.

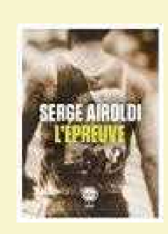
Pauline Rousseau/P.O.L · Olivier Deck



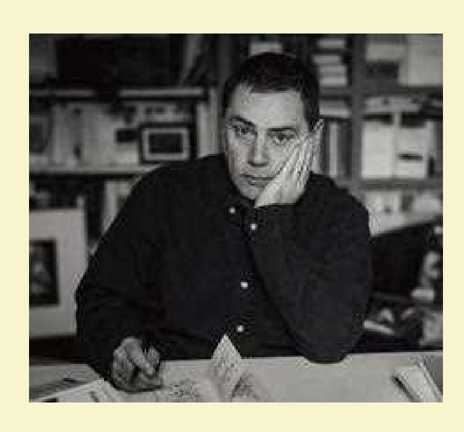
L'ÉPREUVE
de Serge Airoldi

Une plongée dans la vie d'un marathonien italien de la fin du XIXe siècle. Entre évocation historique, réflexion politique et embardées poétiques.

Serge Airoldi nous avait subjugué·es en 2021 avec *Si maintenant j'oublie mon île – Vies et mort de Mike Brant* (Éditions de l'Antilope). Avec *L'Épreuve,* il sidère avec une autre vie : celle de Carlo Airoldi, probable ancêtre de l'auteur ou quasi-homonyme, qui, au tournant des XIXe et XXe siècles, décide de ne pas rater le virage. Gaillard du nord de l'Italie, travailleur des champs déclassé en prolétaire des villes, Carlo, pour s'échapper, c'est assez littéral, se met à courir. Éperdument, pendant des kilomètres, jusqu'à oublier ses pieds blessés par l'effort. Quel est son but ? *"Il a toujours désiré partir, traverser un miroir et maintenant il rêve d'aller ailleurs qu'à l'usine et à Milan."* Jusqu'à apprendre, en 1896, une nouvelle qui va donner un sens unique à ses échappées. À Athènes vont avoir lieu les premiers Jeux olympiques modernes, avec pour discipline vedette le marathon. 42 kilomètres à fond de train, autant dire une rigolade pour Carlo le fonceur. Il n'a plus qu'une obsession : participer et, bien sûr, gagner.
Le dénouement de ce rêve est un cauchemar : fraudes, trucages, trahison, avec en toile de fond le panorama politique d'un jeune royaume d'Italie déjà avide de conquêtes en Abyssinie, les effets de la mal nommée révolution industrielle, qui travaille à plus de soumission des pauvres, et les expéditions militaires de Gabriele D'Annunzio, notamment à Rijeka, qui ne seraient que bouffonneries grandiloquentes si elles ne préfiguraient pas le fascisme. Mais aussi, plus intrigant, la rencontre de Carlo avec Buffalo Bill, lors du passage de son *Wild West Show* à Milan en avril 1890. Carlo espère se mesurer à la course avec un cheval monté par Buffalo. C'est dire assez la folle fantaisie qui emporte *L'Épreuve,* tel un grand art de la fugue romanesque qui finit par dévoiler un mystère, latent dès les premières pages : *"Je suis Carlo Airoldi",* écrit Serge Airoldi. **Gérard Lefort**



L'Épreuve de **Serge Airoldi** (Éditions Inculte), 192 p., 19,90 €. En librairie.



POUR UN SOULÈVEMENT ÉCOLOGIQUE – DÉPASSER NOTRE IMPUISSANCE COLLECTIVE de Camille Étienne

La jeune activiste théorise avec force l'idée d'une insoumission écologique sans laquelle notre apathie nous conduira au pire.

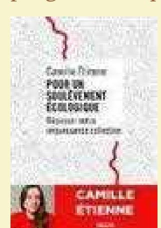
Il aura suffi d'une vidéo en mai 2020, intitulée *"Réveillons-nous"*, tournée dans les massifs montagneux de son enfance, dans laquelle elle s'alarme des conséquences du réchauffement climatique, pour que Camille Étienne, alors âgée de 22 ans, s'impose dans le débat public comme l'une des activistes écologiques les plus en vue. Son aisance oratoire et sa radicalité argumentée ont nourri sa notoriété grandissante, qu'elle partage avec d'autres activistes de sa génération, engagées sur le front médiatique (Léa Falco, Salomé Saqué, Paloma Moritz, Léna Lazare…). S'il documente son engagement personnel et l'actualité de ses luttes (contre l'exploitation minière des fonds marins ou contre le grand oléoduc lancé par Total en Afrique de l'Est…), son premier livre, *Pour un soulèvement écologique*, invite surtout à une réflexion collective sur notre impuissance face aux périls climatiques.



Son récit, documenté, incarné et vivant (légèrement contaminé, tout de même, par un style modelé pour les plateaux télé, où il faut marteler son discours avec des formules chocs) articule deux sentiments opposés : celui d'une peur assumée face à ce qui nous arrive et celui d'une puissance que seule l'idée d'un soulèvement confère. C'est par l'une, la peur, que l'autre, le soulèvement, adviendra. *"Il arrive que l'on me demande comment je fais pour garder espoir malgré tout. Je réponds simplement que j'ai de l'espoir car j'ai peur, et que de cette peur, si elle parvient à faire l'union, peut naître le soulèvement"*, insiste-t-elle, convaincue que le remède à notre impuissance se loge dans l'acceptation de l'effondrement en cours.

Consciente que *"la voie de l'engagement est sinueuse"*, que *"les activistes sont des funambules"*, Camille Étienne cherche à comprendre pourquoi il est urgent de reprendre le pouvoir sur nous-mêmes, c'est-à-dire d'activer notre lucidité critique et de transformer nos modes d'existence – tous les savoirs bioclimatiques accumulés ces dernières décennies invitent à la rupture (moins consommer, sortir des énergies fossiles…). À l'idée qu'elle serait un visage de la *"génération climat"*, romantisée ou diabolisée selon l'humeur, elle s'oppose, estimant que cela ne correspond à aucune réalité sociologique. *"Ce n'est pas un combat de générations"*, mais un *"combat de l'humanité tout entière pour sa survie, pour qu'elle n'entraîne pas dans sa chute le reste du monde vivant"*. Selon elle, la fausse division générationnelle empêche de *"donner à voir la vraie fracture"*, qui est *"sociale"*.

Nourri à la fois de ses expériences militantes et de ses lectures (Günther Anders, Hans Jonas, Bruno Latour, Frédéric Gros, Pablo Servigne, Andreas Malm…), le livre tient un délicat point d'équilibre entre sa dimension affective, intime et sensible et son horizon programmatique : un manifeste où la colère et l'espérance, l'urgence et la patience s'entrelacent pour faire d'un soulèvement général la condition absolue de notre salut sur terre.



Jean-Marie Durand

Pour un soulèvement écologique – Dépasser notre impuissance collective de **Camille Étienne** (Seuil), 176 p., 18 €. En librairie.

Manon Cha



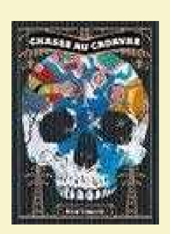
CHASSE AU CADAVRE
de Hôsui Yamazaki

Entre récit initiatique et thriller secouant, un manga haletant dont il ne faut pas manquer le top départ.

"Ha ! Vous nous faites un remake des Goonies, *ou quoi ?",* se demande un inspecteur de police au cours de ce premier tome. On ne lui donnera pas tort, tant *Chasse au cadavre* semble emprunter un chemin voisin de celui du film-culte de Richard Donner, imaginé par Spielberg. Comme dans le long métrage de 1985, on suit ici une bande de collégien·nes partant à l'aventure le temps d'un été, armé·es d'un pistolet à eau, d'un boomerang et de feux d'artifice. La voix du narrateur, manifestement devenu adulte depuis les faits, suggère que les protagonistes vont perdre leur innocence et basculer un peu trop vite dans l'âge des responsabilités.

Si la série d'Hôsui Yamazaki a de prime abord l'allure d'un récit initiatique classique, le mangaka, déjà auteur de la série horrifique *Kurosagi – Livraison de cadavres* (Pika Édition, 2006-2018), marque vite son territoire en trempant son intrigue dans le sang et le fantastique. C'est ce qu'illustre l'image de couverture, qui mélange une énorme tête de mort avec une vue des quatre enfants apeuré·es en contre-plongée. Isshin, Sôta, Haruto et Rin enfourchent leurs vélos pour retrouver la trace d'Ayano, l'une de leurs camarades disparue depuis près de deux ans. Une photo, prétendument envoyée par la jeune fille et montrant une personne cachée derrière un masque de *tengu,* cette créature légendaire du folklore japonais, renforce leur trouble. Justement, un assassin de petites filles a sévi en portant le même genre de masque…

Tel Naoki Urasawa dans la série-fleuve *20th Century Boys,* l'auteur parvient à traiter le sujet de l'enfance en oscillant entre légèreté et drame. Comme son compatriote, il sait ménager le suspense et multiplie en un temps record les fausses pistes, jusqu'au coup de théâtre final. Estimer d'ores et déjà l'ampleur de ce manga est impossible, tant on sent que Hôsui Yamazaki va nous balader, nous malmener et nous couper le souffle. Cela constitue en réalité le principal plaisir offert par une telle série : s'en remettre à un narrateur hors pair qui construit son feuilleton dans la fièvre. **Vincent Brunner**



Chasse au cadavre t.1 de **Hôsui Yamazaki** (Casterman), traduit du japonais par **François Boulanger**, 184 p., 8,45 €. En librairie.

LE JUIF ARABE
d'Asaf Hanuka

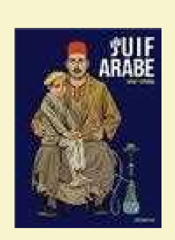
En cherchant à résoudre une énigme familiale, le dessinateur israélien croise à merveille plusieurs récits.

Né en Israël de parents juif·ves irakien·nes, Asaf Hanuka regarde le monde avec pas mal d'humour noir, ce qui était évident à la lecture des pages autobiographiques de *K.O. à Tel Aviv* (Steinkis, 2012-2016). Ça l'est moins avec *Le Juif arabe,* où il se montre plus sobre. Après avoir conté la vie d'un autre – le journaliste et auteur Roberto Saviano, cible de la Mafia, dans *Je suis toujours vivant* (Steinkis, 2022) –, il se met à nouveau en scène dans ce roman graphique introspectif et familial.

Pour cela, il remonte deux fois le temps.

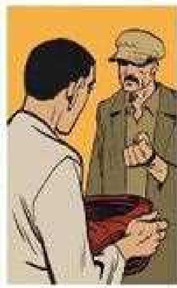
D'abord, il réalise un saut de vingt ans pour se dépeindre en 2001, quand, après avoir étudié le dessin à l'École Émile Cohl à Lyon, un peu paumé et manquant de certitudes quant à son avenir, il retrouve ses parents en Israël. De manière simultanée, il escalade les branches les plus obscures de son arbre généalogique afin de faire revivre son arrière-grand-père, Abraham, tué selon la légende familiale par un jeune Arabe orphelin, que son aïeul avait pourtant pris sous sa protection.

D'une planche à l'autre, Asaf Hanuka alterne les deux actions, provoquant une instructive double lecture. Avec son graphisme toujours très clair et expressif, il met en valeur la complexité de son héritage. *"L'histoire de cet orphelin est comme une métaphore de mon identité conflictuelle",* annonce-t-il. **Vincent Brunner**



Le Juif arabe d'**Asaf Hanuka** (Steinkis), traduit de l'israélien par **Rosie Pinhas-Delpuech**, 120 p., 20 €. En librairie.







Casterman · Asaf Hanuka/Steinkis · Urban Comics



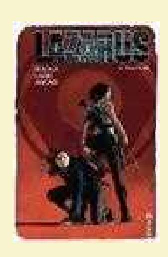
LAZARUS
de Greg Rucka et Michael Lark

Avec cette série d'anticipation sans pitié, les deux auteurs américains nous projettent dans le futur de l'ultracapitalisme.



Dans le futur âpre imaginé par Greg Rucka, où gouvernements et institutions supranationales ont volé en éclats, la distinction entre les puissant·es et les faibles n'a jamais été aussi forte, et il vaut mieux y connaître sa place. Celle de Forever semble toute trouvée : membre de la famille dominante Carlyle, fille de Malcolm, son patriarche, elle incarne sa super-combattante à même de défendre les profits de la maison. En réalité, elle a été créée en laboratoire et prend la suite de six prédécesseures moins chanceuses qu'elle – elle est la septième Forever, et la huitième s'entraîne déjà patiemment dans l'ignorance de son sort.

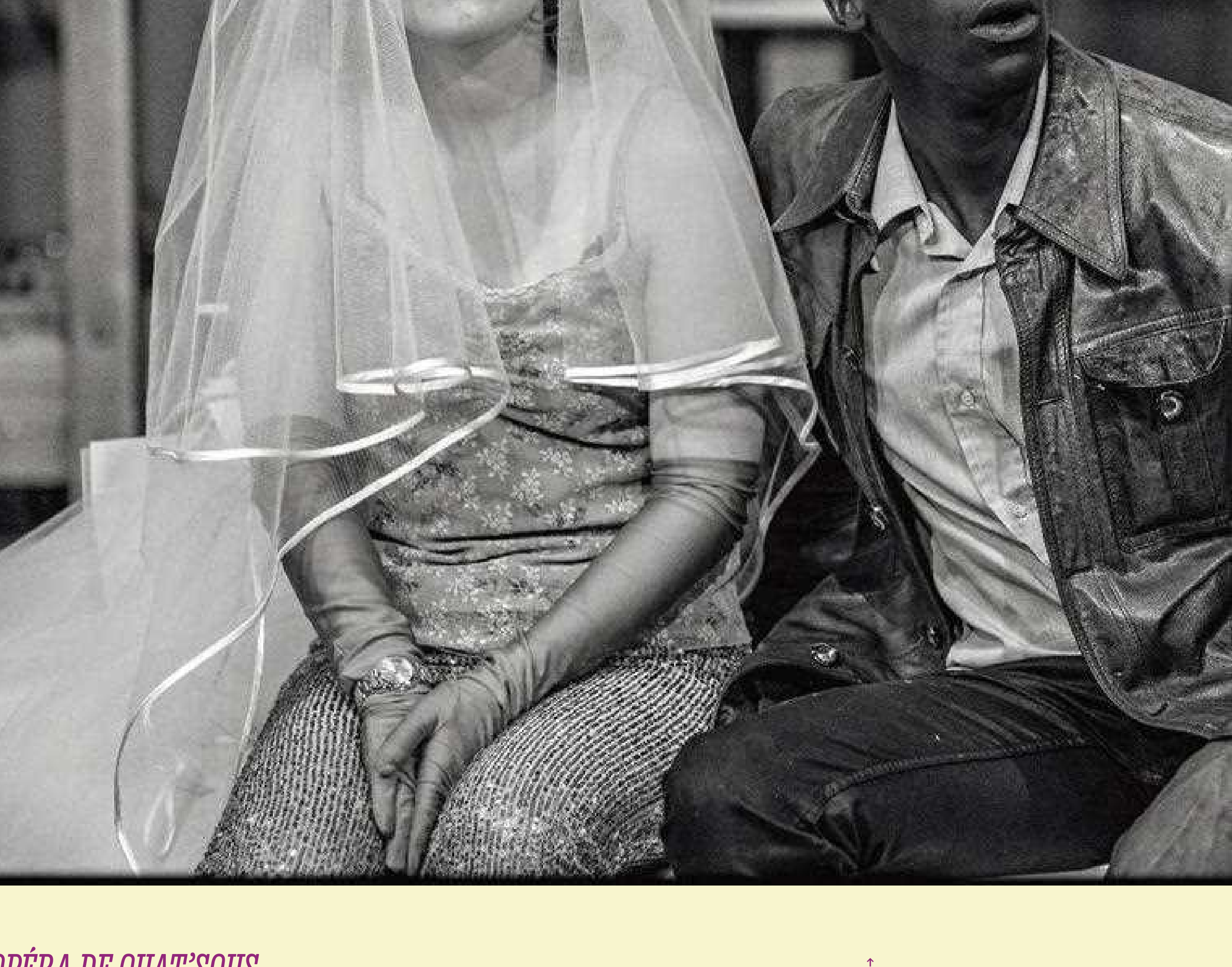
Thriller politique d'anticipation entamé il y a dix ans, *Lazarus* repose sur des concepts forts, des personnages intenses et le trait réaliste de Michael Lark, aussi à l'aise pour les scènes d'action furieuses que pour les moments plus intimistes (les négociations ou discussions stratégiques). Les deux auteurs déploient avec froideur et précision leur trame, si bien que leur série, qui en est à son tome 8, ne s'essouffle pas. Pour qui aurait raté le début de *Lazarus* et hésiterait à prendre en marche ce train pour l'enfer, les deux premiers tomes sont réunis cet été en intégrale. De quoi attraper le virus de cette BD peu aimable mais fascinante par le regard teigneux et désespéré qu'elle porte sur l'humanité et le capitalisme. **Vincent Brunner**





Lazarus t.8 de **Greg Rucka** et **Michael Lark** (Urban Comics), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Alex Nikolavitch**, 216 p., 21 €. En librairie le 7 juillet.

Lazarus Intégrale volume 1 de **Greg Rucka** et **Michael Lark** (Urban Comics), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Alex Nikolavitch**, 264 p., 28 €. En librairie le 7 juillet.



↑ Marie Oppert et Birane Ba lors d'une répétition de la pièce à la Comédie-Française, en mai.

Jean-Louis Fernandez

L'OPÉRA DE QUAT'SOUS par Thomas Ostermeier

En ouverture de la 75e édition du Festival d'Aix-en-Provence, l'œuvre de Brecht et Weill consacre la première aventure lyrique de la troupe de la Comédie-Française et du directeur de la Schaubühne de Berlin.



Dernier défi en date pour la troupe de la Comédie-Française, se lancer pour la première fois dans la création d'une œuvre lyrique avec *L'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht et Kurt Weill, sous la direction musicale de Maxime Pascal et dans la mise en scène de Thomas Ostermeier. Ainsi, pousser la porte de la salle de répétition donne le sentiment de changer d'univers en se retrouvant dans l'ambiance surchauffée des coulisses d'un cabaret à Berlin ou à Broadway. On dirait qu'il a fallu repousser les murs de la salle Escande pour dégager un espace de jeu pour les comédien·nes, entre le piano et l'alignement des tables de travail de l'équipe technique, faisant face à l'entassement des éléments d'une scénographie où l'on découvre un canon sur de grosses roues, quelques bâtis de grands escaliers et un gibet avec sa corde prête à être utilisée.

On sait les réticences du directeur de la Schaubühne de Berlin à monter une œuvre lyrique et l'on brûle de connaître les raisons de sa volte-face. *"D'abord, l'œuvre de Brecht et Weill n'est pas un opéra… C'est une pièce de théâtre où les chansons sont interprétées par des acteurs et des actrices. Pierre Audi est aujourd'hui le directeur du Festival d'Aix-en-Provence, mais cela fait quinze ans qu'il tente de me convaincre de sauter le pas."* Comme il ne cessait de revenir à la charge, Thomas Ostermeier finit par lâcher : *"Si tu insistes, on peut monter* L'Opéra de quat'sous*"*, tout en avouant avoir profité de l'occasion pour jouer les intermédiaires en avançant l'idée à Pierre Audi que ce serait bien de travailler avec la troupe de la Comédie-Française.

Question timing, Thomas Ostermeier précise : *"Ça fait sens de monter la pièce maintenant. Elle parle d'une société en crise, confrontée à un capitalisme devenu criminel. Tout se mélange aujourd'hui, on l'a vu récemment avec la crise d'UBS et celles d'autres banques qui posent question. Les banquiers sont-ils des gens raisonnables et sérieux, ou sont-ils simplement des criminels en col blanc ? L'œuvre de Brecht parle de ça. Au fil du travail, je me rends compte de l'actualité du propos et de la puissance d'une dramaturgie qui repose sur une mécanique bien huilée à l'image du Grand-Guignol. Ça commence avec le personnage de Peachum qui dit : 'Les gens n'ont plus de compassion. Donc je ne peux plus profiter de l'empathie humaine pour mon business de mendiants'… Et ça résonne complètement avec les infos que je découvre chaque matin au réveil."*

Autre raison d'aimer la pièce, Thomas Ostermeier précise qu'il s'agit d'un texte charnière entre les écrits du jeune Brecht citant Verlaine et Rimbaud et les pièces didactiques d'après sa découverte des œuvres de Karl Marx. L'occasion pour le metteur en scène de revenir sur le sens politique qu'il accorde au théâtre. *"Si l'on parle de théâtre engagé, moi, je n'y crois pas. Je crois en un théâtre du doute qui remet en question les opinions de son metteur en scène et du public. Dans un sens, cette position peut être qualifiée de politique, mais j'ai la certitude qu'on ne peut pas changer le monde avec le théâtre. Il faut descendre dans la rue pour changer le monde. Brecht a peut-être été le plus grand poète allemand politique. Mais son engagement – pas plus que la distanciation, sa nouvelle méthode de jeu – n'a réussi à éviter l'arrivée du fascisme en Allemagne. Quant à lui, il a été forcé de fuir…"*

Approchant l'œuvre pour la faire tendre vers l'épure, Thomas Ostermeier resserre l'action sur les chants, les danses et la trame principale du récit pour mieux révéler la cruauté comique de l'œuvre. *"C'est une formidable satire de l'opéra,* précise l'artiste. *Alors que Macheath est sous la potence, Peachum s'adresse au public pour dire : 'Stop, normalement, il devait être pendu maintenant. Mais parce qu'on est à l'opéra et qu'on veut amuser les gens, on a changé la fin. Alors un messager du roi arrive et va sauver Macheath.' C'est hallucinant. La première fois que j'ai mis en scène ce passage, je n'arrivais plus à m'arrêter de rigoler."* La promesse d'un *Opéra de quat'sous* où personne ne devrait s'ennuyer, tant Thomas Ostermeier défend l'idée que Brecht et Weill se sont amusés de la forme chantée pour en faire un persiflage très politique de l'art lyrique.

Fabienne Arvers & Patrick Sourd

L'Opéra de quat'sous texte **Bertolt Brecht** avec la collaboration d'**Elisabeth Hauptmann**, musique **Kurt Weill**, traduction **Alexandre Pateau**, adaptation et mise en scène **Thomas Ostermeier**, direction musicale **Maxime Pascal**, avec **Véronique Vella**, **Elsa Lepoivre**, **Christian Hecq**. Au Théâtre de l'Archevêché, Festival d'Aix-en-Provence, jusqu'au 24 juillet ; à la Comédie-Française, salle Richelieu, Paris, du 23 septembre au 5 novembre.

ANTIGONE IN THE AMAZON de Milo Rau

En s'associant au Mouvement des sans-terre brésilien, le metteur en scène relie la révolte individuelle d'Antigone à celle, collective, de militant·es luttant contre la déforestation en Amazonie.

Défenseur d'un théâtre de la réparation sociétale apte à s'immerger dans le réel des conflits contemporains, Milo Rau estime que *"là où la politique échoue, seul l'art peut aider"*. S'associant au Mouvement des sans-terre du Brésil (MST), le metteur en scène suisse allemand et la troupe du NTGent proposent une relecture d'*Antigone* de Sophocle au diapason des luttes de celles et ceux qui se battent pour une réforme agraire depuis 1980 et dénoncent aujourd'hui une agro-industrie responsable de la déforestation en Amazonie. *"Je pense que ce n'est pas une coïncidence si la proposition d'*Antigone *est venue d'eux : en raison de deux éléments centraux de la pièce, la question de la terre et de la lutte contre un État dictatorial. Quand nous avons commencé le projet, Jair Bolsonaro était encore au pouvoir."*

La tragédie de Sophocle rend justice à Antigone quand elle s'oppose à la loi du roi Créon en procédant malgré l'interdiction aux funérailles de son frère Polynice. Véritable plaidoyer pour la désobéissance civile, la pièce s'accorde aux combats contemporains. En écho à la guerre fratricide qui précède le récit d'*Antigone,* Milo Rau reconstitue *in situ* l'occupation de la Transamazonienne BR-155 qui s'était déroulée le 17 avril 1996. Réprimée dans le sang, la manifestation s'achève par un massacre : on dénombre 21 morts, 69 blessé·es et 15 invalides.
Milo Rau réunit des membres du MST, des activistes autochtones et des acteur·rices, brésilien·nes et européen·nes. L'occasion d'une performance bouleversante de l'activiste Kay Sara, la première comédienne indigène à incarner le rôle d'Antigone. Autre moment fort de cette création, le rôle du devin Tirésias est confié au philosophe natif brésilien Ailton Krenak, auteur du pamphlet *Idées pour retarder la fin du monde*. Autant de scènes-clés constituant la matière d'un documentaire projeté sur grand écran. En mêlant le cinéma et le théâtre, le metteur en scène mixe deux temporalités en une seule.
La représentation se construit avec brio dans un dialogue où les plans filmés au Brésil renvoient au jeu de quatre interprètes du NTGent présent·es sur le plateau.
Après *Orestes in Mosul (Oreste à Mossoul)* créé dans la ville martyre de l'ancienne "capitale" de l'État islamique en 2019 et *The New Gospel (Le Nouvel Évangile)* questionnant en 2020 le message du Christ dans les camps de réfugié·es du sud de l'Italie, Milo Rau clôt son triptyque consacré aux mythes antiques avec *Antigone in the Amazon (Antigone en Amazonie)*. La renaissance salutaire d'un théâtre politique qui s'arrime aupassé pour rendre compte des luttes à mener au présent. **Patrick Sourd**

Antigone in the Amazon, conception et mise en scène **Milo Rau** (en anglais, portugais, tucano, flamand et français surtitré en français et en anglais), avec **Frederico Araujo**, **Pablo Casella**, **Sara De Bosschere**, **Arne De Tremerie** et en vidéo **Gracinha Donato**, **Ailton Krenak**, **Célia Maracajá**, **Kay Sara**, le chœur des militantes et militants du MST au Festival d'Avignon, L'Autre Scène du Grand Avignon-Vedène, du 16 au 24 juillet (relâche le 20).



Kurt Van Der Elst · Julian Röder



ANGELA (A STRANGE LOOP) de Susanne Kennedy et Markus Selg

Le duo berlinois questionne la frontière entre réel et virtuel, vie et mort, dans une méditation pince-sans-rire qui fait mouche.

Influenceuse sur les réseaux sociaux, Angela manifeste un vague à l'âme qui fait d'elle une rêveuse impénitente. Sous nos yeux, son monde intérieur grignote petit à petit l'apparente banalité du quotidien. L'expérience proposée par Susanne Kennedy est organiquement liée à la scénographie de Markus Selg, qui conçoit la chambre d'Angela comme l'espace mutant d'un décor numérique.
Partant d'un scénario aussi mince que des dialogues de téléréalité, l'intrigue réunit Angela, sa mère, une copine, son petit ami et la peluche d'un raton laveur à poil bleu. Avec humour, le duo use de la doublure numérique du raton laveur pour en faire un conteur qui cite Nietzsche. Ce faisant, l'animal nous fait passer dans une autre dimension, et la chambre d'Angela prend des allures de réalité parallèle. Le décor de paysages rougeoyants nous emporte dans un monde situé entre paradis et enfers.
Singulière leçon de philosophie, la pièce aborde avec délicatesse le thème de l'angoisse du passage vers l'au-delà. Dans cet univers surréaliste, nul ne s'étonne du retour des enfers d'Angela. Cette ultime pirouette autorise à s'interroger sur la réalité d'Angela, qui est peut-être, elle aussi, un personnage de fiction en 3D.
Patrick Sourd

Angela (a strange loop) de **Susanne Kennedy** et **Markus Selg** (en anglais surtitré en français), avec **Tarren Johnson**, **Ixchel Mendoza Hernández**, **Dominic Santia**… Au Festival d'Avignon, gymnase du lycée Aubanel, du 14 au 17 juillet ; à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris, du 8 au 17 novembre.

HYPERSENSIBLE – UN REGARD SUR LA SCULPTURE HYPERRÉALISTE
au musée d'Arts de Nantes

Exploration des genres et techniques de la sculpture, apprentissage éthique du regard… cette grande exposition d'été plonge dans la représentation du corps au-delà de l'humain physique, trop physique.

Au fil d'expositions monographiques récentes, le corps sculpté réaliste s'est fait une place dans le paysage artistique. Le symptôme est tenace, et sa seule déclinaison en France irait de Charles Ray, à l'honneur l'an passé au Centre Pompidou et à la Bourse de Commerce – Pinault Collection, à l'ouverture récente d'*Elmgreen & Dragset – Bonne Chance* au Centre Pompidou-Metz, en passant par Ron Mueck à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, jusqu'en novembre prochain. La plupart de ces propositions n'épellent pas directement le nom d'hyperréalisme. Né dans les années 1960-1970 aux États-Unis, ce courant aura rassemblé peintres et sculpteur·rices autour d'une reproduction minutieuse d'un réel qui voit alors sa texture changer : la société de consommation imprime sa marque d'images et logos publicitaires, les classes moyennes s'imposent comme nouveau sujet accédant aux loisirs, mais c'est aussi l'érosion d'un rêve américain sous l'effet de la guerre du Vietnam ou des mouvements pour les droits civiques.
L'hyperréalisme, c'est un fait, a longtemps eu mauvaise presse : bourgeois, conservateur dans sa reproduction qui tord le cou aux principes formalistes de l'art pour l'art. Or tout se passe comme si, précisément, les changements sociaux venaient, à chaque nouvelle époque, remettre sur le devant de la scène le courant et ses émules extra-américain·es et contemporain·es. Actuellement, cela aurait trait aux évolutions de l'appareil technologique de représentation, en commençant par les outils de retouche d'image les plus quotidiens.
La grande exposition d'été que consacre le musée d'Arts de Nantes à la sculpture d'un corps non idéalisé, qui dès lors n'a peut-être d'hyperréaliste que le nom, sonne juste, ne serait-ce que par l'esprit d'époque. *Hypersensible,* c'est son titre, est une exploration de la sculpture hyperréaliste : des pionniers américains comme Duane Hanson (dont le musée est la seule collection publique à conserver une sculpture, la *Flea Market Lady* de 1990), John DeAndrea ou Marc Sijan, jusqu'à leurs épigones contemporain·es, à l'instar de Gilles Barbier, Berlinde De Bruyckere ou Daniel Firman. Dans le patio du musée (à l'origine un jardin de sculptures), les visiteur·ses déambulent dans une quiétude ourdie d'un certain recueillement : il y a peu de smartphones brandis au pas de course – ce phénomène devenu propre au tourisme culturel et à l'expérience artistique géolocalisée.
Ici, la rencontre avec l'Autre, avec ce visage qui, aurait dit le philosophe Emmanuel Levinas, nous désarme par sa vulnérabilité éthique, s'opère.
Il n'empêche que la reconnaissance est retardée, fragmentée, masquée, parfois même mise en suspens, voire carrément en lévitation : la scénographie ménage des niches et des ouvertures qui découpent les sujets. Et au sein du parcours, la figure humaine, entière,

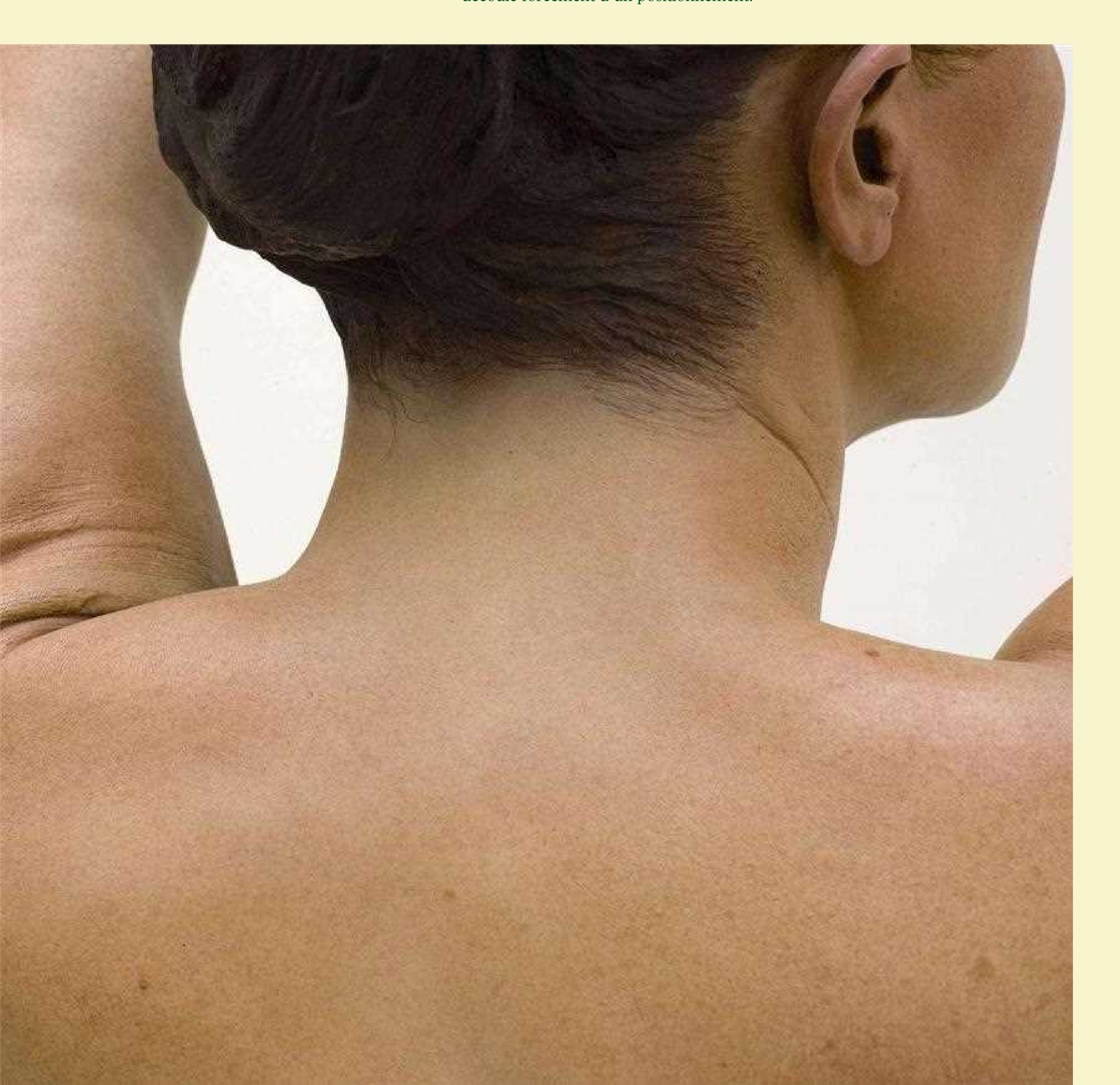


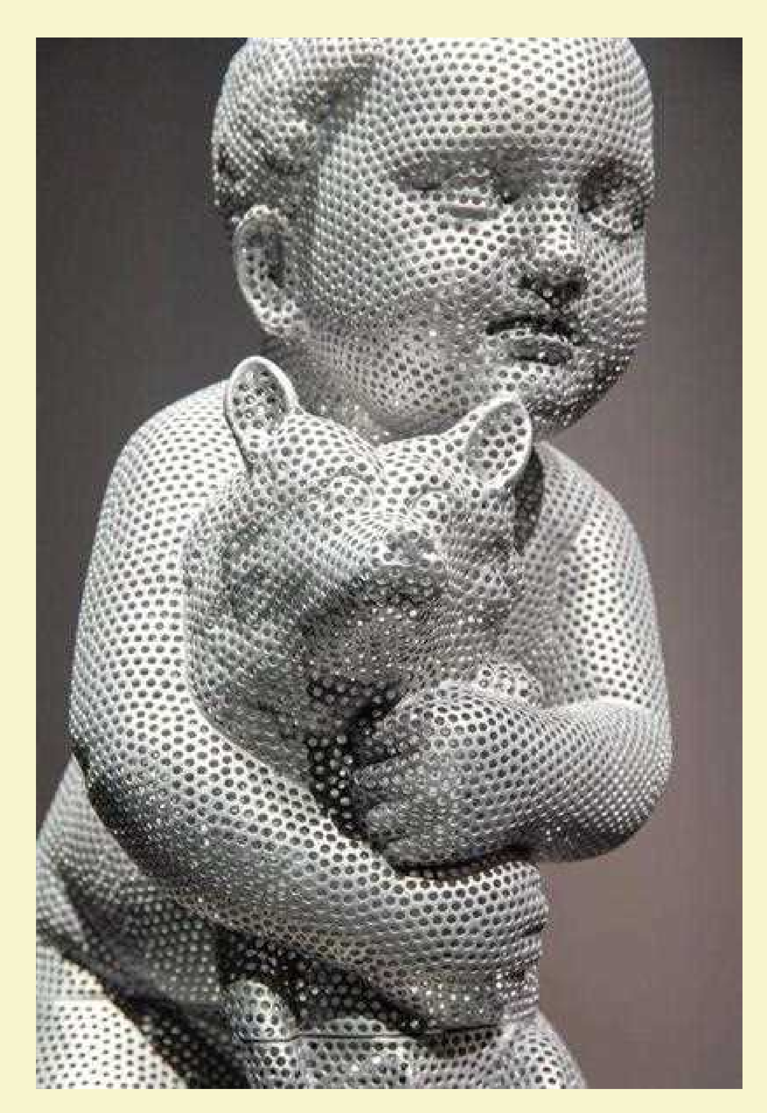
→ John DeAndrea, *Ariel II* [détail], 2011.

André Morin/Courtesy Galerie G.P. & N. Vallois

arrive tard, pour n'être jamais simplement offerte : Gilles Barbier moule trois fois ses mains, Saana Murtti suggère une présence sous des tas de tissus, Evan Penny aplatit l'image, Tony Matelli parsème les plinthes de ces herbes retorses que l'on dit mauvaises.
Alors, l'énigme de la rencontre avec l'Autre perdure en se défilant. Mais, par l'accent mis sur le caractère "sensible", l'exposition porte une autre lecture.
Le parti pris parvient paradoxalement à un résultat anti-spectaculaire et fait tenir l'ensemble, pourtant composé d'œuvres à échelle 1 voire monumentales, avec une finesse tramée de suggestion et d'onirisme. Resituer ce regain d'attention pour la sculpture hyperréaliste au sein d'un musée décuple l'intérêt intrinsèque de l'exposition. Et le contexte permet tout autant de s'éloigner de la question de l'identification.
L'ensemble rejoue des gestes et techniques de l'histoire de la sculpture, où l'on parcourt la polychromie, du moulage ou de l'insertion d'artefacts réels au sein de la représentation. Pour l'époque actuelle, c'est aussi, par rebond, se rendre compte que tout autre que soi, aussi réaliste soit sa représentation, découle forcément d'un positionnement. Ou, pour le dire plus directement, d'intérêts subjectifs, d'une énonciation située. Un (ré)apprentissage qui, dans le monde usuel, permet de considérer autrement, avec un regard éthique mais aussi critique, le peuple des avatars et autres selfies passés par des applications de retouche. Dès lors, ils partagent avec nous une hyperhumanité au-delà de l'immédiatement physique.
Ingrid Luquet-Gad

Hypersensible – Un regard sur la sculpture hyperréaliste au musée d'Arts de Nantes, jusqu'au 3 septembre.





MÉMOIRE VIVE
d’Oliver Laric, au musée de la Romanité, Nîmes

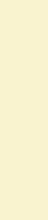
À Nîmes, les collections archéologiques sont passées au prisme du web 2.0 par un de ses enfants : l’Autrichien Oliver Laric, adepte de la circulation libre et de la création collective. Il lie ici sous-cultures internet et statuaire antique.

Oliver Laric est un enfant des tout débuts du web 2.0. En 2006, il est étudiant à l’université des arts appliqués de Vienne et, avec ses comparses Aleksandra Domanović, Georg Schnitzer et Christoph Priglinger, crée le collectif curatorial VVORK.
Plus précisément, il s’agira d’un site : vvork.com (2006-2012), prenant en cours la vague d’un web visuel naissant. En 2007, Tumblr naîtra ; pour les étudiant·es, la possibilité entrevue était d’emblée celle-là : déhiérarchiser l’auteur·rice et le·la contributeur·rice ; faire circuler les images et les œuvres ; abolir l’original et le droit de propriété.

Tout l’esprit de la pratique d’Oliver Laric, célébré aujourd’hui comme un artiste international de premier plan, s’y trouve contenu en germe.
Depuis la fin de la décennie 2010, Oliver Laric produit des sculptures et prend comme source principale la statuaire antique. En arrière-plan cependant, le remix, la sérialité, la circulation et la métamorphose demeurent les principes qui président à la forme. Issues des bases de données de collections antiques du monde entier, copiées numériquement grâce au Scan 3D, les œuvres choisies sont imprimées en 3D puis réinterprétées selon un mélange de matériaux contemporains – poudre de marbre, résine, aluminium ou nylon.
On les trouve aussi offertes en accès libre sur une plateforme dédiée : threedscans.com.
Habitué des lieux d’art contemporain, Oliver Laric expose pour la première fois dans un musée archéologique.
À l’étage inférieur du musée de la Romanité à Nîmes, une quinzaine de sculptures et plusieurs productions numériques détaillent le processus de l’artiste ainsi que le travail mené à partir des collections du musée, en lien avec ses équipes scientifiques. Déclinant tout particulièrement le thème de l’hybridité humain-animal, qu’il observe à travers la sous-culture internet des *furries* (ces humain·es qui se déguisent en personnages animaliers), Oliver Laric présente deux sculptures de l’*Hermanubis de Pompéi*, divinité à tête de chien et corps d’humain. Conservée au musée du Vatican et exposée au musée de la Romanité en 2019, l’œuvre d’origine renaît ici deux fois : dans une reproduction scannée puis imprimée et dans une proposition de restitution remédiant à ses lacunes.
Il y a encore des sculptures de taille plus réduite, représentations du type statuaire dit de *“l’Enfant au chien”*, dont trois exemplaires de Leyde (Pays-Bas), d’Athènes, de Ravenne (Italie) ont été reconstitués en aluminium à partir de la statue de Nîmes, quasi complète.
Pour Cécile Carrier, spécialiste de la sculpture et de l’iconographie au musée nîmois, *“la notion de série est bien connue des musées archéologiques, car les œuvres sont souvent des variantes d’un même motif. Tout comme durant la période grecque, le sculpteur ou la sculptrice ne signe pas son œuvre”*. L’exposition, alors, court-circuitant l’ère internet et l’Antiquité, ouvre vers une ère de flux hybride et liquide, de communs et de création collective, permettant par l’ancrage scientifique d’extirper la pensée du premier web et d’en faire quelque chose comme une matrice récurrente de la création.
Si l’invitation sonne juste, c’est également parce qu’elle fait le pont avec une autre institution nîmoise – elle découle d’ailleurs d’une idée de son directeur Jean-Marc Prévost –, Carré d’Art – musée d’art contemporain, qui célèbre cette année ses 30 ans avec un vaste programme d’expositions hors les murs.
Ingrid Luquet-Gad

Mémoire vive d’**Oliver Laric**, au musée de la Romanité, Nîmes, jusqu’au 31 décembre.

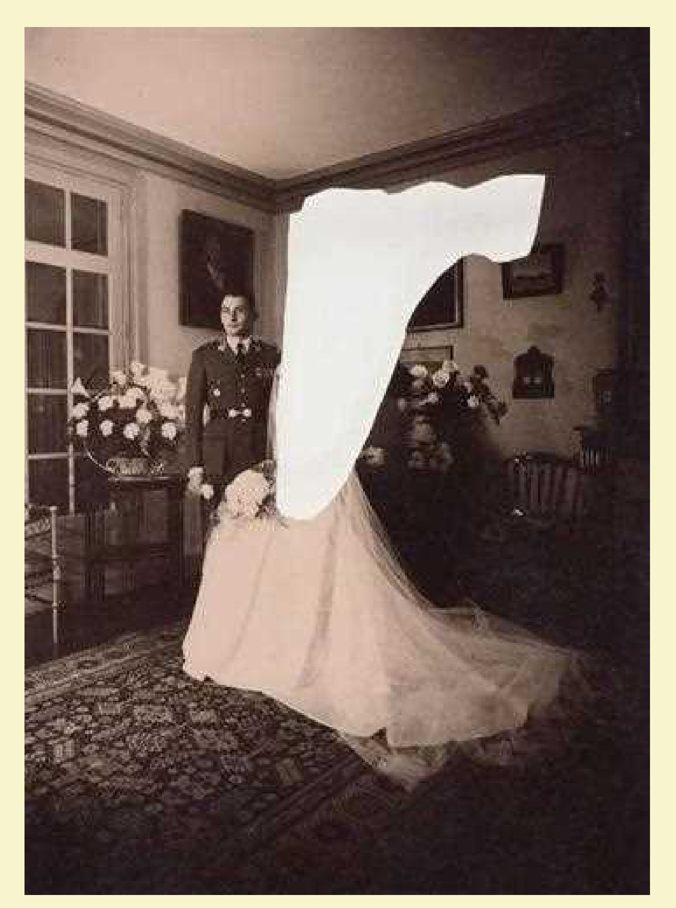
↖ *L’Enfant au chien*, proposition de reconstruction d’Oliver Laric, 2023.



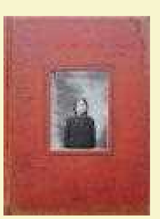
LA VIE EN PHOTOGRAPHIE
de Mathieu Pernot, au musée de Bretagne, Rennes

Parti sur les traces de studios disparus, le photographe expose sa rencontre avec des milliers de tirages argentiques provenant d'archives bretonnes. Et souligne la place particulière que tient cet art de l'image dans nos vies.

On se souvient de Lee Friedlander débusquant, dans les années 1970, les plaques de verre que E. J. Bellocq avait pris chez les prostituées de La Nouvelle-Orléans au début du XXe siècle. On se souvient de Hans-Peter Feldmann, disparu en mai dernier, qui rassemblait toutes sortes d'images, collectionnait sans hiérarchie, défendait la photo sans qualité, assemblant l'anodin avec l'extraordinaire. Il démontrait en quoi la photographie est différente des autres arts, plus hasardeuse que la peinture, plus modeste que le cinéma, faite de trouvailles et d'accidents lumineux. C'est exactement cette idée-là du médium photographique qui s'expose à Rennes, jusqu'en décembre, sous l'aile de Mathieu Pernot (on se souvient de son travail d'immersion auprès d'une communauté rom – l'exposition *Les Gorgan* fut l'une des plus mémorables des Rencontres de la photographie d'Arles 2017).



En 2014, Pernot fait l'acquisition d'un lot de tirages argentiques en couleurs montrant des vitrines de studios photo en Bretagne et dans l'ouest de la France. Un représentant de chez Kodak avait parcouru la région en 1965 et avait tenu registre. Ce genre de studios étaient alors des points cardinaux dans la vie des petites villes : on allait chez le ou la photographe pour immortaliser les grands moments de la vie – naissances, baptêmes, communions, mariages… L'arrivée du numérique a porté un coup fatal à ces studios, peu ont survécu ces vingt dernières années. Aussi, Pernot s'est mis en quête de retrouver ces endroits et de photographier ce qu'il en reste. À Rennes, au musée de Bretagne, il montre les façades en 1965 et les mêmes en 2022, dans un travail qui évoque Georges Perec, mais un Perec terrorisé par l'ensevelissement : des snacks, des salons de coiffure, des boutiques de fast fashion ont remplacé celles et ceux qui prenaient des images de nous et nous permettaient de nous représenter. Parfois, c'est la même devanture, laissée à l'abandon : *"On aurait dit la fermeture d'un théâtre porno",* a-t-on envie d'ajouter, tel le narrateur d'*Une sale histoire* de Jean Eustache évoquant le café dans lequel il avait pu se livrer à une expérience voyeuriste. À croire que les aventures du regard se payent toujours au prix fort.
Que voyait-on en Bretagne tout au long du siècle dernier, quand faire des photos de ses voisin·es, de marié·es, de banquets était encore une activité professionnelle viable ? C'est la deuxième partie de la démarche de Pernot : repartir de ces studios et exhumer les archives. Le musée de Bretagne a justement acquis plus de 500 000 clichés conservés, inventoriés, traités, préservés. Une chance unique, car il y a là le siècle dans toute sa force brute. Femmes de pêcheurs photographiées derrière une toile peinte montrant la mer et un bateau en train de sombrer, le maréchal-ferrant avec ses outils, fermiers, soldats revenus du front de la Première Guerre mondiale : voici la vie, vernaculaire. Mais encore ces hommes et femmes âgé·es, qu'un mouvement de flou ou une détérioration de l'image défigure et précipite vers un irreprésentable : voici la mort au travail. La mort, qui justement hante ces tirages, est le point aveugle de tout acte photographique. Il y a au centre de cette exposition une chambre noire, où on entre en silence : ce sont des photos d'enfants mort·es. Les photographes, on les appelait aussi pour cela : après le médecin, après le curé, pour garder une dernière image des défunt·es : la fonction embaumante, momifiante de la photographie.
La Vie en photographie est une des expos les plus bouleversantes que l'on ait vues depuis longtemps. Et si vous allez la voir, visitez aussi, dans la salle mitoyenne, *Les Hautes Solitudes,* solo show d'une jeune photographe française parmi les plus talentueuses, Nolwenn Brod (membre de l'agence Vu). Son travail de portraitiste parmi les adolescent·es de Bretagne s'inscrit dans le prolongement de cette présence, fragile et inquiète, que Pernot a su éclairer en nous offrant son regard sur les archives.



Philippe Azoury

La Vie en photographie de **Mathieu Pernot**, au musée de Bretagne, Rennes, jusqu'au 3 décembre. Catalogue aux Éditions GwinZegal, 160 p., 25 €. En librairie.

"FEMMES SOUS ALGORITHMES" : COMMENT DOCUMENTER LES NOUVELLES INJONCTIONS ? de François Saltiel

Un passionnant échange autour du *desktop movie*, documentaire d'un nouveau genre qui se nourrit de GIF, de captures d'écran et autres vidéos YouTube.



Lancé à la rentrée 2021, *Le Meilleur des mondes,* qui aborde une heure durant une thématique liée à la technologie, est l'un des meilleurs programmes que propose le service public. En plus des qualités d'intervieweur de François Saltiel, l'émission hebdomadaire brille par le choix de ses sujets couplé à une approche inclusive, jeune et intersectionnelle.
Tout dernièrement, l'épisode consacré au *desktop movie* – genre documentaire qui se déploie à partir d'écrans de bureau d'ordinateur avec des vidéos YouTube, des captures de moteurs de recherche et des GIF – nous a particulièrement plu.
Les invitées en sont la journaliste Lucie Ronfaut et Gabrielle Stemmer, monteuse (*Coma* de Bertrand Bonello ou *Tout le monde aime Jeanne* de Céline Devaux) et réalisatrice de l'excellent court métrage multiprimé *Clean with Me (After Dark),* venue ici parler de sa dernière création tout aussi réussie : *Femmes sous algorithmes,* une mini-série en cinq épisodes d'une dizaine de minutes disponible sur arte.tv. Ménage, routine matinale, *bullet journal, green fatigue,* maquillage et chirurgie esthétique sont abordés pour démontrer à quel point les Gena Rowlands de notre époque sont sujettes à la segmentation genrée des algorithmes et à un internet idéologiquement sexiste.
Le podcast (tout comme un excellent docu de l'émission *La Fabrique du mensonge* sur France 5) rappelle que l'affaire Depp/Heard a démontré à quel point les réseaux sociaux obéissent à une logique patriarcale et engendrent même une radicalisation du côté du conservatisme et de la misogynie. Intelligent et dans son époque, *Le Meilleur des mondes* est ce qui est arrivé de mieux à France Culture depuis *LSD, la série documentaire.* **Bruno Deruisseau**

"Femmes sous algorithmes" : comment documenter les nouvelles injonctions ? de **François Saltiel**, réalisé par **Camille Mati**. Sur France Culture.

Podcasts

Les 5 autres pistes du mois

→ *Votre cerveau* par France Culture
Pour cette troisième saison, la neuroscientifique Samah Karaki propose une réflexion riche et passionnante sur la créativité de nos méninges.

→ *Tueur de DRH* par Paradiso Media
À partir des notes de Gabriel Fortin, jugé début juin pour un triple meurtre commis en 2021, et de témoignages, Marion Dubreuil interroge la portée sociologique de cette affaire.

→ *Grandeur nature* par Arte Radio
Jeanne Paravert mesure 1 m 85, elle raconte avec drôlerie sa vie de grande, entre les *"Tu n'auras jamais de petit copain"* entendus, enfant, et les comparaisons avec des hommes qu'elle a vécues à l'âge adulte.

→ *Visible.S* par Timothée Guigue
Timothée Guigue invite des membres de la communauté LGBTQI+ pour aborder des sujets tels que la masculinité, les crimes homophobes et la PMA.

→ *Audiocul* par StudioFact
Dix auteur·ices, dont Énora Malagré, Claude Emmanuelle, Zazie Tavitian, Camille Juzeau recueillent des histoires de cul auprès de dix anonymes. De petites plongées dans l'intime d'une durée de dix minutes qui mettent en valeur le mot autant que le son.

Arte


chaillot
théâtre national
de la danse
saison 23→24
chaillot danse
©zoo designers graphiques
theatre-chaillot.fr

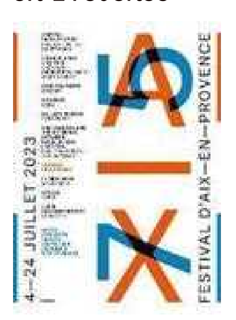
LES ÉVÉNEMENTS DE L'ÉTÉ À NE PAS RATER

Jusqu'au 8 juillet
Days Off, à Paris



Musiques
Le festival Days Off conclut en grande pompe la saison de la Philharmonie de Paris. Pour cette treizième édition, le groupe islandais Sigur Rós collaborera avec le London Contemporary Orchestra, en exclusivité française. On y retrouvera aussi Panda Bear & Sonic Boom, November Ultra, Lous and the Yakuza, Kevin Morby…
daysoff.fr

Jusqu'au 24 juillet
Festival d'Aix-en-Provence



Musiques, scènes
Pour fêter en beauté la soixante-quinzième édition du festival, son directeur Pierre Audi multiplie les surprises. De la première mise en scène d'opéra de Thomas Ostermeier avec la troupe de la Comédie-Française pour *L'Opéra de Quat'sous* de Brecht aux Ballets russes de Stravinsky avec les créations vidéo de Rebecca Zlotowski, Bertrand Mandico et Evangelía Kranióti sous la direction de Klaus Mäkelä, c'est une édition sensationnelle qui se prépare !
festival-aix.com

Jusqu'au 15 octobre
Biennale du 9e art,
à Cherbourg-en-Cotentin

BD
La onzième édition de la Biennale du 9e art, consacrée à la bande dessinée, au roman graphique et à l'illustration, offre une carte blanche à Nicolas de Crécy, avec pour fil rouge la ville, réelle ou fantasmée. Parmi les 130 œuvres exposées, des dessins originaux créés lors de voyages à Mexico ou à Tokyo, des extraits de son recueil *New York-sur-Loire*…
cherbourg.fr

Du 5 au 25 juillet
Festival d'Avignon

Scènes Soixante-seize éditions avant que le Festival d'Avignon ne soit confié à un artiste étranger en la personne de Tiago Rodrigues. Rien d'étonnant alors à ce qu'il ait choisi de mettre à l'honneur tous les ans une langue étrangère. Cette année, c'est l'anglais que l'on pourra goûter sous toutes ses formes, théâtrale, chorégraphique et musicale. Coup d'envoi le 5 juillet avec Bintou Dembelé et Julie Deliquet.
festival-avignon.com



Du 6 au 8 juillet
Bilbao BBK Live, à Bilbao



Musiques
Dans le cadre unique de la montagne Kobetamendi, Phoenix, Arctic Monkeys, Pavement, The Chemical Brothers, Fever Ray, Dry Cleaning, entre autres, seront au rendez-vous.
bilbaobbklive.com

Du 6 au 8 juillet
NOS Alive, à Lisbonne



Musiques
Le festival portugais basé à Algés, près de Lisbonne, propose trois jours intenses de musique. Au menu : Red Hot Chili Peppers, Lizzo, Queens of the Stone Age, Lil Nas X et bien d'autres noms de la scène internationale et locale.
nosalive.com

Du 7 au 9 juillet
Pointu Festival,
à Six-Fours-les-Plages



Musiques
Au bord de la Méditerranée, une affiche entre rock, metal, punk et rap avec Idles, Loyle Carner, Viagra Boys, Kevin Morby, Billy Nomates ou encore Lysistrata.
pointufestival.fr

Nicolas de Crécy 2022

Du 12 au 14 juillet
Festival Felfel, à Paris

Musiques
Pendant trois jours, le Festival Felfel (“piment” en arabe) célèbre les scènes franco-maghrébines à la Fondation Cartier et à l’Institut du Monde Arabe, en collaboration avec Naïma Huber-Yahi. Au programme, concerts, rencontres et projections, et un grand bal sur le parvis de l’IMA le 14 juillet.
imarabe.org



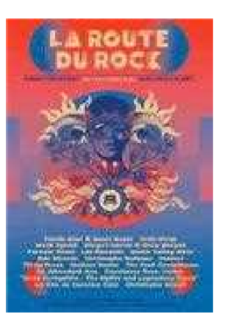
Du 21 au 23 juillet
MIDI Festival, à Hyères

Musiques
C’est sous le soleil de la French Riviera que se tiendra la dix-huitième édition du MIDI Festival. Fidèle à son esprit défricheur, le festival a misé sur des pépites comme Bar Italia, Fat Dog, Eggs, Nelick, Miki, Porridge Radio ou encore la sensation rap UK Jeshi.
midi-festival.com



Du 16 au 19 août
La Route du Rock, à Saint-Malo

Musiques
Depuis 1991, le festival malouin programme le meilleur de la scène indépendante. Pour cette édition : Jamie xx, Dry Cleaning, M83, Yo La Tengo, King Gizzard & the Lizard Wizard ou The Black Angels.



Sélection d'œuvres qui accompagnent la rédaction, qu'elles soient actuelles ou non.



Franck Vergeade

MUSIQUES

Dolorès de Jean-Louis Murat

I Haven't Got Anything Better to Do d'Astrud Gilberto

Sit Down for Dinner de Blonde Redhead

French Kiss de Chilly Gonzales



Carole Boinet

LIVRES

Les Choses sérieuses – Enquête sur les amours adolescentes d'Isabelle Clair

Playlist – Musique et sexualité d'Estebán Buch

MUSIQUES

Make You Scream de VTSS (Isabella Lovestory & Kamixlo Remix)

绿帽 *Green Hat* de Tzusing



François Moreau

CINÉMAS

Douleur et Gloire de Pedro Almodóvar

LIVRES

Chroniques de San Francisco d'Armistead Maupin

MUSIQUES

Why Does the Earth Give Us People to Love? de Kara Jackson

The Ballad of Darren de Blur



Nelly Kaprièlian

ARTS

Les Vêtements de Renée d'Olivier Saillard

CINÉMAS

The Films of Kenneth Anger vol. 1 & 2 (DVD)

LIVRES

Delphine Seyrig – En constructions de Jean-Marc Lalanne

Mondes invisibles dirigé par Sylvain Ledda



Ingrid Luquet-Gad

ARTS

threedscans.com

CINÉMAS

Profs de fac, la vocation à l'épreuve de Thomas Loubière (arte.tv)

LIVRES

Traces et tensions en terrain colonial – Bruxelles et la colonisation belge du Congo de Nicholas Lewis

MUSIQUES

Reprogram/Rewrite de Negroni Nails



Jean-Baptiste Morain

CINÉMAS

Anatomie d'une chute de Justine Triet

LIVRES

Le Burn out – Travailler à perdre la raison de Danièle Linhart et Zoé Thouron

Alice et autres nouvelles d'Anaïs Nin et ses amis

MUSIQUES

João de Bebel Gilberto

Retrouvez la programmation musicale de la rédaction sur Les Inrocks Radio

Illustrations : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles



DESPERADOS
MIX OF FLAVORS*
DESPERADOS
DESPERADOS
ORIGINAL
BIÈRE - BIER
TEQUILA
5,9% Vol.
33cl e
SERVICEPLAN HEINEKEN ENTREPRISE RCS 414 842 062
BOUTEILLES & CAPSULES
TRIEZ-LES !
MEAGHAN_MATTHEWS**
*TOUTE UNE VARIÉTÉ DE SAVEURS : DESPERADOS EST UNE GAMME DE BIÈRES AUX SAVEURS UNIQUES ET VARIÉES.
**L'ARTISTE MEAGHAN MATTHEWS A COLLABORÉ AVEC DESPERADOS POUR CRÉER SA NOUVELLE CAMPAGNE.